

## DU MEME AUTEUR :

ZOUZOU, roman (Ed. du « Cheval de Bois », Bruxelles).

LOUISE, contes (Ed. « Albert », Paris).

PRÉSENCES, poèmes (Ed. du « Journal des Poètes », Bruxelles)

ABECEDAIRE, poèmes. — Prix Verhaeren 1939. — (Ed. « Corrêa », Paris).

AMOUR, DÉLICE ET ORGUE. (Ed. du « Journal des Poètes », Bruxelles).

LOUIS DUBRAU

L'AN  
QUARANTE

ROMAN

LE CARREFOUR

IL A ETE TIRE DE CET OUVAGE  
UN EXEMPLAIRE SUR JAPON,  
MARQUE L. D. ET DIX EXEM-  
PLAIRES SUR VELIN, NUMEROTES  
A LA PRESSE DE 1 A 10, LESQUELS  
EXEMPLAIRES EN CONSTITUENT  
L'EDITION ORIGINALE.



*Copyright by LES EDITIONS DU CARREFOUR, 1945.*  
Tous droits d'adaptation, de reproduction  
et de traduction réservés pour tous pays.

# I

« Il est évident que je tombe. Je tombe, c'est-à-dire, je consens à tomber. Si je voulais, je me redresserais, je me rattraperais... à cette poignée de porte, par exemple ».

Au même instant, la poignée se détacha et roula sur le sol. Elle fit en tombant un bruit de cloche, cependant Pierre Mansart ne s'étonna pas de voir à ses pieds une main d'homme : une main bien vivante, chaude et impersonnelle, fraîchement tranchée d'un avant-bras inconnu.

« Avec une pareille main, on doit pouvoir faire de grandes choses », pensa-t-il.

La main disparut. Pierre se retrouva seul, étrangement vêtu d'un short et d'une lavallière rayée. Il pleurait à gros sanglots. Les larmes ruisselaient de ses joues et mouillaient ses mains jointes.

— Pas cela, pas cela, pria-t-il.

Les pleurs l'étouffaient, trempaient sa poitrine, tachèrent bizarrement sa cravate. Pierre Mansart pensa encore : « J'ai taché ma seule cravate neuve », puis il fit un geste de nageur, gronda une menace imprécise à l'adresse de toute cette douleur qui tentait de le submerger, et s'éveilla.

Autour de lui, la pluie s'écrasait, fébrile et chaude, avec un bruit de claquettes mal réglées. Un massif de fleurs, fraîchement recouvert de terreau, exhalait une odeur putride et retenait au ras du sol un brouillard nauséeux.

Avec étonnement, Pierre regarda le banc de bois sur lequel il était assis, puis le petit square désertique dont le silence avait été complice de son sommeil, enfin, émergeant d'entre deux futaies, un très vieil homme qui s'occupait à rectifier l'alignement de plants de bégonias.

Un jardinier, heureusement, rien d'autre qu'un jardinier. Plié en deux, le bonhomme fichait son plantoir en terre d'un geste monotone et, tous les vingt pas, secouait ses sabots englués de boue.

— Drôle de printemps, dit-il, rencontrant le regard de Pierre. Vous ne trouvez pas ?

Le jeune homme se leva sans répondre. Un instant, le panorama vertigineux qui s'étendait et paraissait véritablement se creuser sous lui, le frappa au visage. Il baissa la tête, fut sur le point de se rasseoir. Un bruit de pas le décida à l'action. Auprès de lui, un couple apparaissait chuchoteur, animé d'une trouble fièvre, le regard morne.

Pierre défroissa vivement son veston marbré de pluie, enfonça ses poings en poche et descendit en courant les escaliers de pierre qui reliaient, par paliers successifs, le jardin public aux premières maisons en contre-bas.

Dans la rue, il respira mieux. Son vêtement humide le faisait frissonner, mais il se défendit d'en souffrir. De

même, il s'interdit furieusement la pensée d'avoir faim et sommeil.

« Ce ne serait vraiment pas la peine de revenir d'où je viens », pensa-t-il.

Hargneusement, sa pensée retourna au vieil homme. Là-haut, courbé et rituel, il continuait sa besogne, et son tablier bleu luisait comme une grosse pierre entre les branches encore grêles des arbustes.

« Drôle de printemps!... Imbécile! Drôle de printemps. C'est tout ce qu'il trouve à dire. La guerre... tout cela... et nous, et les autres, cela fait : drôle de printemps. Parlait-il seulement de la guerre? N'était-ce pas plutôt une considération d'ordre commun? Quelque chose comme : Beau temps, ou : Il va pleuvoir? Ah! le crétin, le voyou... »

Son cœur battait furieusement. Il aurait voulu maintenant tenir face à lui le jardinier débonnaire, lui souffler à la figure des injures circonstanciées. Muselé, il buvait sa colère goutte à goutte, confondant les poisons, et s'imaginant de bonne foi saigner d'héroïsme et de martyre non satisfait, alors qu'il saignait seulement d'être un pauvre enfant, auquel il avait été imposé de mesurer sa faiblesse.

— Il ne savent pas, gémit-il.

Comme une bille, sa pensée roulait dans l'ornière habituelle, s'y meurtrissant, s'y durcissant vainement. La guerre? Il pensait plus volontiers : la déroute, ayant été privé de tout ce qui, conventionnellement, évoque la guerre : claquement des drapeaux au vent, chants populaires, défilés, serments solennels.

D'ailleurs, cela eût-il existé que Pierre y fût peut-être demeuré indifférent. Une heure — cette heure dût-elle par la suite s'avérer historique — ne suffit pas à faire d'un étudiant gueulard un soldat convaincu. Or, Pierre n'était qu'un étudiant, ayant porté de sursis en sursis l'obligation de faire son service militaire. Dans un an, ses études terminées, il aurait songé au pays. Songé ? Si l'on veut. Obéi simplement.

Aucun enthousiasme collectif ne ruait les jeunes gens de son âge au-devant de pareille tâche. Quelques exaltés ? Certes, il y en avait. On ne songeait même pas à s'étonner de ce que ces belliqueux fussent toujours épris d'un nationalisme sectaire.

Simplement, par jeu, avec quelques amis, Pierre les attendait quelquefois à la sortie d'un de leurs meetings. On tapait sur les rexistes, on conspuait les flamingants, on cassait quelques vitres, puis on couchait au commissariat. Le souci n'allait pas plus avant.

Les premiers jours de mai avaient renversé l'aimable édifice de tant de coupable insouciance. Le blé en herbe se trouvait fauché brutalement, en un seul jour, par une seule main, et, obscurément, Pierre devinait que nulle moisson prochaine ne compenserait jamais la moisson saccagée.

Sa jeunesse cependant n'acceptait pas d'avoir été jouée et perdue. Il voulait être le dernier épi échappé au désastre. Ses vingt-trois ans se plaisaient à penser : « Nous sommes partis cent mille, et je reviens seul ».

Sans doute, tous les jeunes gens ayant obéi à l'ordre fol et funeste de gagner Roulers, *par leurs propres moyens*, tous ceux que l'abandon, le désarroi et les tra-

hisons avaient livrés aux plus navrantes aventures, pensaient-ils ainsi. Mais comment Pierre aurait-il établi une parenté entre les sentiments irritables et terrifiés de ceux qu'il avait croisés et reconnus, au hasard des chemins de France, et la froide et claire lucidité dont, de bonne foi, il croyait ne s'être jamais départi ?

Il ne se reconnaissait plus le droit d'appeler : *ses amis*, ces étrangers sans gloire dont le séparait, pensait-il, l'expérience d'une vie atrocement magique.

« Une vie qui mûrit. »

Comme chaque fois qu'il pensait ainsi, Pierre fonça au-devant d'une foule imaginaire, serrant les poings, les lèvres pincées d'un sourire forcé.

Enlaidi, il demeurait encore joli garçon. Une passante lui sourit. Pierre s'irrita aussitôt de ce sourire.

Les femmes ! Encore une légende dont il avait découvert l'inanité. Sans doute aurait-il été bien embarrassé de dire comment il avait fait cette découverte, car son arrivée à Roulers, dans la nuit, pas plus que les marches et les fatigues insensées des jours suivants, n'avaient laissé de place belle aux péripéties amoureuses.

Sac au dos, les pieds blessés et les yeux bus par la poussière, Pierre n'avait enlacé, dans l'opacité d'un grenier à foin, qu'une jeune femme, folle de terreur, dont les cris couvraient le bourdon du bombardement.

Il l'avait enlacée pour la faire taire, avait bâillonné sa bouche de ses lèvres, captif d'une éducation qui, entre deux goujateries, lui faisait choisir le baiser et non la gifle.

A Toulouse, il n'avait rencontré que de vieilles amies de sa mère, celles-là mêmes qu'au retour de l'Univer-

sité, il venait saluer au salon, enrôlé de timidité, et l'orgueil ivre de pensées grossières. Qu'importe!

Brûlé et poli comme un grès fin par le soleil et le vent, Pierre entendait avoir rapporté une âme pareillement émondée de toute chair superflue, de tout renflement douillet : ces nids à sensiblerie.

Après un combat laborieux, il avait décidé de garder, quand même, un grave amour à ses parents. Mais il avait pointé la date sur son agenda de poche et écrit en marge du jour : Sentiments à reprendre, à définir.

« D'ailleurs, se flattait-il, ils verront eux-mêmes ce que je suis devenu, ce que la vie... »

Pendant les longues heures du retour, il s'était plu à imaginer leur surprise, à sous-estimer la valeur de leur joie prochaine, raillant prématurément les marques excessives d'une tendresse qu'il conviendrait de ramener à plus d'équilibre.

Rien de ce qu'il avait imaginé ne devait cependant se dérouler selon ses prévisions. Il en est généralement ainsi des choses que nous avons trop minutieusement élaborées. Les personnages ne se placent point dans le tableau, le cadre éclate, distendu, dédoré aux angles.

Pierre devait en faire la cruelle expérience. En vain avait-il gradué ses émotions à venir, pris la décision de ne pas hâter le pas en arrivant, de ne rien raconter le premier soir.

Son plan de conduite bien arrêté, il avait débarqué après quatre nuits de tribulations et de fatigues, au milieu d'une foule hâve et folle : tribus aussi entêtées à retourner chez elles qu'elles avaient été entêtées à fuir.

Le quai de la gare paraissait onduler de vermine ; des

panneaux, ballant au vent, criaient des ordres contradictoires. Au milieu de tout cela, une voiture sanitaire avait déversé un essaim de jeunes femmes blanches pourvues de voiles ondoiyants.

Instantanément, la foule s'était ruée à l'assaut d'une salle d'attente érigée mi-partie en réfectoire, mi-partie en dortoir.

Pierre n'avait pu quitter la gare avant l'heure réglementaire. Assis sur sa mallette, il avait attendu le jour, écoutant poindre les bruits avant-coureurs de l'aube, du réveil, de la liberté.

Lorsqu'enfin les portes s'étaient ouvertes, livrant à la lumière le troupeau contenu, piétinant, le triste troupeau conduit vers un autre abri précaire, par un cornac suant, blême, le cou ceint d'un foulard réduit à l'épaisseur d'une corde tressée, Pierre s'était échappé, escomptant, malgré lui, la douceur de sentir sous sa main la vieille poignée rouillée de la grille; sur ses yeux, la fraîcheur du jardin de sa maison.

Peut-être escomptait-il aussi l'accueil à venir, la tendresse des voix dont, par la suite seulement, il s'entendrait à railler le trouble.

Mais nul n'avait répondu à son appel.

Sous sa main, la vieille poignée polie s'était lentement attiédie et comme fondue. Enfin, troublée par l'insistance de son carillon, une fenêtre s'était ouverte dans la façade morte, un volet avait battu.

— Monsieur Pierre! Non, ce n'est pas possible!

Un claquement de savates dans le couloir.

— Monsieur Pierre!

Pierre avait déposé, aux pieds de la servante accou-

rue, sa mallette désormais inutile, son vieil imperméable décoloré aux épaules.

— Monsieur Pierre n'a pas rencontré?... Monsieur Pierre ne savait pas...

Abruti, couvert de vermine et les pieds cachetés d'ampoules, Pierre avait suivi la servante dans la cuisine et s'était affalé sur une chaise.

Il s'agissait bien de cynisme et de narration ! La fille seule contait, et avec quelle condescendance !

Elle avait mission de garder la maison. Elle avait assisté au départ de Madame Mansart, *qui ne voulait pas partir*, et de Monsieur, *qui ne tenait pas en place*.

— Et Cric ? avait demandé finalement Pierre, d'une voix lassée.

Monsieur et Madame avaient emmené le chien, naturellement.

Pierre avait gagné sa chambre d'un pas de somnambule. Les volets cadencés plongeaient la pièce dans une obscurité transparente et douteuse. Après avoir en vain fait jouer le commutateur électrique, Pierre s'était dirigé à tâtons vers son lit, s'y était laissé choir, étonné de s'entendre tout à coup parler à voix haute.

Était-ce bien lui qui avait souffert ces instants désespérés, coupés de sommeils furtifs, hantés de terreurs saugrenues ?

N'avait-il point appelé ses parents, criant sa solitude à la matité des murs, accablant les absents au nom d'une faiblesse qui semblait l'avoir attendu, chaude et molle, au creux du matelas, entre les couvertures ouatées, dans la chambre toute entière silencieuse, hantée par la douceur des jours passés ?

Pierre, à présent, niait ce double hasard né de sa fatigue, car dès le lendemain il s'était repris.

La servante curieuse, friande de détails horribles, l'avait trouvé riant, détaché, les cheveux humides d'un bain prolongé, le corps moulé dans un peignoir-éponge.

Déjà il avait ouvert les fenêtres, bu, sans faillir, la douceur de l'été qui haussait jusqu'à ses lèvres une odeur pétrie de parfums imprécis. Sa pensée demeurait cependant écrasée sous le poids de la maison déserte. En vain Pierre fermait-il son cœur au désespoir, forçait-il l'inertie par des projets multiples, scandait-il le silence de rengaines nouvellement apprises.

— Vous fermerez la grille, avait-il commandé à la fille. Je rentrerai probablement fort tard.

Il s'agissait de trouver un peu d'argent, de reprendre contact avec la famille, de *voir clair*.

Déjà, il imaginait comment il lui faudrait faire pour se dérober aux invitations trop instantes et, vis-à-vis de lui-même, prenait la résolution de ne pas s'attarder, de rentrer chez lui, quoi qu'on le priât.

— Même s'il était fort tard, Marthe, ne vous inquiétez pas. Je puis être retenu...

La servante se doutait-elle de ce qui l'attendait ? Lorsqu'il revint, fort tôt, Pierre trouva la table mise. Un potage, comme on n'en servait jamais chez lui, lui fut porté à même l'assiette. Et Marthe, familière, donneuse de conseils, répondit sans étonnement à ses questions étonnées.

De sa promenade à travers la ville, Pierre ne ramenait que la certitude d'être seul, d'avoir à vivre une attente qui, loin de se limiter à un retour unique, s'étendait

au contraire à toute la foule essaimée encore dans des pays divers.

Il fallait attendre pour vivre que chacun eût repris sa place, que la vie fût retombée comme un jeton dans un casier numéroté.

Soit, il attendrait seul.

Peu de jours plus tard, il devait apprendre que ses parents étaient en France et qu'ils reviendraient bientôt. En même temps, il était averti qu'une somme d'argent avait été déposée en son nom chez des tiers.

Pierre eût volontiers haussé les épaules.

Quelque chose de jeune et joyeux était mort en lui, le premier matin, face à sa maison déserte. Désormais, il savait que la déception et la tristesse pouvaient l'atteindre au sein même du refuge qui lui avait été donné contre eux.

Il n'est pas d'être exempté de connaître un jour, en même temps que les limites de son courage et de sa force, l'étendue de la faiblesse et de la lâcheté qui lui sont proposées de vaincre. Cette révélation, lancée après lui comme une balle, avait touché Pierre sur le chemin même de l'exil.

Pour la première fois, il s'était permis de douter de lui-même. A présent, dans la maison déserte, ce doute le poursuivait encore, l'incitant à ressasser des souvenirs, à les pressurer jusqu'à tenter d'en extraire un suc nouveau.

Cette boue, cette sanie, ce désastre, cette défaite, en tirer un vin-fleur, une liqueur couleur de blessure fraîche, de sang pur...

Nul ne l'aidait dans cette tâche. Autour de lui, au

contraire, chacun semblait avoir à cœur de se vêtir d'indifférence.

Partiellement dépeuplée, la ville acceptait la constante présence allemande d'une âme honteusement allégée.

Quoi? Ce n'était que cela? Les incendiaires de Varsovie, c'étaient ces grands jeunes gens polis, gantés, dont l'auto, glissant le long des trottoirs, s'arrêtait volontiers à hauteur d'homme. La horde annoncée avait bonne façon et s'enquérait d'une voix hésitante :

— La gare du Nord? Le Soldat Inconnu?

Vingt pour un, les promeneurs se précipitaient au-devant des questionneurs.

Les premiers jours, quelques boutiques avaient levé un volet hésitant. Allait-on tout casser? *On* achetait seulement. *On* achetait avec frénésie, avec délire. Les confiseurs vendaient par kilogs leurs derniers chocolats. Les bonnetiers tendaient, sur le poing fermé de militaires attentifs, les bas arachnéens, les lingerie suaves. Sous le manteau, on se confiait avec émerveillement :

— Et *ils* paient, *ils* paient même bien!

Les vendeuses, fascinées par les décorations étalées sur les poitrines des soldats, en oubliaient de compter la monnaie, et s'empêtraient dans les nœuds et les ficelles des paquets.

Derrière leurs comptoirs, jour après jour plus dégarnis, apparaissaient des visages bronzés, des sourires remis à neuf : fugitifs ayant vécu leur petite épopée sans trop de dommage et décidés à reviser leurs opinions sur le meilleur et le pire.

Qui eût osé prétendre qu'il s'agissait de vol, de pillage? L'opinion publique, habilement minée, rendait au

contraire un discret hommage à la magnanimité du vainqueur.

Partout, Pierre reconnaissait le visage de sa propre soumission : ce visage fait d'incrédulité et de terreur éblouie.

— Pas cela, pas cela, pria-t-il, comme quelques instants plus tôt, alors qu'il rêvait, assoupi sur le banc d'un square.

Cet humble abandon aurait dû lui faire mesurer l'étendue de sa fatigue et de son accablement. Mais Pierre se refusait à admettre que des détails aussi secondaires que dormir et manger, pussent avoir une importance réelle.

Furieusement il se mêlait au mouvement de la rue, hantait les terrasses de café et, la nuit, les petits bars qui se riaient des heures de fermeture réglementaires.

Quand en aurait-il fini avec ce témoignage : conviction d'assister, seul lucide et conscient, à l'aveulement général ?

Que, simplement, la solitude lui fût insupportable, qu'il éprouvât le besoin de sentir la vie ruisseler autour de lui — joie d'être jeune, intact — de grappiller quand même les biens épars de cet incroyable été, Pierre ne le soupçonnait pas.

Se croyait-il chargé d'une mission obscure ? Peut-être. Etrange mission en vérité, qu'il confondait lui-même avec la recherche du bonheur.

« Etre heureux, malgré tout, n'est-ce pas un devoir ? Le seul devoir ? »

Ainsi pensa-t-il une nuit souveraine, penché à l'appui de fenêtre, le visage recueilli, des anneaux de cheveux sur les yeux.

Le lendemain, bien entendu, Pierre classait cette pensée sous la rubrique : *une minute de relâchement*, et ne reprenait qu'avec plus de foi ses promenades fantaisistes, ses courses haletantes au travers d'une ville qui s'obstinait à ne point réagir sous le talon de l'envahisseur.

La naissance d'un nouveau journal lui faisait espérer une victoire. On s'éveillait donc ! Des courants clandestins rafraîchissaient la brûlure des visages ! Mais le journal neuf ne laissait chaque fois qu'un peu de boue au creux de la main. Une litanie injurieuse, des listes de traîtres et de répugnants désaveux s'enchaînaient entre les colonnes.

Bientôt, Pierre considéra comme un devoir de n'en plus lire. De même, il renonça peu à peu à chercher le contradicteur. Le lecteur de la dernière minute qu'un grief personnel arme contre la France, ou dresse contre l'Angleterre.

Se doutait-il qu'il renonçait lentement à sa colère ? Qu'il glissait vers l'indifférence, usé et pâli d'insomnies, de flâneries vaines, d'indécisions tragiques ?

— Tout de même, dit Pierre à mi-voix, je me suis endormi sur un banc comme un clochard.

Il plongea dans la glace d'un étalage sa minceur infléchie, son visage contracté où les yeux enfoncés brûlaient sous un halo d'ombre.

A nouveau, et parce que ses démons journaliers le laissaient en repos, il pensa au vieux jardinier, au plantoir que sa main avait poli comme une arme inconnue.

« Cette main déjà prête au salut hitlérien, cette main veule, cette main...

En vain Pierre s'acharnait contre son intime mansuétude. Il réussit un instant à imaginer les doigts calleux formant emblème.

« C'est étonnant qu'aucun parti n'y ait songé. Est-ce parce que ce n'est pas assez significatif, une main d'homme ? » Puis il abandonna cette pensée fumeuse, méprisa sereinement la politique tout en pensant à autre chose, et s'étonna de voir son ombre couchée à ses pieds, molle et douce.

Le soleil avait glissé le long des toits. Certains reflets demeuraient captifs d'une vitre inclinée, d'une arête cuivrée durement offerte, mais une cendre fine semblait avoir coulé sur les choses, ou encore s'être tendue devant elles, comme un rideau atomique, pour en effacer la netteté de contour.

Pierre respira hâtivement, coula vers sa montre un regard apeuré. Dieu merci, il n'était pas en retard, au contraire.

Une fois encore il surprit son image dans une glace, mais, cette fois, une légère voussure de la vitre déformait sa silhouette, l'écourtait au profit d'une obésité ridicule.

« C'est cependant ainsi que je serai plus tard », pensa-t-il sans y croire. « Un gros Monsieur, le bon Monsieur Mansart. Un bonhomme inoffensif comme mon père. A moins que... »

Un instant, il céda honteusement aux instances de six semaines de propagande, de placards, d'insinuations, et s'abandonna à la séduisante pensée d'un ordre nouveau, d'une ère de pur équilibre.

« ... A moins que tout ait changé. Que la jeunesse soit victorieuse malgré la défaite, surtout par la défaite.

A moins qu'il ne se soit agi que d'une guerre de vieux : sorte de règlement de comptes, d'épuration définitive.

Un règne de jeunes, pourquoi pas? »

Comme tous ceux de son âge, Pierre avait, de la jeunesse, une conception qui n'allait pas au delà d'une négation dédaigneuse. Pas de ventre, pas de chapeau. L'amer champion parcheminé de rancunes, ivre de clameurs et de gerbes pourries, pour lui, comme pour tant d'autres, incarnait, par la seule vertu de sa triomphante plastique, un éventuel sauveur du monde.

Hitler avait eu la partie belle en faisant déferler sur les stades olympiques ses blonds génies possédés par tous les jeux du corps! Comme bien des Belges, Pierre devait payer au prix du sang l'erreur de n'avoir pas reconnu en eux d'habiles ambassadeurs, avant-garde d'habiles tortionnaires.

Pierre s'était contenté d'envier ces jeunes gens délivrés de l'inconfort de leur âge. Séduit, comme eux-mêmes l'avaient été sans doute, par le mirage de responsabilités librement consenties.

Un monde de jeunes? Peut-être. Mais, brusquement, il semblait à Pierre que ce monde-là, par-dessus ses épaules, roulait déjà vers d'autres mains. Au même instant, mû par l'intransigeance de la jeunesse et ses rapports simplistes, il s'indigna de toucher du regard des soldats allemands ventrus et omnipotents.

Un monde jeune? Vraiment!

Pierre s'arrêta de marcher. Une fois encore, il consulta l'heure au petit cadran oblong, coupé d'aiguilles fluorescentes qu'il portait au poignet. Soudain, il se rappela avoir déjà fait un geste tout pareil.

Même torsion du cou, même regard. Cette identité de geste l'irrita, l'inquiéta comme une survivance inconnue.

Combien de fois, en un seul jour, regardait-il l'heure? Pourquoi cette fois-ci annihilait-elle toutes les autres? Véritablement appelé, un pan de paysage bascula devant ses yeux.

Un chemin montait, mordu d'ornières, au-devant d'un bois serré, posé comme une barrière en plein champ. Après ce chemin-là, Pierre en avait pris un autre, puis un autre. Désorienté autant que las, il s'était finalement laissé choir au bord de la route, dans l'attente d'un passant qui le renseignerait.

Les heures avaient passé, chaudes, toutes imprégnées de l'odeur de la terre. Dans le lointain, une fumée blanche s'était couchée sans laisser deviner si elle s'échappait d'un toit ou d'un champ fraîchement défriché. Puis l'approche du soir avait courbé l'herbe sous le poids d'une humidité filante et, degré par degré, la nuit était venue, aiguissant au contact des choses sa dure transparence.

Au moment où Pierre désespérait de tout secours, une carriole s'était annoncée par un tintement de grelots. Ahanant à la montée, elle s'était arrêtée devant Pierre, avant même qu'il eût fait un signe.

— Sans doute que vous voulez monter? avait dit une voix paysanne. Cela fait le cinquième que je ramasse sur ce chemin de malheur.

Pierre avait tendu une main dans l'ombre et s'était laissé hisser sous la bâche goudronnée. Mais, au premier tour de roue, il avait perdu l'équilibre, et avait chu sur ses compagnons inconnus. Aucun d'eux ne parlait. Bien

que les lanternes de la carriole laissent l'intérieur de la voiture dans l'ombre, Pierre y avait deviné des paquets informes, des corps boulés en tas. Toute une misérable fatigue de fuyards.

Quelqu'un dormait. Un ronflement montait heurté et dur, coupé de tressaillements nerveux. Une petite voix avait réclamé à boire, et Pierre semblait entendre encore le tintement du gobelet, et humer l'odeur anisée qui avait alourdi l'atmosphère.

C'est alors qu'il lui avait été donné de consulter sa montre.

— Pouvez-vous me dire l'heure, Monsieur? Merci. Voyez-vous, je dois nourrir la petite.

Il y avait eu un glissement de gestes secrets et doux, et Pierre avait deviné, tout proche de lui, la succion d'une bouche enfantine appuyée au sein nourricier.

Tressautant, la carriole chassait les cailloux, rebondissait aux ornières sous une lune opalisée, creusée d'un seul coup de serpe.

Pierre ne devait pas connaître le visage de ses compagnons. Toute la carriole s'était vidée, d'un seul coup, à l'entrée du village. Mais il pensait quelquefois à la femme inconnue, se plaisait à imaginer son destin, cela avec d'autant plus de violence qu'il lui semblait impossible qu'une part de sa vie propre ne soit demeurée liée à tous ces étrangers.

« L'oubli dans ce cas serait une amputation, » pensait-il.

Cependant, pour se prouver à lui-même qu'il était détaché de tout fétichisme, Pierre consulta l'heure une fois encore.

— Sept heures, dit-il. Dominique aurait-elle oublié ?  
Était-ce absurde, pendant qu'il l'attendait, peut-être s'habillait-elle encore. Elle chantonnait, se polissait un ongle. A moins qu'elle se soit décidée à ne pas venir, malgré sa promesse.

Un sang plus chaud lui monta au visage.

« Elle ne devait pas croire... personne ne devait s'imaginer... »

Aussitôt il se flatta de ne pas attendre davantage. L'idée lui plaisait : troquer cette passive immobilité contre un départ plein de colère. Mais, et avant que par respect humain il dût obéir à soi-même, une grande fille parut à quelques pas de lui.

Les jambes nues, chaussée de cuir et les chevilles alourdies de chaussons jaunes, elle marchait vite, les fesses battues par un ridicule sac-gibecière pendu à son épaule.

Pierre cessa de rêver, uniquement soucieux de se composer une attitude en rapport avec ce qu'il croyait être.

## II

Dès qu'elle aperçut Pierre, Dominique ralentit le pas. Néanmoins, elle arriva auprès de lui essoufflée.

— Suis-je en retard? demanda-t-elle.

— Demande-t-on à une jolie fille d'être exacte?

Pierre s'en voulait d'avoir détourné la tête avec trop de hâte. A quoi bon maintenant simuler la surprise? N'était-il pas évident qu'il attendait?

— Vous m'avez attendue? Oh! je suis désolée. Au dernier moment, toute une famille est arrivée. Il a fallu leur donner à manger, débarbouiller les gosses.

— Je croyais que c'était votre jour de repos.

— Cela devait l'être, puis j'ai pensé...

— Que votre mission vous réclamait?

— Pierre... Je ne crois pas que ce soit une mission.

Elle parlait avec étonnement, posant sur lui de doux yeux gris, frangés de cils châains. Chaque fois qu'elle levait la tête pour lui parler, un méplat de lumière frappait une seule de ses joues et en amenuisait le contour.

D'un accord tacite ils s'étaient mis à marcher, se dirigeant, comme chaque soir, vers les hauteurs de la ville. Car, chaque soir, Pierre attendait que Dominique revînt du centre d'accueil où elle soignait des réfugiés, pour la reconduire jusqu'aux maisons proches de sa demeure.

Ils flânaient un peu, parlaient d'eux-mêmes en croyant s'inquiéter l'un de l'autre, et imaginaient avoir oublié de se confier l'essentiel lorsque l'heure s'avérait tardive.

Pierre quittait Dominique à la porte d'un petit jardin muet, moisi d'une végétation jamais émondée. Il lui piquait la joue, le cou ou le bout des doigts, d'un baiser furtif, tout imprégné de tendresse inavouée.

Après ce rite, Dominique s'enfuyait, gagnait, au delà des élégantes villas, crêtées de chaume ignifugé, sa petite maison de briques rouges dont la vitrine éclairée couchait sur le trottoir, en lettres lumineuses : *Tout pour Photo-Radio-Ciné.*

C'est en entrant par hasard dans la boutique que Pierre avait connu Dominique ou, plus exactement, qu'il l'avait reconnue. En voisins, ils se saluaient depuis longtemps déjà.

Dominique était venue le lendemain porter l'objet commandé et, bonnement, s'était étonnée que Pierre eût à vivre dans pareille demeure, silencieuse et comme pétrifiée au milieu du jardin.

Elle s'était attardée. Sous son manteau lâche flottait un coin de blouse blanche.

Elle entraît en passant, avant de se rendre au centre d'accueil de la Croix-Rouge, ainsi qu'elle le faisait chaque jour.

— Personne n'a besoin de moi dans les affaires, tandis que, là-bas, je puis être utile.

— Vous êtes infirmière ?

— Oh non ! Je puis être utile sans cela, je vous assure.

Pierre eût aimé que Dominique parlât encore, mais elle s'était sauvée, se disant *féroce*ment en retard.

— Vos réfugiés vous attendent ?

— Qui sait ? Quelquefois des heures entières nous demeurons inoccupées, puis c'est le coup de feu.

Elle employait l'expression « coup de feu » avec une assurance commerçante, et Pierre devait chaque jour s'étonner davantage de la sentir penser et vivre selon le code d'une tribu d'où il était exclu, du seul fait de ne pas être *commerçant*...

Dominique avouait cependant ne pas aimer la boutique.

— Je n'ai pas la foi, disait-elle.

— C'est cela, parlez-moi du renoncement nécessaire pour mener à bien la vente de plaques photographiques.

Dominique s'était fâchée.

— Je vous parlerai de cela un jour... ce ne sera pas une conversation aussi plaisante que vous paraissez l'imaginer.

Jusqu'à présent, il n'en avait plus été question. Joyeusement, la jeune fille acceptait que Pierre vint l'attendre à la sortie du home. Toutefois, elle avait suggéré qu'il attendit ailleurs que devant la porte.

— J'oubliais, votre réputation !

Les yeux gris l'avaient interrogé. Dominique semblait toujours s'étonner que Pierre eût le souci d'être odieux.

— Ma réputation ? Il y a de cela. Mais c'est plutôt pour notre amitié.

Pierre avait donc renoncé à guetter sa venue en arpentant la petite place qui béait devant le centre d'accueil.

Secrètement, et bien qu'il prétendit haïr l'obligation de se rendre en un endroit déterminé, il regrettait ses heures de faction négligente pendant lesquelles, fumant, il se plaisait à jeter ses cigarettes à peine entamées pour le plaisir de les retrouver fumantes et charbonneuses lorsqu'il revenait sur ses pas.

Des rues avoisinantes montait le bourdonnement de tout un peuple pauvre et laborieux. Derrière les vitres dépolies de certains petits cafés se découpaient des groupes d'ombre. Des chaînes d'enfants en espadrilles et en foulard prenaient d'assaut un maigre tertre planté d'arbres fumaginsés.

Une auto, un camion, une voiture s'arrêtaient-ils devant la porte du centre d'accueil, tout un peuple haillonneux se jetait au-devant des pare-chocs, grimapait sur le moyeu des roues, pour voir, écouter, juger les misérables qui arrivaient.

Le panneau du camion, rabattu, mettait à nu des entassements sordides d'hommes et d'objets. Les colis dominaient. Jetés à terre, ils sonnaient sinistrement ou rebondissaient comme des édretons gonflés de suie.

Après eux, des hommes sortaient de l'ombre. Sous la lumière les yeux chassieux se plissaient, les faces souillées se crispaient de crainte, de dégoût, de haine désespérée. De même que les paquets de hardes, les corps touchaient le sol avec un bruit mol, un lèchement de vase. Puis tout cela s'engouffrait dans le hall.

Des enfants s'attardaient, imaginant de se poursuivre entre les malles échafaudées, les vélos inextricablement noués de la roue et du guidon. Venue on ne sait d'où, une paille sordide faisait litière au jeu des petits voyous

du quartier qui, privés d'autre plaisir, faisaient mine d'uriner ou de s'accroupir au milieu d'elle.

Tous ces gestes rendaient à Pierre un peu de sa colère et de sa honte.

N'avait-il pas, lui aussi, voyagé en camion ? S'il ne cherchait à sauver d'autre bien précieux que sa vie, n'avait-il pas trouvé au retour, comme ils les retrouveraient peut-être, l'abandon, le désespoir ?

Mêlé à la foule, il scrutait les visages, écoutait le rappel d'un patois coloré, tendait une main molle qui semblait solliciter une aide plutôt que se proposer comme telle.

Et Dominique dans tout cela ?

Il l'apercevait quelquefois, debout sur un camion, lançant à terre des ballots de hardes. Enfiévrée, belle comme une fille des champs déchargeant du fourrage.

Pierre ne manquait pas alors de la détester.

« Jouer au manteau bleu », oui. Et montrer ses mollets jusqu'aux cuisses, et vivre la belle rigolade. Tout cela sur le dos de la charité.

A l'heure du retour, il cultivait volontiers la lourde et brutale ironie, chère à ceux de son âge.

— Ingénieux l'escalade des camions. On ne s'embête pas à la Croix-Rouge.

Mais Dominique se contentait d'un petit rire méprisant.

— Oh ! les infirmiers ne sont plus des gamins ; ils peuvent voir une jambe de femme sans se trouver mal. D'ailleurs, pour ce qu'elles sont belles, mes jambes !

Pierre ne répondait pas.

Il lui plaisait que Dominique gâchât son avantage en avouant une inquiétude futile. Cependant, il s'étonnait

que la jeune fille eût le souci d'être séduisante ou non.

« De belles jambes, mais pour qui se prend-elle ? »

Son regard irrité cherchait, sous la housse ample du manteau, les lignes de ce corps qui avait l'audace de se révéler animé de désirs, de regrets, de volontés. Puis sa jeunesse se fondait en railleries.

« Pour qui se prend-elle ? Non... elle est tout au plus... »

Il soupesait, évaluait, opposant à la silhouette pétrie encore de grâce anguleuse, celle d'une mûre initiatrice dont, à la vérité, la royale abondance l'avait écœuré.

« Pas de hanches, les cuisses creuses, des seins de jeune garçon ».

Ce fut cependant un jour de dénigration violente que, pour la première fois, Pierre embrassa Dominique.

Le rite établi, il en accepta durement la douceur.

Certains soirs, il feignait l'oubli, jouait au distrait, ou bien décidait à part soi de renoncer à cette ridicule habitude.

Afin de se bien prouver qu'il n'y tenait aucunement, Pierre regardait alors avec insistance la nuque dorée où les boucles roulées en copeaux maintenaient une saine odeur de bête, les coins humides des lèvres, les longues paupières de son amie.

Obsédé, il en oubliait peu à peu de parler, d'écouter, et c'était lui qui, au moment du départ, rougissant de sa bouche chaude et de la fébrilité de ses mains, attirait Dominique, fouaillait son visage d'un baiser maladroit, tout en cherchant à mouler dans ses paumes les petits seins durs, écartés l'un de l'autre, comme les fruits de deux branches jumelles.

Dominique se troublait à peine. Sans fléchir, elle acceptait le rude assaut d'un visage contre le sien. Mais elle rendait tendrement les baisers, d'une bouche close que l'ignorance nouait d'une moue pointue.

Aimait-elle ces caresses? Cette tendresse rudoyeuse qui, loin des chemins habituels, l'entraînait doucement vers des voies inconnues, fastueusement parées de pourpre et de ténèbre?... Peut-être.

Pierre le croyait, n'ayant pas été sans remarquer que Dominique s'assurait toujours de leur solitude avant de lui dire adieu. D'ailleurs, elle ne lui tendait plus la main comme autrefois, mais, appuyée à son épaule; renversait vers lui un visage rayonnant et doux.

Malgré tout, leur solitude était brève. Jusqu'à moitié, la route qui les ramenait vers leur maison respective plongeait dans le tumulte et la mêlée, ne leur permettant que des propos hachés, riants, impersonnels. Ils ne devenaient eux-mêmes qu'arrivés à la hauteur d'un petit square romantique, car le bruit mourait là, étrangement, aux pieds d'une rangée d'arbres jaunes et d'un petit faune cracheur, le torse verdi d'une eau depuis longtemps tarie.

Au delà, les rues s'étendaient désertiques et sonores, conduisant au faubourg à travers des rangées de villas à pignons, assemblées avec un redoutable souci de rusticité. Puis les allées s'élargissaient, parées de grilles forgées au-dessus desquelles frissonnaient de vieux arbres, dont le nouvel alignement avait mutilé les racines. Enfin, l'horizon se dénudait, offrait des lambeaux de terre travaillée en forme de parterres autour de blocs en ciment badigeonnés de rose ou d'ocre clair. De mons-

trueuses fenêtres reflétaient les jardins trop petits, les pelouses entamées chaque jour par le frôlement d'un pneu d'automobile, la grille d'entrée, toute neuve, déjà déchaussée.

Mais Pierre et Dominique trouvaient chaque maison humaine et bien plantée; car ils n'avaient point connu cette portion de terre avant que, par lentes succions, la ville s'en appropriât les dernières frondaisons, les dernières futaies.

Ils discutaient gravement de la valeur *cube*, de la valeur *masse* des blocs disgraciés, leur opposant, non sans dommage, ce qui demeurerait d'anciennes et bourgeoises résidences d'été: vieilles maisons défraîchies mais vierges de lézardes, dressées au milieu de leurs beaux jardins.

Pierre considérait comme une tare d'habiter l'une d'elle. Il jugeait de haut ses faiblesses, s'indignait d'avoir à user d'une salle de bain spacieuse et délabrée, pourvue d'appareils vrombissants.

Le jardin, mal entretenu, lui fournissait des sujets de dégoût et de rêve.

— Cela fait guinguette, disait-il.

Il écrasait du pied des baies de baguenaudier tombées en pluie, cassait une branche. Mais une animosité cachée le poussait à fermer la grille au nez des promeneurs du dimanche, lorsque ceux-ci haletaient, pris d'une soif imaginaire, à la vue de l'ombre que les grands arbres, jamais émondés, jetaient sur la pelouse.

— Un si beau jardin, disait Dominique.

Cette fois encore, au moment de dépasser la grille ouvrée, elle soupira.

— Que votre jardin est reposant, Pierre. Ah, si j'en avais un pareil !

Ils s'arrêtèrent. Pierre se plut au jeu de regarder son propre domaine comme un enfant étranger.

Le crépuscule verdissait doucement les contours de la maison, mais semblait sans pouvoir sur l'acidité de la pelouse, et s'émoissait sur le vernis des feuilles de laurier. Tant de plénitude promettait le bonheur.

Toutefois, depuis son retour, Pierre avait appris à craindre la somptuosité sauvage de son trop beau jardin. Distrait, uniquement quémandeur, il ignorait que la terre n'est secourable qu'à celui qu'une curiosité passionnée penche vers elle.

Les jardiniers du dimanche le faisait sourire. Il n'avait jamais consenti à manier la sarcellette ou la bêche, jugeant de haut ceux qui entretenaient à grand'peine un carré de légumes ou de fleurs, pour la volupté de dégager de l'ongle le contour d'un bulbe et de dépister, parmi les feuilles de rosier, l'unique feuille, tartinée de pucerons comme d'une précieuse moisissure.

Mépris pour mépris, le jardin ne lui offrait que son charme hermétique, son parfum épandu, si doux qu'il rendait plus sensible toute lassitude, toute lourdeur de pensée.

Un si beau jardin ? Sans doute. Mais, rien que d'y avoir entrevu, abandonné et planté parmi l'herbe haute de la pelouse, son « transatlantique » délavé, Pierre sentit s'accroître sa mélancolie.

— Si nous allions « *Au bon coin* » proposait-il.

Dominique le regarda avec étonnement. Le « *Bon coin* », dit « *Chez Joseph* », servait uniquement de re-

fuge les jours de pluie. Dominique n'aimait guère s'attarder dans le petit café. Secrètement, elle craignait que « Joseph » ne bavardât.

— Vous savez bien qu'il se fout de tout.

— Sans doute, mais...

— Quoi encore ? cria Pierre.

Dominique cessa de lutter. Joseph était-il capable de bavarder ? Il n'y paraissait guère. Saluant à peine ses rares clients, à la fois patron et serveur du petit café, il se contentait de débiter inlassablement une bière fade et tiède aux habitués du lieu : féroces joueurs de cartes qui, après des heures de lutte, animés d'une colère toute verbale, avalaient d'une seule haleine, comme une médecine, le contenu de leur verre, en se claquant la cuisse du plat de la main.

Silencieusement, Pierre et Dominique s'assirent devant une fenêtre close. Un brise-vue de dentelle les isolait de la rue mieux que n'eût fait une longue distance.

— En somme, ces réfugiés vous fatiguent, dit Pierre.

Elle acquiesça d'un signe, voulut répondre, mais déjà son compagnon enchaînait.

— Moi aussi, je suis fatigué. Cependant, je ne fais rien. Qu'y a-t-il à faire ? Tout est par terre. Les études ? Non, me voyez-vous reprenant ma médecine, mes cours à l'Université ? D'ailleurs, il n'y a plus d'Université. Les locaux servent de salle d'hôpital.

— On dit que ce n'est que temporaire, que les examens auront lieu.

— Qui dit cela ?

— Vos amis. Il en vient quelques-uns à la maison. Ils

apportent à développer des photos de leur voyage. Ils ont fait des photos en France et...

— Tandis que moi, je n'en ai pas fait. Est-ce cela que vous voulez dire? Cela que vous pensez? Des photos! Je les ai là, cria-t-il en se frappant le front d'un geste mélodramatique. Là, là. Evidemment, cela ne fait pas l'affaire du commerçant, du boutiquier. Et de quoi vivrait-elle, la boutique, sinon des imbéciles, des empaillés, des simulateurs!

— Comme c'est bête ce que vous dites là, Pierre.

Les deux mains posées à plat sur la table, calme, mais les lèvres distendues par un léger tremblement, Dominique répéta, pour se donner la voix de la colère.

— Comme c'est bête, bête!

— Vraiment?

Elle le toisa avec un peu d'étonnement, chercha une réplique mais presque aussitôt se détourna de lui, uniquement soucieuse d'écouter sourdre en elle des sentiments confus, étrangement vivaces: toute une floraison de pensées cristallisées au-dessus d'un mot « la boutique », comme un essaim vagabond.

— Je n'aime pas beaucoup les commerçants, dit enfin Dominique, après un silence. Hélas, ce n'est pas parce que l'on reconnaît certaine valeur à certaines gens, que l'on aime nécessairement cette valeur.

— La valeur commerçante. Une valeur hautement humaine et de grand style.

— Non, une valeur de renoncement, je vous l'ai déjà dit. Vous ne savez pas, cria-t-elle soudain, comme il est déchirant de vivre dans la laideur, la laideur continue, d'accepter que...

Bizarrement ses yeux se remplirent de larmes, sa main ébaucha un geste résigné.

Dominique répéta lentement, obéissant aux voix intérieures qui lui rendaient sensible l'inutilité de ses paroles

— Vous ne pouvez savoir.

— Dominique, dit Pierre, qu'y a-t-il donc ?

Arraché à lui-même, il la regardait avec effarement, comme une femme nouvelle. De même qu'il s'était étonné de lui découvrir des soucis de coquetterie, il s'indigna de l'imaginer prête à réclamer un secours, un conseil.

Mais Dominique secoua légèrement la tête.

— Il n'y a rien, Pierre. Rien de nouveau, ou, si vous voulez, il y a que je ne puis accepter certaines choses. Je voudrais une vie claire, une maison sans cour-basse bombée de vieilles caisses, sans réserve aveuglée de vitres fendues renforcées à l'aide de vieux cartons.

— Je croyais que les jeunes filles rêvaient seulement d'amour, dit Pierre naïvement.

— C'est une façon de rêver d'amour.

— Et de dire que vous n'épouserez jamais un commerçant.

— Eh, sais-je qui j'épouserai ? cria-t-elle durement. Vous n' imaginez rien au delà. Cependant il y a... moi, et il y a la guerre !

Il la regarda avec gêne, crut pouvoir bêtifier bonnement.

— Il n'y aura pas toujours la guerre.

— Ce n'est pas parce qu'une chose a cessé d'être qu'elle n'a pas été.

— Quelle logique, dit-il en ricanant.

Mais elle l'avait touché.

Si rien d'autre que lui-même n'était capable de l'émouvoir, Dominique venait, par le truchement de sa propre inquiétude, de rejeter Pierre à sa nuit. Avec lui, elle y marchait désormais. Nuit inquiète, dont les événements avaient quintuplé l'opacité au point de ne rien laisser deviner au delà.

Parce qu'il croyait souffrir davantage, Pierre s'en voulut d'accepter Dominique comme un double. Qu'avait-il de commun avec cette fille qui ne connaîtrait jamais d'autres inquiétudes que celles du cœur ?

Sa tâche à lui n'était-elle pas de construire ? Romantique, encore qu'il crût à son cynisme, Pierre sentait cette certitude fleurir en lui au sein d'une auréole. Construire. Bâtir un édifice invisible, mais éternel, une trame ténue au travers de laquelle, qu'ils le veuillent ou non, les hommes devraient regarder s'ils voulaient comprendre le sens de la vie.

Allait-il renoncer à cette mission, parce que la guerre lui volait la possibilité d'une réussite ou d'un échec personnel pour le confondre et le mêler à la déroute, à l'échec de toute une nation ?

De même qu'il avait nié toute parenté avec les fuyards rencontrés au long des chemins de France, il niait maintenant toute parenté avec les vaincus.

— Les vaincus sont une race comme les nègres et les Chinois, dit-il brusquement, insoucieux de l'à-propos.

Dominique haussa doucement les épaules. Journellement, elle avait le spectacle du travail, de l'effort, acharnés à vaincre le hasard méchant, la mauvaise chance, à

grignoter une défaite jusqu'à en détruire les effets  
— Je vous l'affirme. On naît vaincu ou vainqueur.

Elle ne put résister au plaisir féminin de ramener l'objectif au subjectif.

— Voyons, Pierre, vous avez donc changé de race en voyageant? Vous êtes parti vainqueur et revenu...

— Vainqueur.

— Non?

Elle se prit à rire très bas avec insolence et Pierre se permit de la mépriser.

« Elle a l'air d'une fille de cuisine, lorsqu'elle rit ainsi. Pense-t-elle, par hasard, avoir fait preuve d'esprit? »

Elle le pensait, et son maintien s'en ressentait fâcheusement. C'était le maintien d'une *femme qui a raison*, c'est-à-dire regard fixe, bouche serrée. Toutefois, parce qu'elle était très jeune et manquait de dureté, Dominique oublia de surveiller ses mains. Pierre les vit trembler nerveusement, se nouer, se disjoindre.

« Dans un instant, Dominique va pleurer ou se mettre en colère » jugea-t-il.

Mais elle ruina sereinement ses conjectures et lui sourit.

— Amis? demanda-t-elle.

— Amis, répondit-il.

Pierre s'étonna de sentir miraculeusement fondre son animosité.

Déjà il s'inquiétait.

— Vous partez?

— Il le faut, je... Oh Pierre, voilà Stierlet qui passe.

— Eh bien?

Par jeu, Pierre fit glisser le rideau et frappa la vitre.

du doigt. On put voir, sur le chemin, Maurice Stierlet s'immobiliser, guettant la reprise de l'appel. Brusquement, au moment où Pierre refrappait au carreau, il tourna la tête.

Pierre laissa vivement retomber le rideau.

— Il nous a vus, gémit Dominique. Il va venir, il me verra, cela fera des histoires.

— Allons donc !

Sans l'écouter, Dominique se leva.

— Je préfère rentrer. Au revoir, Pierre, à demain.

Elle glissa habilement entre les tables, mais tira si nerveusement la porte vitrée qu'elle parut un instant lutter avec Maurice Stierlet, qui la poussait en sens opposé.

Le jeune homme toucha du doigt son béret d'étudiant.

— B'jour. Ça va ?

— Laisse-la filer, cria Pierre pour se donner du ton. Elle est pressée.

— Bon, bon.

Stierlet désigna les deux verres demeurés sur la table.

— Tu la sors souvent ?

— Comme ça.

— Tu ne crains pas les histoires ?

— Quelles histoires ?

— Est-ce que je sais ? Des his-toi-res.

Tous deux se turent un instant, suivant des yeux, au travers la vitre, Dominique qui courait maintenant dans l'allée, les épaules fléchies et la tête penchée.

— Elle ne sera pas mal dans quelques années, dit le jeune homme avec une affectation de légèreté. Le bassin un peu large pour mon goût.

Il changea de ton.

— Mon vieux, j'ai rencontré en France une de ces femmes...

Pierre se détourna à regret de la fenêtre.

— En France? Ah oui, tu es aussi parti là-bas.

— Parti et revenu, comme tout le monde. Enfin, tout le monde... si l'on veut bien. Tout le monde n'a pas rapporté cela.

Brusquement Maurice Stierlet éleva à hauteur du regard sa main droite, et Pierre la vit nouée d'un pansement jusqu'au poignet.

— Tu es blessé?

— Je reviens de chez le pharmacien. Des piqûres de puces.

Pierre ne put se défendre d'un sourire acide.

— Je me disais aussi...

— Je serais bien curieux de savoir ce que tu peux bien te dire à ce sujet. Me voudrais-tu chargé de morsures de lion? Des puces, oui, une belle saloperie. J'ai bien peur que cela ne tourne en phlegmon.

— Tu souffres?

— Qu'est-ce que tu crois?

Pierre se sentit mal à l'aise devant tant d'indifférence. Il rencontrait cependant Maurice Stierlet pour la première fois, depuis l'exode général.

Il tenta un rapprochement amical.

— Et les autres?

— Quels autres?

— Mais, ne serait-ce que ceux de notre année?

— Ils ne sont pas blessés, pas que je sache, enfin. A moins qu'ils n'aient récolté une saleté de ce genre.

Et tout cela pourquoi? Pourquoi, je te le demande?  
Ah...

— Oui, dit Pierre sans sourire. Et, d'avoir en même temps pensé le même mot grossier, il se sentit mystérieusement réconforté.

### III

— Nous remettons ça ?

Pierre avait redemandé de la bière, après quoi Maurice Stierlet...

Maintenant, ils parlaient, toute gêne noyée, les lèvres molles, les yeux rougis par la fumosité de bouts de cigarettes mal écrasées sur le rebord du cendrier.

— Une cochonnerie que le retour dans des wagons à bestiaux. Evidemment, en comparaison du départ, c'était de la villégiature ! Au fait, on s'est vu à Roulers.

— Oui, dit Pierre, tu étais avec tes parents.

— Oh ! je les ai quittés le lendemain. Je me suis embarqué avec les Deloigne. Tu comprends, mes parents devaient garder la voiture. Elle regorgeait de bidons, la voiture. Des provisions et du linge, avec cela la peruche de ma sœur et Kiss qui hurlait à la mort et pissait sur les pieds de tout le monde. En somme, j'étais assez content de filer seul. Les Deloigne m'ont conduit vers la côte, tu parles d'un flair ! Pour être labouré comme un champ de patates, il n'y avait pas mieux.

Madame Deloigne criait : « Mais que fait Léopold III ? Que fait notre Roi ? Va-t-il nous laisser tuer ? » Elle tournait de l'œil, puis voulait bondir hors de la voiture pour « mourir au grand jour ». Quand au vieux Deloigne,

après trois jours de cette vie, il m'a gentiment déposé au bord de la route. « Je vais essayer de rentrer », m'a-t-il dit. « Ma femme ne peut supporter de pareilles émotions. Vous, mon enfant, accomplissez votre devoir ! » Là-dessus, il fait demi-tour, marche arrière, et va gentiment se faire tuer sur la route d'Ostende.

— Ils sont morts ? Je ne savais pas.

— C'est mon frère qui m'a appris cela, lorsque je l'ai rencontré. Car, figure-toi que j'ai rencontré mon frère. Nous nous sommes croisés comme des personnages de comédie.

« Voilà ce qui reste de ma compagnie », m'a-t-il dit, en me désignant une trentaine de types affalés sur le talus. « Nous sommes les seuls survivants ». Puis, il a ajouté : « Dis donc, j'ai vu la voiture des Deloigne, elle a été littéralement hachée. Je ne sais qui en avait sorti les corps, mais les deux pauvres vieux étaient allongés sur le bas-côté de la route. C'est même comme cela que j'ai su à qui appartenait la ferraille qui fumait encore ».

Après cela, mon frère est parti. Deux kilomètres plus loin, je rencontrais d'autres « seuls survivants » de son unité. Tu parles d'une rigolade !

— A t'entendre, on croirait qu'il n'y a pas eu de morts ?

— Il n'y en a pas eu autant qu'on veut bien le crier, murmura Stierlet entre les dents.

— On dirait que tu le regrettes ?

— Au point où nous en sommes... je m'en f...

Pierre avala précipitamment une gorgée de bière tiède. Une colère incertaine le faisait trembler. Cependant, il ne trouva rien à répondre.

L'héroïsme, les morts, toute cette tendresse gâchée, cette ferveur vaincue, il lui semblait soudain qu'en défendant il prenait sa propre défense.

N'y avait-il pas une part de lui-même demeurée parmi les victimes ? On ne porte pas son propre deuil.

Pierre but encore avidement une gorgée, puis frappa des mains pour qu'on apportât de nouvelles consommations.

Stierlet se taisait.

Depuis longtemps déjà, l'heure de fermeture réglementaire était passée. Tous volets clos, le petit café continuait néanmoins à vivre, bourdonnant et moite, baigné de lumière avare.

— Tu t'en fous, tu t'en fous, dit Pierre pâteusement. Tu ne me diras pas cependant que cela t'est égal de ne pas savoir ton frère prisonnier ! Foutaise tant que tu veux, mais c'est quelque chose les siens, les proches. Ainsi, le départ de ma famille...

— Cela te fend le cœur ?

Pierre chercha un accent de froide dignité.

— Cela me fait mal, parfaitement. Si tu étais seul comme je le suis, que ferais-tu ? Hein, hein ? Que ferais-tu ?

Penché à mi-corps au-dessus de la table, Pierre empoigna Maurice Stierlet par le revers de son vêtement et, sans égard pour sa main blessée, l'attira vers lui.

— Que ferais-tu, tout seul dans une baraque géante ? Une femme de chambre imbécile pour cuire tes repas, une femme de chambre pour te répondre, pour te parler. Que ferais-tu ?

D'un geste théâtral, qui prenait à témoin une présence

imaginaire, Pierre balaya le vide, et son verre plein, heurté d'un doigt, s'en alla rouler sur le parquet où il s'écrasa en étoile.

— Du calme ! cria le patron. Du calme, là-bas !

L'œil inquiet, il vint éponger la table, ramassa les morceaux de verre dans le creux de sa main et les porta, tout dégouttants d'une bave poisseuse jusqu'à la cuisine.

— Un autre verre ? questionna-t-il.

Pierre dédaigna de répondre. Dégrisé, il considéra, en se mordant les lèvres, la table dégarnie où les verres enlevés avaient laissé des bracelets humides, puis son regard s'accrocha à l'ampoule électrique juponnée de soie cerise, aux murs bas décorés de solo-schlem collés sur bristol.

— Bois et partons, dit Maurice Stierlet.

Il glissa devant Pierre un verre nouvellement apporté en remplacement du verre brisé, et but lui-même vivement son fond de bière.

Ils se levèrent ensemble.

— Nous allons ?

La nuit les accueillit au seuil même du petit éстамinet. Une nuit claire, sur le fond de laquelle les objets se détachaient doublés d'une profondeur illusoire : l'arbre accrochait ses branches au ciel même, les toits des maisons se révélaient collés à une faucille d'étoiles.

— Quelle nuit, dit Pierre rêveusement.

Il releva le col de son manteau, renversa le front vers les nuées, selon la meilleure tradition romantique.

— Attendons-nous à être bombardés.

— Crois-tu ?

— V...oui.

Bien qu'elle se forçât à la gravité, la voix de Maurice Stierlet résonna gaiement. Presque malgré lui, le jeune homme esquissa un pas de danse, tenta de toucher du doigt l'extrémité de l'ombre que le clair de lune couchait à ses pieds.

— Tu as raison, dit-il, en se remettant à marcher normalement, c'est une belle nuit. Une nuit comme j'en ai...

— Oui, oui, coupa Pierre hâtivement.

Il fit un geste impatient dont l'ombre se saisit comme d'une proie et reprit plus lentement :

— Maurice, tout à l'heure je t'ai crié : Que ferais-tu seul, absolument seul ?

— Mais tu as auprès de toi...

— Vas-tu compter comme présence celle d'une domestique arriérée ? A ce compte-là, parlons aussi de la venue plus ou moins régulière du jardinier et du passage quotidien d'un maraîcher pourvoyeur de légumes. Tu me comprends bien, cependant. Que peuvent pour moi ces êtres secondaires ? Il ne font que renforcer ma solitude en lui prêtant une trompeuse apparence de bien-être et de confort. Marthe et son bavardage, Marthe et son activité... Imagine cela et rien que cela à la place de la vie que tu as retrouvée, de la vie qui t'attendait, qui t'attend en ce moment même.

— Mes parents, tu sais...

— Justement, je sais, et c'est pourquoi je te demande : Que ferais-tu, si tu avais à vivre seul avec une femme de chambre, n'ayant autour de toi que désert, chambres aveuglées, porte-manteaux vides, placards dégarnis ? J'ai l'impression de vivre, avec cette fille, dans une maison soumise aux exploits d'un cambrioleur dément. Tu ne

réponds pas ? Tu te souviens de ma demande ?

— Bien sûr, je me souviens, et la vaisselle du patron du « *Bon Coin* » aussi.

— Je parle sérieusement. Que ferais-tu ?

Pierre s'arrêta un instant de marcher. Ses yeux semblaient chercher un témoin péremptoire.

— Que ferais-tu ? Je t'en prie, réponds-moi, Maurice.

— Ce que je ferais ? Eh bien, je ferais l'amour. Mais non, mais non, ce n'est pas une réponse bête. Tu vas, tu délires, tu m'envies parce que mes parents m'ont attendu. Je puis te dire aussi qu'ils ont mobilisé le ban et l'arrière-ban de leurs relations pour me faire revenir au plus tôt. Ils sont venus me chercher. Quelque chose dans le goût du retour de l'enfant prodigue. Ils retaperont ça au retour de mon frère. Et après ? Qui te dit que je n'aimerais pas mieux être à ta place ? Couver mon petit héroïsme tranquille... et coucher avec la bonne ? L'amour, et encore l'amour. D'ailleurs, lorsque j'étais...

— Oui, oui, dit Pierre avec la même hâte que quelques instants plus tôt.

— Tu dis oui, et tu ne sais pas de quoi je veux parler. Sans doute crois-tu que je vais te raconter des histoires romancées ; et je te serre les mains, et je te promets, et je te soupire... il est bien question de cela !

— Je t'avais compris.

— J'en doute. L'amour. User et abuser de notre dernier bien. Tu fais le malin, le détaché, mais veux-tu me dire ce qui te reste, hormis cette possibilité : **posséder une femme** ? Le pays, le relèvement, la victoire ? Oserais-tu prétendre que cela te poursuit véritablement ? Que veux-tu, on ne nous a pas chauffés dans ce sens.

Nous ne sommes pas prêts pour ce bachot-là. C'est peut-être honteux; mais à quoi bon le nier? D'ailleurs pays, victoire, ce sont là des espoirs. Des espoirs, comme par le passé. Nous n'avions eu que cela, nous n'avons plus que cela! Moi, je veux autre chose. Quelque chose qui ne puisse m'être enlevé avant même de m'avoir été totalement donné. Le plaisir, Pierre...

Stierlet rit brusquement.

— Non, si tu voyais ta tête! Tu aimes mieux un flirt sentimental avec Mademoiselle Dominique?

— Laisse Dominique tranquille!

— C'est toi qui la laisse trop tranquille. A ta place...

— Je ne suis pas à ta place.

— Qu'en sais-tu? Nous nous ressemblions assez. Comme moi, tu voulais faire la Médecine; comme moi, tu as collectionné les sursis; comme moi... d'ailleurs, qu'importe. Quoi que tu aies voulu être ou voulu faire avant le 10 mai, à présent il ne te reste, *comme moi*, que tes os, un peu de peau, de nerf, de chair par-dessus.

Pierre rougit brusquement.

— Il n'y a pas que...

— Oh! je t'en prie, je ne suis pas gâteux. Tu me fais penser à ces gens qui se croient de purs esprits parce qu'ils font l'amour à jour fixe, pour ne pas compliquer leur emploi du temps. Avant l'amour, ils savent ce qu'ils feront après l'amour. Ils sacrifient à l'heure qui suit. Les imbéciles! On a peut-être déjà disposé, pour eux, en leur nom, de leur « heure suivante », cette heure sur laquelle ils comptent le plus!

Moi, on ne peut me voler mon plaisir, celui que je

prends à l'instant où je le prends... et c'est quelque chose de merveilleux.

J'en ai assez d'acheter des billets de loterie, j'aime mieux choisir mon numéro moi-même. Tu disais ?

— Je ne disais rien.

— Tu ne me crois pas ?

— Je ne te crois pas. Ou plutôt, je ne crois pas qu'une femme puisse jamais me redonner le goût de vivre, simplement en m'ouvrant ses...

— Cuisses.

— J'allais dire : ses bras.

— Je m'en doutais, c'est pourquoi j'ai parlé à ta place. Moi, tu sais, les bras !

Le jeune homme se pencha, rajeuni soudain par la joie toute neuve de chuchoter une obscénité.

— Tu me dégoûtes, dit Pierre.

Il rit cependant, puis haussa les épaules.

— Hausse les épaules tant que tu veux, Martineau et Detries ont aussi haussé les épaules, cela ne les empêche pas de m'envier.

— Jacques et Gilbert sont rentrés ?

— En même temps que moi. Nous nous voyons assez régulièrement. Martineau a loué une chambre chez les parents de Detries. Tu devrais venir un soir. Mardi, par exemple.

— Detries a une sœur, pensa Pierre à voix haute.

— Oui, pour une vieille fille, elle n'est pas mal.

— Tu ne vas pas me faire croire...

— Te faire croire qu'entre elle et moi ?...

Du doigt, il fit un geste court qui semblait le relier à une ombre.

— Mon pauvre Pierre, je ne suis pas idiot. Et puis, crois-tu que c'est une femme pareille qui me donnerait ce que je veux, ce que j'entends avoir ? On ne fauche pas un pré avec une serpette bourrue. Tiens, la mère Martineau, je ne dis pas. Elle a encore de belles jambes, et puis, ce creux des hanches particulier aux femmes qui ont connu 1900 et le corset cambré.

Il soupira brusquement, leva vers le ciel, qui semblait devenu plus clair que la terre, un étrange regard inspiré où s'allumait une tendre convoitise, un souci cruel de soi-même.

Pierre ralentit le pas, rejetant à chaque foulée une motte de terre de la pointe de son soulier.

Il soupira.

— Si tu es heureux comme cela ! Et tendit à son ami une main réticente. Voilà mon chemin. Au revoir. On ne peut pas te reprocher d'être mystérieux, dit-il encore.

— Mais tu ne l'es pas davantage, Pierre. Tiens, voilà la D.C.A. qui allume ses projecteurs. Quand je te disais que nous aurions la visite de la Royal Air Force. Je rentre. Alors, à mardi ?

— A mardi, oui, peut-être.

— « Je n'irai pas, je n'irai pas », pensa Pierre. « Retrouver Stierlet et les autres. Entendre leurs saletés. A moins que Martineau... »

Il fit une pause, accorda une pensée à l'ami Martineau, cet efflanqué toujours nimbé de colère bénie ou d'enthousiasme dévastateur.

Les pommettes saillantes, la bouche épaisse, Martineau roulait des épaules, accentuant à plaisir une laideur

sans vulgarité, que la gêne et les privations mal réparties poussaient à l'extrême.

Pierre l'avait connu à la Faculté. Entre deux cours, Martineau, rédacteur en chef de plusieurs journaux à feuille unique, discutait politique, religion, économie sociale, et regrettait n'avoir pas « à vivre une grande expérience ».

« Que pense-t-il de tout ceci ? » se demanda Pierre.

Il soupira, chercha dans le ciel le point où les faisceaux lumineux se croisaient.

Un ronronnement continu berçait longuement la campagne, et ce bruit ténu semblait, au lieu de le troubler, renforcer encore le silence.

— Stierlet avait raison, nous allons avoir une alerte.

Le sifflement de la sirène le fit ricaner.

« Allons, le moulin n'est pas mieux réglé qu'aux premiers jours de la guerre ! »

Il se souvenait encore des appels incohérents des premiers jours. Fin d'alerte sonnante avant l'annonce d'aucune alerte, sirène ne voulant plus se taire, ou se taisant pour reprendre après un instant, sans qu'on pût deviner ce qu'elle voulait annoncer.

Le bruit s'amplifia à nouveau. Dans le ciel, les raies lumineuses glissèrent comme les lames d'un éventail ; puis d'autres jaillirent, formèrent une espèce de tribart autour de la grande ourse. Enfin, la clameur s'éteignit en fausset, rendant perceptible un long bruissement de feuilles.

Pierre hâta le pas.

Des éclatements confus semblaient sourdre de l'ombre même. Une gamme de balles traçantes fut frappée dans

le ciel sûr un clavier invisible et une riposte coléreuse bouillonna avec des crachotés de friture.

Pierre s'attarda à la porte de son jardin. La maison, de toute part bue par la nuit, ne laissait se découper dans le ciel que l'essentiel de ses formes. Cependant, après un moment, on devinait la façade rose, le jeu symétrique des fenêtres, dont une seule béait, grande ouverte.

Sans peine, Pierre imaginait le silence, la chambre sombre que la lune pavait sous la fenêtre d'une dalle lumineuse.

Il écouta le ronronnement du moteur d'avion et se permit d'envier le pilote étranger.

Regret, envie, entre ces deux pôles, sa faiblesse oscillait. Que n'avait-il l'équilibre vulgaire de Stierlet !

« Bon, voilà que, moi aussi, je l'envie », pensa Pierre. « Décidément, c'est contagieux. Ah nom de ... »

Il jura tout bas, s'accrocha nerveusement à ce qui, lancé sur le chemin avec l'aveuglement d'un boulet, l'avait atteint. Puis, il eut honte de sa terreur, tenta d'en rire.

— Comme c'est idiot, Marthe, un peu plus vous me jetez à terre. Où courez-vous ainsi ?

— Monsieur Pierre, vous n'entendez pas qu'on bombarde ?

-- Mais si.

Fierre exagéra son calme, retint fortement la bonne qui piétinait.

— Mais j'entends, et puis ?

— Je cours au 108, Monsieur Pierre. Vous savez bien, l'immeuble en béton, où il y a des abris.

A nouveau, au-dessus de leurs têtes le ciel s'éclaira.

Une fusée jaillit et sa fulgurance permit à Pierre de constater que la chevelure de la jeune femme pendait de moitié ; l'autre moitié, roulée sur des bigoudis, couronnait la nuque d'un gâteau métallique.

— Vous avez une telle confiance dans le béton du 108 ?

— Oh, Monsieur Pierre !

Elle se mit à trembler, croisa des deux mains son peignoir de coton rose. Dans la nuit, ses coudes aigus se détachèrent comme deux fleurs claires.

— Oh, Monsieur Pierre, j'ai si peur. Venez avec moi là-bas. Voyez-vous qu'une bombe tombe dans le jardin !

Il la suivit. Ils gagnèrent au pas de course le sous-sol du building.

— On entre par le garage, disait Marthe, importante, coiffée de sa peur, comme d'une sagesse toute neuve. On descend ensuite au sous-sol.

Vous verrez, je ne suis pas la seule, il y a beaucoup de monde déjà.

Une odeur triste montait du corridor souterrain, et de tristes voix jouaient à se répondre, à crever des tambours d'ombre et de silence.

— Vous êtes assis ?

— Pour moi, j'apporte toujours un pliant.

— Vous entendez comme l'avion vole haut ? C'est un Spitfire, je reconnais le moteur.

— Oh, croyez-vous ? C'est le bruit de l'ascenseur que vous entendez.

— Allons donc, l'ascenseur ne fonctionne pas pendant l'alerte.

Marthe, en habituée, clignait des yeux, souriait à la ronde.

— Vous êtes rentrée, Madame Duvivier ? Ah, vous redescendez quand même, Monsieur Tontelier, vous voyez bien !

L'interpellé hochait la tête ; plus justement, on croyait deviner qu'il hochait la tête.

Pierre avait peine à reconnaître, parmi cette tribu mal peignée dont les pyjamas et les saut-de-lit rayés dépassaient du manteau et se vissaient aux poignets et aux chevilles, ses corrects voisins. Celui-là, qu'il ne rencontrait que la cravate piquée d'une perle de culture, affichait une désobligeante pomme d'Adam, saillante, qu'il semblait sans cesse sur le point d'avaler ; Madame Duvivier, les lèvres serrées comme des cordons autour d'une bourse vide, rapportait de l'exil un hâle brique inégalement réparti sur son visage, et un parti-pris de silence.

L'amabilité questionneuse de Marthe s'y heurta vainement. Le silence retomba. Mais un silence sensible à chaque aspiration, chaque expiration de souffle. Pour peu, un rythme se fût établi. Rythme pareil à celui qu'enfante l'essieu chantant d'un train en marche, la palette d'osier foulant un tapis flottant.

Au bout du couloir, une petite langue lumineuse dansa au-dessus d'un glissement de savates, et la concierge de l'immeuble parut, tenant un bougeoir d'émail.

Les yeux gonflés de sommeil, les gestes incertains, elle abritait de la main la flamme de la bougie, et proférait à la cantonade des conseils circonstanciés :

— Ne vous couchez donc pas devant la porte des compteurs et devant l'entrée des caves particulières.

Elle s'arrêta soudain, évalua des yeux la profondeur d'une flaque trouble coulée à ses pieds.

— J'avais dit : Plus de chien, gronda-t-elle. Elle s'agita, haussa les épaules. Au bout de son bras, le bougeoir bascula et s'éteignit.

On eût dit un signal. Les voix que la lumière semblait avoir muselées s'élevèrent à nouveau, vaines, rattachées à leur propre écho.

— Je crois que je ne descendrai plus. Nous n'habitons pas un quartier menacé.

— Pour les rhumatismes, c'est...

— Il dort, votre bébé ?

— C'est une honte, en vérité, que les gouvernements permettent de telles choses.

— Oh, si vous en êtes encore à chercher des responsables !

Un petit juif ténébreux décroisa nerveusement les mains qu'il tenait serrées sur une enveloppe. Le papier crissa avec une douceur de grillon invisible.

— Il n'est pas possible de bien travailler de jour, après une nuit pareille.

— Vous avez de la chance de pouvoir encore parler de travail.

— De la chance, c'est vite dit, lorsqu'...

Le discoureur dut s'interrompre. Il vacilla un instant. Brutalement décollée de son dos, la porte d'une cave s'ouvrait. Une lumière en fusa, bleue, incertaine, attachée à des reflets imprécis, mais découpant nettement la silhouette d'un homme en peignoir de soie et en babouches rouges.

Un silence déférent suivit le passage du *locataire de la maison*, puis le murmure reprit.

— C'est un baron. Il n'a qu'un fils et on dit...

— Ce sont des choses qui atteignent tout le monde.

— Quelle heure est-il ?

— Il m'a semblé entendre sonner la fin de l'alerte.

Pierre se leva, chercha à tâtons la porte du garage.

— Vous venez, Marthe ?

— Avez-vous entendu sonner la fin ?

— Je crois.

Il n'en savait rien. Simplement, ces ténèbres, ces odeurs de corps moites, ces insipides répons que les murs se renvoyaient avec des sonorités de catacombes, le faisaient fuir.

Il avait connu tout cela cependant, au long des routes. Mais, alors, le péril était si proche, si vivant, qu'il s'en dégageait une sorte de jeunesse. Cette peur terrassée, cette peur morte, lui donnait la nausée.

« Ont-ils vraiment peur ? » pensa-t-il. Est-il possible que la peur ait tant de visages, tant de hideux visages ? Les autres, là-bas, craignaient la mort, ceux-ci semblent vouloir l'amadouer par des flagorneries. Cependant, une bombe peut tomber ici comme là-bas. Ce sont eux qui ont raison.

— Croyez-vous vraiment, Monsieur Pierre, que la fin de l'alerte ait sonné ?

— Mais oui. D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre ? Nous ne sommes proches ni de casernes, ni de champs d'aviation, ni...

— Cela n'empêche pas la peur.

« Voilà ce que je cherchais, pensa Pierre. Voilà ce

que je voulais expliquer. Ils ont peur, avant même d'imaginer le danger. Ils ont peur parce que cela leur paraît prudent.

— Vous avez toujours peur lorsqu'on tire, Marthe?

— Toujours. Dans ma chambre, je claque des dents. C'est que je suis toute seule là-haut.

— C'est vrai. Vous devriez venir me tenir compagnie, nous aurions peur ensemble, ajouta-t-il après un moment.

Elle rit trop haut, d'un rire qui suggérait une impertinence que Pierre n'avait peut-être pas pensée.

Il vit que la jeune femme avait profité de l'ombre pour libérer complètement ses cheveux de leurs bigoudis d'aluminium. Une moussure rousse, que les onduleurs n'avaient pas pu discipliner, courait maintenant le long du front étroit, coupé d'une seule ride sans profondeur.

Pour la première fois, Pierre s'avisa que Marthe et lui vivaient sur un pied d'entente tutoyouse. Le *Monsieur* respectueusement accolé à son nom, ne signifiait pas grand'chose si l'on tenait compte que la servante le criait volontiers entre deux portes.

— Le déjeuner, Monsieur Pierre.

Pour obtenir l'assentiment du jeune homme, elle venait demander, le moulin à café déjà comprimé entre les seins, et le tourniquet en main :

— Monsieur Pierre, est-ce qu'on sert encore le vieux café, ou je fais du nouveau?

L'instant d'après, elle apparaissait portant une tasse fumante et partageait loyalement avec le jeune homme

le premier passé, faveur insigne, dont Pierre ne soupçonnait ni la rareté, ni le prix.

A mieux chercher, on aurait découvert également que Marthe avait abandonné le tablier rigide pour une livrée plus fantaisiste. Mais qui aurait cherché? Pierre? Tout au plus s'étonna-t-il. Marthe? Vraiment... Le visage de Stierlet apparaissait. Un devin, cet imbécile?

Au mutisme de sa compagne, Pierre devina combien son silence était inopportun.

Marthe ne s'était-elle pas écartée? D'un mot, il la rappela.

— Mais oui, mais oui, pourquoi rester seule? Allons, un bon mouvement. Je devine que, cette nuit, il y aura au moins cinq alertes. Songez-y, cinq alertes dont vous ne soupçonnerez rien.

— Comment ferez-vous, Monsieur Pierre?

Il faillit renoncer, être dupe de son attitude bêtifiante, mais la jeune femme le détrompa bonnement, tête renversée, buvant véritablement son propre rire à longs traits goulus, le menton tremblant.

Pierre vacilla un instant sous le choc de cette gaieté sourde et sonore qui pénétrait en lui. Déjà sous ses lèvres le rire fondait, se muait en un petit râle proche du sanglot.

A nouveau, les coudes aigus de Marthe parurent trouer la nuit. Pierre les saisit brutalement, et bientôt sa prisonnière, chancelante, ne songea plus qu'à se défendre avec grâce.

Ils luttèrent en silence. Une dernière fois, d'un air faussement excédé, Marthe ramena les pans de son pei-

gnoir, moulant de cotonnade rose ses lourds seins rapprochés.

— Non, non, dit-elle.

Son refus désignait ingénument le jardin noyé d'ombre, l'herbe épaisse qui feutraient la pelouse. Et, comme pour justifier à la fois sa résistance présente et ses promesses d'abandon, ses yeux cherchaient parmi les fenêtres de la façade, la seule fenêtre béante : celle de la chambre de Pierre.

Mais le jeune homme ne songeait guère à conduire Marthe vers la maison. Simplement, il l'entraînait au travers du jardin envahi d'herbes hautes, pour le plaisir aigu de toucher du genou, à chaque nouvelle foulée, sa cuisse ronde que la marche libérait du vêtement et dont la chair semblait toujours sur le point de s'attacher étroitement à la sienne.

Pierre sentait également se tiédir entre ses paumes les coudes frais qu'il gardait serrés et captifs. Mais surtout, à hauteur de sa bouche, grasse et renflée comme la poitrine d'un oiseau, la nuque de Marthe lui offrait ses plis chatouilleux duvetés de roux.

D'instant en instant plus proche, il devinait l'épaule charnue, le dos coupé d'une ombre, la croupe plus saillante chaque fois que Marthe tentait de refermer son vêtement.

Autour d'eux, la nuit se ramassait comme une buée autour d'un verre. Ruban flottant, Pierre sentait se rabattre sur ses lèvres le souffle chaud et précipité de la jeune femme. Elle courait presque, tête basse, livrant sa nuque infléchie à quelque morsure qui tardait à la marquer.

Déjà la maison se devinait, exhaussant de l'ombre son perron, ses portes-fenêtres.

Marthe eut un geste encore pour se libérer, pour fuir, mais elle s'abattit dans l'herbe, le pied prisonnier d'une touffe de chiendent lié en forme de collet.

Pierre glissa avec elle sur le sol durement cordé. Un instant étourdit, il chercha, d'une main aveugle, la terre proche, molle et gorgée d'humidité. Déjà, sous son front, l'herbe couchée se redressait. Pierre croyait entendre s'y fondre et s'y dissoudre les parfums épars de la nuit. Un égouttement ininterrompu suintait de l'une à l'autre des mottes bourrelées, gavant de fraîcheur le chaume paillé des graminées qui, brusquement, se redressaient et agitaient au-dessus de tertres minuscules et minés par le travail des fourmis, leurs épillets.

Pierre faillit choisir le sommeil, l'abandon sans pensée. Mais en travers de lui pesait un bras couché. Dominant les autres, le parfum amer et sucré d'une aisselle rousse le rendit à son désir.

Marthe fit encore : « Non », des lèvres, avec un reproche amusé. Cependant, les jambes repliées et nues, elle demeurait immobile, frissonnant à peine, et si attentive que Pierre s'enivra de ce consentement.

Que ne pouvait-il maintenant emporter cette proie jusqu'à sa chambre ? Son rayonnement eût éclaboussé les fantômes et bu le mauvais silence. Mais la maison, si présente qu'on en devinait le perron endiamanté de lune, semblait reculer, se murer en elle-même farouchement, s'effacer lointaine et redoutable derrière quelques pans de gazon haut.

Pierre ramena son regard au corps proche du sien.  
— Marthe, dit-il.

Il se pencha, flatta d'une caresse légère la douce fébrilité des seins offerts, puis il écarta tout ce qui s'opposait à son baiser, tout ce qui n'était pas chaleur, vie, refuge. Sans douceur, il laissa porter à la chaude élasticité du corps couché dans l'herbe le poids de sa fatigue, la fatigue de ses yeux, cependant que sur l'épaule ronde s'effondrait, enfin privée de soucis et de maux, sa jeune tête pesante, frangée de cheveux rabattus.

## IV

Pierre n'eut aucune peine, le mardi suivant, à se persuader qu'une visite à ses amis s'imposait. Non seulement pareille visite était aimable, mais encore elle pouvait se révéler utile, nécessaire même.

Plus sincère, il se fût avoué que, durant le désœuvrement de ses heures, il avait longuement imaginé cette entrevue, en escomptant ses pouvoirs régénérateurs. Justement parce qu'il entendait avoir souffert de façon unique et exemplaire, Pierre attendait du récit d'autrui un rappel d'images, de sentiments et de langage, sorte de grille grâce à laquelle il pourrait déchiffrer son propre mal : ce mal mystérieux, né d'une souffrance passée.

Car il ne se résignait pas à ignorer son cœur. Souffrir, peiner, avoir traîné par les chemins une terreur et un courage également inavouables, autant de choses vécues, éprouvées, pétries de connaissance. Comment, de toutes ces douleurs graduées, était-elle née, cette douleur sans nom, sans forme, sans visage, cette douleur portée à même les os ?

Chaque matin, lorsque Pierre s'éveillait, ouvrait la fenêtre, regardait le ciel pur, une trêve, un répit lui

semblait accordé : joie de se retrouver intact, jeune et joyeux.

Le jardin l'accueillait, trempé d'une pluie éphémère. Les lauriers pointaient, feuille par feuille, leur roideur d'ombre verte, le battement de la grille mal close entaillait d'une coupure fraîche la cendrée du chemin.

Après un bref regard au dehors, Pierre se rapprochait de l'office.

Une chaude odeur de café, la ritournelle d'une rengaine populaire s'en échappaient également. Pierre repoussait la porte entre-bâillée, cherchait le sourire de Marthe : large sourire qui tranchait le fil au long duquel les mots qu'elle chantait semblaient glisser.

Avait-il l'intention de rester auprès d'elle ? Pas même. Il ne s'en attardait pas moins, fouillant les armoires, avec ce plaisir soupçonneux, cette suspicion alléchée que les hommes réservent aux choses ménagères. Sous un feston de papier gaufré, le service du déjeuner reposait, éclatant, fleuri de reflets en forme d'épée. Mais Pierre cueillait et portait jusqu'à la table un large bol ébréché dont le contour flattait le jeu de ses lèvres. Que Marthe lui servît là, à même la toile poncée, un baveux déjeuner de roulier, il n'en demandait pas davantage !

Du fourneau à l'armoire, Marthe allait, venait, passait et repassait sans cesse. Pierre la caressait d'une claque sonore, l'arrêtait, un doigt passé dans le cordon de son tablier, ou l'obligeait à accepter un baiser rude, alors qu'elle avait les mains chargées de vaisselle et de couverts.

Un innocent enfantillage décidait de sa caresse, lui fai-

sait saisir le sein que Marthe penchée versait vers lui. Mais Pierre s'irritait secrètement de sentir la fille dubitative, âpre à surprendre sa claire froideur d'une carresse hardie, d'une acceptation qui précédait son désir. Sous l'envolement des boucles rousses, dont la fragrance l'enivrait peu à peu, Pierre voyait s'allumer dans l'œil glauque frangé d'or, en plus d'une saine convoitise, l'orgueil de conquérir une fois encore le domaine interdit, la chambre du maître, la grande pièce silencieuse où les fauteuils ensevelis sous leurs housses rayées semblaient garder de vieux secrets bourgeois.

Ephémère maîtresse des lieux, Marthe ramassait, avant de glisser en travers du lit, le couvre-pied tombé à terre. Elle s'en enveloppait comme d'un manteau, enorgueillie de savoir que Pierre posséderait farouchement son grand corps blond que les reflets du satin tachaient de méplats fulgurants. Elle ne rêvait pas au delà. Comment aurait-elle deviné que, bien après son départ, bien après sa fuite vers des régions souterraines et domestiques de la maison, Pierre s'ingéniait encore à garder sa forme incurvée dans le duvet ? Il semblait au jeune homme que, tant qu'elle demeurerait là, légère, pareille à un fantôme ensablé, la solitude n'oserait pas reprendre totale possession des choses. Hélas, un seul geste inconsidéré rompait la conque fragile. La chambre au lit béant n'était plus que désordre et froideur. Vacillant, sous l'envoûte d'une somnolence écoeurée, Pierre gagnait alors la fenêtre, se réfugiait auprès d'elle, pour guetter le retour d'un peu de fraîcheur.

Mais, presque toujours, le soleil peuplait déjà les allées d'ombres verticales. Au bout du chemin, la grille

était rabattue et, par dessus la haie, Marthe échangeait d'aigres propos avec un maraîcher.

Une étrange pudeur retenait Pierre prisonnier de sa chambre. Il répugnait à passer à nouveau devant l'office. A y retrouver Marthe, Marthe et la flatteuse meurtrissure de son regard, la complicité boudeuse de son sourire.

Pierre préférait attendre que la jeune femme fût partie aux provisions pour quitter la maison. Il s'évadait alors en hâte, laissant, griffonné sur l'ardoise de la cuisine, un mot annonçant qu'il déjeunerait en ville et ne rentrerait qu'à la nuit.

Tout cela, certes, était misérable. Fuyant sa maison, Pierre se promettait chaque fois de n'y plus reprendre ces jeux incomplets, ces plaisirs auxquels la lucidité n'était pas épargnée.

« Quelle lâcheté », songeait-il.

L'impudente ingratitude, la claire froideur qui suit les heures amoureuses, le baignaient comme une terre meuble. Un léger vertige accentuait à ses yeux le contour des ombres, lui rendant plus sensible leur glissement, parmi les odeurs profondes des jardins.

Très vite, Pierre reconnut la maison de Detries.

Retranchée derrière un jardinet étique où quelques rosiers nains s'étiolaient autour d'une stèle en ciment coulée en forme de triton, elle bombait, hors de l'alignement imposé par le Conseil communal, sa loggia vernissée, ses fenêtres à guillotine.

Entre la vitre et le rideau de l'une d'elles, un obus de l'autre guerre, soigneusement désamorcé et converti en porte-bouquet, tendait aux passants des branches de

noisetiers aux inflorescences poussiéreuses, des tiges de houx racornies.

Pierre bâilla nerveusement.

Depuis le matin, il n'avait pris qu'un verre de bière. Un verre de bière tiède, cravaté d'une mousse mangée de mouchetures suspectes. Encore n'était-il entré dans un café qu'afin de téléphoner à Dominique. Ne fallait-il pas l'avertir qu'il ne pouvait venir la chercher ce soir-là ?

Dominique avait paru en prendre légèrement son parti.

— Parfait, parfait. A demain, Pierre, amusez-vous bien !

Déçu, alors même que la voix s'était tue, Pierre avait gardé l'écouteur à l'oreille. Faisait-on de même à l'autre bout du fil ? Le contact avait tardé à se rompre. Toute une minute, Pierre avait cru surprendre une respiration attentive, volontairement suspendue.

— Chérie, avait-il crié. Mais c'est alors que le dé clic avait joué.

Pierre se félicitait maintenant que Dominique n'eût pas entendu son appel.

« C'était de l'enfantillage », pensa-t-il « et du pire ».

Pour mieux se prouver à lui-même qu'il n'avait plus l'âge de ces innocences, il évoqua Marthe. Marthe, parmi les reflets rouges du couvre-pied. Marthe, si follement renversée, que ses cheveux touchaient terre de l'autre côté du lit et que de ses lèvres entr'ouvertes s'échappait, à chaque reprise d'haleine, un son engorgé, salival et doux.

Sitôt évoquée, l'image l'écœura.

Pierre bâilla encore, agrippa la spirale rouillée qui tenait lieu de sonnette.

Derrière la porte, il entendait maintenant croître un pas rapide. Une voix cria : « J'y vais » et brusquement, Pierre fut frappé au visage par une bouffée d'ombre et d'humidité condensée.

— Entre, disait Gilbert Detries.

Le vestibule sentait le vêtement brossé et le ménage parcimonieusement tenu. Des carreaux fraîchement écurés montait une moiteur poisseuse qui, bizarrement, tentait d'accaparer la lumière et de la retenir, flottante et grise, au ras du sol.

— Je suis le premier ? Je viens trop tôt ?

Gilbert protesta sans véhémence. Visiblement, la venue de Pierre l'étonnait. Les lèvres distendues par un bonbon, il mâchonna distraitemment sa réponse.

— Trop tôt ? Oui. Mais cela n'a pas d'importance. Nous nous réunissons chez Martineau tout-à-l'heure. Stierlet doit arriver d'un moment à l'autre. J'ai un renseignement très précieux à lui demander. Je dois lui parler d'une femme qui...

— Tu es amoureux ?

Pierre s'en voulut aussitôt de cette concession à la banalité.

Detries mâchonnait toujours son nougat à la pistache. Un commencement d'embonpoint prêtait une apparence de bonté à son visage inexpressif.

— Amoureux ? Pourquoi me demandes-tu cela ? A propos de ce que je dois demander à Stierlet ? Oh ! il s'agit seulement d'une femme qui s'occupe de commerce

noir. Une femme que Stierlet connaît. Elle fournit du lard, mais du lard!...

Il pinça le pouce et l'index, claqua de la langue.

— Ma mère en est folle.

— Ta mère va bien?

— Très bien. D'ailleurs, la voilà.

Comme appelée par cette assertion, une petite femme noire surgit d'entre deux portes, pareille, avec son tablier à damiers, son fichu croisé « à l'enfant », à une servante qui tient aux égards.

— Pierre, que je suis heureuse de vous voir! J'ai souvent pensé à vous. Je me disais: Que peut bien devenir Pierre Mansart? Et vos chers parents?

— Mes parents vont bien. Ils reviennent par petites étapes.

— Vraiment? Voilà de bonnes nouvelles. Les premières bonnes nouvelles que je reçois depuis longtemps. Quel temps cruel! Nous aussi, nous sommes partis, seulement...

Un coup de sonnette interrompit sa phrase:

— Ah, voilà Monsieur Stierlet. Vous permettez, jeune homme?

Pierre s'irrita qu'elle nommât son ami avec une telle déférence.

— Oh, croyez-vous que ce soit Maurice? demanda-t-il, l'accent intentionnellement ramassé sur le prénom.

Mais Madame Detries avait disparu. Elle revint après un moment, portant une assiette blanche qu'elle tendit à son fils, après l'avoir une dernière fois époussetée des yeux.

— Voilà, arrange-toi avec ton ami. Oui, oui, arrangez-vous. Je ne veux rien connaître de vos petits bénéfices... mauvais garnements!

Elle éclata d'un rire forcé, s'ingénia à trouver quelque chose d'aussi plaisant que son exclamation, soucieuse d'adopter le ton de fausse camaraderie, de plaintive bouderie que les parents croient absolument devoir prendre avec leurs enfants, lorsqu'il y a des témoins.

Pierre reconnaissait le rire, le petit geste maladroit, gamin. Dans un instant, Madame Stierlet raconterait le premier mensonge de Gilbert, à moins que ce ne soit son premier mot d'esprit. « Il prononçait, figurez-vous... »

Une poussiéreuse histoire de soulier échangé ou perdu traînait ainsi depuis l'enfance de Pierre. Aux fêtes de famille, il se trouvait toujours un parent attendri pour l'évoquer, pour amorcer un récit invariablement calqué sur lui-même.

Mieux que nulle autre, Madame Detries devait pouvoir couvrir d'un regard embué un grand garçon que la honte paralyse et qui, figé dans une attitude modeste, attend la fin de l'anecdote, l'instant où un rire poli clôturera la séance sempiternelle.

Mieux que nulle autre? Qui sait? Chaque famille en son genre réalise la perfection. La jeunesse d'un enfant très aimé, c'est un grelot dans le tiroir pour les jours de disette sentimentale. De même que leurs aquarelles de jeune fille permettent aux femmes désœuvrées de s'attendrir à peu de frais sur elles-mêmes et de se croire mésestimées, les niaiseries d'enfant servent de trait d'union entre parents que la vie a séparés et qu'un

héritage en commun a définitivement rendus suspects l'un à l'autre.

Pierre, que le rappel d'impressions pénibles rendait nerveux, souhaita que Madame Detries le laissât rejoindre ses amis.

Il n'en fut rien.

Babillante, elle l'entraîna après elle, rabattit derrière eux la porte de la cuisine.

— Quelle histoire, ces provisions ! Parvenez-vous à vous ravitailler ? Je suis heureuse que, grâce à l'ami de Gilbert, nous ayons du lard. Ce n'est pas que j'aie manqué de prévoyance, mais sait-on jamais ?

Elle ouvrit, referma joyeusement une armoire pleine.

Pierre eut le temps d'entrevoir des boîtes de légumes rangées selon leur nature, des pots de confiture coiffés de paraffine, des petits sacs de farine fermentante, assis dans leur auréole de poussière blanche.

Comme pour parer à un danger imprévu, à une subite demande de prêt ou d'aumône, Madame Detries soupira.

— Oh ! il n'y a pas grand'chose. L'essentiel, de quoi ne pas mourir de faim.

Elle céda au lyrisme.

— Du lait condensé, un peu de farine, du sucre ; je vous le répète, Pierre, rien, rien que l'essentiel. Vous me direz ce n'est pas grand'chose.

Du creux de la main, elle soupesa des portions imaginaires.

— Pas grand chose... hé, hé, il faut être un homme, pour parler ainsi. Moi je dis : autant de farine, autant de lait, un peu de sucre, voilà une crêpe faite. C'est

suffisant pour n'être pas affamé. Ne pas avoir FAIM, voilà la grande question. La seule. N'est-ce pas votre avis ?

— Il y a tant d'autres façons dont nous pourrions mourir.

La vieille dame ouvrit une bouche ronde et demeura la main en suspens sur la clé du dressoir.

— Mourir ? Vous croyez donc que les bombardements...

— Je ne crois rien, répliqua Pierre avec une arrogance plus intime qu'apparente.

— Je me disais aussi. D'ailleurs, nous avons aménagé notre cave en prévision d'une longue alerte. Gilbert y a même construit une espèce de frigidaire.

— Gilbert s'occupe à ce point des provisions ?

— Voyons, de quoi voulez-vous qu'il s'occupe utilement, sinon du ravitaillement ? Vous savez combien il est sérieux !

— Qui est sérieux ? cria, de l'autre côté de la porte, la voix du fantaisiste constructeur de frigidaire.

Repoussant le battant du pied, Gilbert parut. Des deux mains il étreignait l'assiette blanche sur laquelle, suintant et suave, un bloc de lard salé s'affaissait mollement.

— Monsieur Stierlet t'a cédé tout cela ?

— Tout cela. Hein, qu'en dites-vous ? Tout d'abord il ne voulait rien entendre. Mais je lui ai dit que ce n'était pas chic, puisque sa bonne amie lui donne des tuyaux, pourquoi ses amis n'en profiteraient-ils pas ? Savais-tu, Pierre, que c'était son flirt qui...

— Un de ses flirts. Lequel ?

— Ah! tu es au courant. Quel type, hein? Il vient de monter chez Martineau, il aide ma sœur à faire un peu le ménage. Si tu veux, descendons au jardin en attendant qu'ils nous appellent.

Amicalement, mais avec une réserve qui faisait pressentir un prochain manque de spontanéité, Gilbert entraîna Pierre par le cou, lui faisant partager la pellicule d'air qu'il imprégnait et qui, flottante, enrobait chacun de ses gestes comme une matière nébulaire.

Devant eux, le petit jardin, cerné de murs blanchis, accusait de regrettables essais décoratifs : buis taillés en forme d'initiales, pelouses asymétriques.

— Je suis heureux de te revoir, dit Gilbert, hâtivement. Très heureux. Tout compte fait, nous nous en sommes tous bien tirés.

— As-tu craint un moment que, pour toi, cela tourne mal?

— Tout dépend comment tu l'entends. La fatigue, le manque d'argent, le manque de vivres. Mais quel pays! Figure-toi que, lorsque ça c'est un peu tassé, j'ai fait des photographies. J'en ai rapporté d'étonnantes. On me voit avec une barbe de quatre jours, on voit les copains...

— Je sais.

— C'est vrai.

Au silence qui suivit, Pierre devina que Stierlet avait parlé de Dominique et, un instant, il crut entendre la jeune fille lui répéter : « Stierlet nous a vus, cela fera des histoires, Pierre, je vous assure que cela fera des histoires ».

— Alors, elles sont bien, tes photographies?

— J'en suis assez content. C'est un souvenir.

— C'est vrai, dit Pierre amèrement, sans photos, les souvenirs manqueraient.

— Comment ?

De même que sa mère quelques instants plus tôt, Gilbert Detries ouvrit toute grande une bouche ronde. Verdier par le nougat à la pistache, sa langue, pareille à un lézard prisonnier, y remuait faiblement.

— Comment ? Oh, bien, je comprends. Tu es de ceux qui veulent absolument en crever.

Pierre respira profondément.

Était-ce enfin la belle « attrapade » ? Foulée de sentiments dont il attendait la reviviscence ? Mais déjà Detries soufflait méprisamment :

— Comme tu voudras, Pierre. Moi, je ne tiens pas spécialement à crever.

Il s'arrêta de marcher, renversa le front vers les fenêtres du toit.

— Eh, Maurice, Maurice, Martineau est-il enfin arrivé ? Peut-on monter ?

Un agréable visage de jeune fille s'encadra dans une embrasure. Sans aucun motif, Pierre voulut que ce visage fût en feu.

« Pendant que cet idiot me vante ses photographies, Stierlet cajole sa sœur ».

— Où est donc Stierlet ? demanda-t-il méchamment.

Gilbert traduisit bonnement la question.

— Et Stierlet ? Est-il auprès de toi ?

— Mère l'a appelé il y a un instant. Elle voulait lui demander comment prendre le...

— Heum, heum... modula Gilbert, en se livrant à une mimique expressive. Heum... Suzanne.

Le visage disparut aussitôt.

— Inutile de gueuler aux voisins qu'on a du lard, marmonna-t-il. Tu disais, Pierre ?

— Rien. Rien. Je te suis.

A nouveau, il reconnut le vestibule dallé, l'odeur familiale. Sonore et déverni, l'escalier montait durement sous la double garde de vieux chromos encadrés et d'une frise au pochoir, verte et rose, arborescente. A chaque nouveau palier, les petits cadres s'égayaient en éventail pour reprendre leur échelonnement dès les premières marches de la volée suivante. Au dernier étage, la frise décorative s'arrêtait nettement, mais comme un dédommagement saugrenu, les mouchetures grises figurant un tapis d'escalier, usées et poncées aux étages précédents, reprenaient forme au centre des marches, éclataient, étendant une traîne vernissée et rectiligne jusqu'à la trappe close d'un faux grenier.

La chambre de Martineau s'ouvrait sur le dernier palier. A côté de la porte, sur une caisse passée au brou de noix, un cimier surmonté d'un plumet mité achevait de se rouiller.

Pierre reconnaissait la caisse à charbon aux jointures poisseuses d'où Martineau extrayait, après les avoir aspergés de l'eau trouble d'un porte-bouquet, des boulets friables et des fagots insuffisamment bottelés.

Cette humble reconnaissance le fit sourire.

— Ah, Martineau, dit-il.

Le veston jeté sur les épaules, Jacques Martineau s'occupait à repousser des deux mains les cendriers et

les bibelots que Suzanne, Detries et Stierlet avaient disposés sur les meubles.

— J'arrive à l'instant, quel fouillis! On ne s'y retrouve plus!

Il dit, encore plus durement :

— Ce n'est pas un salon, ici.

Puis il vint au-devant de Pierre, lui tendit la main.

Hâlé, son visage paraissait moins hâve, mais, incessamment, une moue triste nouait ses lèvres. Pierre devina que Martineau, privé de cigarettes, ébauchait cent fois la minute le geste d'aspirer et de rejeter de la fumée.

— Heureux de te revoir.

Pierre attira un escabeau, s'assit, serra les mains et attendit.

Un instant, le pas de Stierlet résonnant dans l'escalier le rendit attentif. Il écouta Suzanne Detries crier une injure riante.

— Maintenant, pensa-t-il. « Maintenant, qu'allons-nous dire? Nous sommes réunis, nous ».

Il s'accorda une trêve. « Lorsque Detries sera assis, lorsque Martineau aura fermé la porte... »

La porte refermée, ce fut Stierlet qui parla.

— Ta mère voulait absolument que je lui explique comment faire pour conserver le lard juteux, je lui ai dit...

« Attendre, attendre », pensa Pierre. « Il n'est pas possible que la conversation n'ait égard qu'aux mérites du lard salé. Dans un instant, Martineau... »

— Et tes amours, Stierlet, où en sont-elles?

« Attendre, attendre encore. Ceci ne sont que préambules. Martineau n'a pas changé ».

Pour s'en convaincre, Pierre s'acharna aux détails, aux courbes familières des meubles disparates, à l'ossature apparente du divan affaissé.

« Il y a Martineau, Martineau qui, certainement... »

Justement Martineau se levait. Sans peine, il atteignit un jeu de cartes coincé entre deux livres.

— On y va ? Pierre, tu fais le quatrième ?

Pierre s'éveilla d'un songe.

— Merci, je ne joue pas.

— Pierre rêve, dit Stierlet.

Pierre haussa les épaules. Il se leva sans bruit et gagna la fenêtre. Quoique peu élevée, la maison dominait les jardins. Leurs allées se détachaient nettement, nouaient leurs courbes, mais toute laideur dissoute, comme si l'éloignement les eût réduites à n'être que les contours des pièces d'un puzzle.

Pierre tendit à la fraîcheur ses mains moites. Par delà les haies, il devinait le jardin et la maison qui étaient siens. Étaient-ce là ses derniers biens ? Ses seuls biens ?

Derrière lui, un froissement léger rappelait la présence des joueurs. Des exclamations fusaient, indifférentes, empreintes de grossièreté conventionnelle.

— Pas de doute, il est cocu.

— Chameau, tu ne pouvais pas voir tes cartes ?

— Attention à ma main, bon Dieu. Elle ne va pas fort bien en ce moment.

« Quel jeu jouent-ils ? » se demanda Pierre puérilement. « Je ne connais pas ce jeu. Je n'ai jamais joué à ce jeu-là ».

— Quel sacré beau temps, dit une voix derrière lui.

Pierre se paya royalement la muflerie de ne pas répondre.

— Quel sacré temps, reprit la voix. Ces salauds de ~~Boches~~ ont même le temps avec eux.

— Tu penses donc quelque fois à ces salauds, riposta Pierre sans se retourner.

Il devina que Martineau haussait les épaules.

— Et toi ?

— Oh, quant à Pierre, il vit dans la tragédie, cria Stierlet, en battant furieusement les cartes de sa seule main valide. Pierre, c'est chasteté sur fond de gueules...

Pierre souhaite que Martineau répliquât. Mais le jeune homme se contenta de rire. Une fois de plus, il esquissa la moue qui le vieillissait.

— Vous êtes des imbéciles, dit-il enfin, cordialement.

Il se rassit à la table, coupa le paquet de cartes au hasard.

— Pique, dit-il.

Pierre se retourna avec un rire excédé.

— Je file.

— Non !

— Oui. Le jeu et moi... Non, non et non. Comme l'a dit Stierlet avec tant d'esprit, je trouve que faire jouette en ce moment...

Il claqua la porte, s'interdit de respirer profondément avant d'avoir dégringolé les étages. Dehors, il dut s'arrêter, le cœur fou.

Angoissé, il vit noircir, puis pâlir jusqu'à l'extrême le gazon de la pelouse. Les fleurs parurent s'agrandir, glisser comme des méduses au travers d'un air soudain tangible.

— Voyons, Pierre, dit Martineau.

Machinalement Pierre s'accrocha à la main qui se tendait et souhaita de s'évanouir là, au seuil de cette maison rouge casquée de son faux pignon.

— Voyons, Pierre, ce n'est pas sérieux.

Pierre vit lentement se reformer les images. Les fleurs reprirent leur immobilité. Le visage de Martineau se détacha nettement : visage inchangé, marqué par une misère qui avait choisi d'être dure et mauvaise à elle-même.

— Pierre, c'est enfantin.

Pierre sentit trembler ses lèvres. Il balbutia péniblement :

— Pourquoi m'as-tu suivi ?

— Je ne pouvais te laisser partir ainsi. D'ailleurs, j'ai quelque chose à te dire.

— A me dire, vraiment ? Une histoire de femme, une histoire de lard salé ? Stierlet, Detries, toute la sagesse oscille entre ces deux porcs. Inutile, tu ne m'empêcheras pas de penser. Ces deux cochons, cria-t-il, bien que Martineau n'eût pas protesté, ils ne sentent rien, ils...

— Tu ne peux leur demander d'être ce qu'ils n'étaient pas.

Pierre se sentit brusquement désarmé. Une étrange faiblesse le fit s'appuyer contre la grille du jardinet. Du bout du pied, il traça un cercle sur le gravier.

— Et toi, Jacques ?

Il attendit vainement une réponse. Mais, lorsqu'il releva la tête, il vit que Martineau souriait.

— C'est pour cela que je t'ai rejoint, Pierre. Pour te dire que moi... Sans doute ne sais-je pas exactement où j'en suis. Tout a été trop soudain, trop précipité. Une

expérience, j'en voulais une. La voici, et combien somptueuse et combien différente aussi de celle que j'attendais. Peut-être en est-il toujours ainsi. Nous manquons de matériaux pour imaginer l'avenir. D'ailleurs, nous ne devinons jamais l'instant où l'avenir se soude à notre présent. Ce sont les faits les plus anodins qui se révèlent par la suite les plus lourds de résonances, le savais-tu, Pierre? Ce simple fait : te parler, me confier à toi, est peut-être plus important pour moi que le voyage que je vais entreprendre... un assez périlleux voyage.

— Ainsi donc, tu pars?

— Oui. Il faut être libre. Comment pourrais-je parcourir les chemins de ma défaite si je suis enchaîné? Comment pourrais-je la comprendre, s'il m'est interdit de penser? Je vais, je vais tenter d'aller là où les dés ne sont pas encore retombés. Où, si l'on peut tout craindre, on doit aussi tout espérer.

Violemment, Martineau serra les lèvres.

— Alors, voilà. Je voulais te dire au revoir. Les autres, là-haut, ne savent encore rien. Tu comprends, il faut éviter les bavardages. Il ne s'agit pas que je compromette mon départ. Mon premier rendez-vous est à Givet.

— Ton premier rendez-vous avec qui?

— Je l'ignore. On m'a simplement remis une adresse. Je sais qu'à Givet on m'aidera à franchir la zone interdite. Il paraît que c'est l'endroit le plus commode. De relais en relais, j'espère bien ainsi gagner le Portugal; la côte...

— Ainsi donc tu veux passer en Angleterre? Tu t'engages?

— Quel mot, dit durement le jeune homme.

Parce qu'une sourcilleuse pudeur lui interdisait la douceur d'un adieu, la liberté d'un mot amical, Martineau fouilla dans son portefeuille avec une feinte préoccupation. Il en retira un petit papier roulé qu'il tendit à Pierre.

— Regarde, voici l'adresse de Grenoble. Voici également l'adresse de celui qui s'occupe de recrutement ici. Oh, ne crois pas que je cède aux instances d'un bête prosélytisme. Je te confie ces deux adresses à tout hasard. Sait-on jamais ?

— Mais encore, dis-moi, Jacques... Jacques... Jacques...

Mais Martineau avait déjà traversé le petit jardin et rabattu sur lui la porte d'entrée.

Pierre ne put qu'entrevoir précipitamment, passant et s'effaçant aussitôt dans un rectangle de fenêtre, son dos voûté de miséreux précoce et sa longue main légère qui glissait sur la rampe, parmi les taches de soleil.

## V

Sous l'implacable soleil et dans l'odeur poivrée de la poussière, renforçant à rebours l'empreinte de leurs pas, les réfugiés revenaient toujours.

Horde désordonnée, ils revenaient, non plus suivant les hasards de leur faiblesse, mais suivant un rythme imposé. Car depuis quelques jours, les voies ferroviaires plus ou moins remises en état liaient les uns aux autres, pour des circuits inattendus, leurs rails redressés.

Dominique connaissait maintenant de longues après-midi d'inaction. Le dortoir vide alignait ses paillasses de toile. Vide également, le réfectoire marinait dans une persistante odeur de soupe, de chicorée bouillie. Il fallait attendre l'heure où la poussière s'élevait, lentement aspirée par la fraîcheur du ciel. Mais alors, la gare proche vomissait par torrents de boueux voyageurs, chancelants, clignant des yeux de nyctalopes. En un instant, dortoir et réfectoire se trouvaient envahis. Devant le porche d'entrée, les paquets s'amoncelaient, les bicyclettes fourbues mêlaient leurs rayons.

Dominant le tumulte en mineur, d'aigres voix de femmes se répondaient, traînant comme une suite parasite la plainte d'une enfant, le gémissement bref d'un chien dont on écrasait les pattes. Portée à bout de bras, une cage

d'oiseau où mourait avec décence et ennui un chaton trop tôt sevré ballait un instant au-dessus des têtes. Quelquefois, la foule, touchée par un éclair de silence, se fendait en deux parts. On pouvait voir alors un infirmier s'avancer, bonhomme et contraint, conduisant par la main un dément volubile, un aveugle loqueteux ou encore un blessé égaré dans une sorte de rire vaniteux et traînant au bout de sa cheville insensible un chausson maculé de sang et de boue.

Dominique s'enfiérait à compter ces groupes, à rehausser les paillasses à l'aide d'une chaise culbutée.

Courbée, le sang aux tempes, les mains lourdes, elle glissait de l'un à l'autre, n'ayant d'eux qu'une vision ramassée : jambes gonflées, jupe traînante, hardes délavées. Les enfants seuls haussaient à hauteur de ses yeux leur chevelure feutrée, piquée d'un ruban fané.

La nuit tombait, lente et gorgée d'odeurs. Un à un, les corps s'affalaient sur les matelas, se livraient goulûment à une espèce d'abandon de tout l'être : membres gisants, aisselle mouillée, bouche habitée de ronflements vociférants.

Les soirs où elle n'était pas de garde, Dominique gagnait l'air pur, la douceur du dehors, avec un allègement dépourvu de sérénité.

Quelque chose d'elle-même demeurait là-bas. Quelque chose qu'elle eût voulu plus tendre, moins rompu aux jeux et aux reflets du désespoir.

Tous ces maux entrevus lui paraissaient inguérissables, et elle soupirait quelquefois.

— Se peut-il, Pierre, que vous ayez été un réfugié ?  
Sa remarque s'adressait à tout ce que Pierre avait en

lui d'intact ou de cicatrisé. Mais le jeune homme se méprenait avec romantisme.

— Peut-être n'étais-je pas simplement, comme ces malheureux que vous soignez, « un réfugié ».

Dominique ne répondait pas. Elle ne répondait pas, s'étonnant en secret que ses premiers échanges avec un jeune homme lui eussent appris, non à se traduire, mais à se taire, n'en versait que mieux dans le travers commun aux femmes : mettre le silence à profit pour aiguïser une réplique, la mener rapidement de la tiédeur au rouge, à l'incandescence platinée.

Pierre ne se doutait guère du travail en profondeur qui, jour après jour, mûrissait Dominique. Certes, elle lui posait maintenant des questions indiscrettes ; certes, elle se permettait à présent des répliques et même des ripostes. Mais un homme ne s'inquiète pas pour si peu. Pour que l'inquiétude le morde, il faut que sa compagne en vienne à l'ironie, à l'indifférence. Dominique n'en était point encore là. Il s'en fallait de beaucoup qu'elle se permît, avec l'homme dont elle avait choisi de faire son meilleur ennemi, la familiarité désabusée, la douceur clinique de l'escrimeuse qui sait qu'il n'est de lame si bien trempée que n'émousse un coup porté à faux.

Vacillante et téméraire, Dominique s'engageait simplement dans les zones vulnérables, se chérissant, se haïssant tour à tour. Sa jeunesse s'enivrait de ce jeu de massacre. Enthousiasme, dégoût, joyeusement Dominique s'appropriait successivement l'un et l'autre, car elle n'était pas femme pour faire les choses à demi.

D'entendre Pierre mépriser son milieu, elle n'en mé-

prisait que davantage la boutique ténébreuse, la salle à manger sans grâce où, dans une fausse dinanderie, trois chardons bleus achevaient de floconner.

N'avait-elle pas toujours détesté les réalités mercantiles ? Mais, à présent, sans qu'elle le devinât, une cruelle lucidité, un sens nouveau de la recherche et du détail se mêlaient à son recul.

Pour la première fois, Dominique prenait conscience de l'impossibilité où se trouvaient ses proches d'agir, de vivre avec simplicité.

Le client, ce juge, semblait toujours présent. Aux prises avec une tâche ménagère, Dominique voyait sa mère perdre sa sûreté, accuser un déséquilibre inquiet, un ennui soupçonneux. Le moindre prétexte la ramenait, allégée et rajeunie, vers l'étroit magasin où l'on allumait le soir, tous volets clos, une ampoule unique et mâchurée.

Les repas sacrifiés au coup de sonnette du passant, les dîners tardifs, la promenade prétexte à poster le dernier courrier, elle avait connu tout cela depuis sa petite enfance. D'où venait qu'une sévérité nouvelle lui faisait juger comme un péril cette banalité sans douceur, en même temps qu'elle l'inclinait à la tendresse, à la pitié ?

— Des maisons comme la vôtre, des détaillants, peuh... avait soufflé Pierre. Zola déjà en prédisait la mort, ainsi...

L'évanouissement d'un monde n'est point pour déplaire à l'extrême jeunesse. Dominique, cependant, s'inquiétait, cherchait comment se muerait en un peu de grâce et d'harmonie cette vie de vaniteux esclavage.

« Nous ne savons ni obéir, ni commander », songait-

elle. « Ce n'est pas un acquis bien fameux que d'avoir accepté la laideur. D'ailleurs, avons-nous accepté? »

Ses yeux cherchaient, trouvaient des témoins contradictoires : mornes essais d'enjolivement, bibelots de plâtre, meubles nappés de fausse dentelle.

« Il y a aussi *la marchandise*, l'objet vendu qui, même splendide, s'éteint de n'être qu'une unité au milieu d'objets identiques. Il y a la ficelle, le papier d'emballage roulé sur un axe de métal comme un papier de toilette, les livres de comptes qui puent la colle de poisson. Il y a enfin l'éclairage, l'éclairage obligatoirement forain qui exige que celui qui s'en trouve baigné hausse le ton de sa voix, multiplie ses gestes, s'il veut dominer ce que l'immobile attente du client a de factice, de dissolvant.

« Une zone personnelle de bruits et de gestes, voilà ce qui nous tient lieu de cadre et d'atmosphère. Voilà ce qui *leur* tient lieu d'atmosphère et de cadre. Pour moi... »

Sa clairvoyance s'arrêtait là. Entraînée à mépriser, elle n'imaginait pas que la connaissance de soi-même dût s'étendre au delà, que le bonheur, ou ce qui en tient lieu, ne hante pas les décombres, mais cherche généralement son équilibre au faite d'une pyramide instable, quoique patiemment échafaudée.

Construire, cette parade chère à Pierre, la faisait sourire. La rude légèreté des femmes s'inquiète volontiers des bâtisseurs de miracle, mais le miracle lui-même les trouve froides, railleuses, vaguement offensées. Construire de grandes choses, vraiment? Elle suivait Pierre des yeux, notait que son fixe-chaussettes lui battait le

talon, que son veston froissé remontait dans le dos. Un grand homme ? *Son* grand homme alors.

Rassurée, ayant ramené sous la lampe l'éventuel voyageur, Dominique s'enthousiasmait de confiance.

— Oui, Pierre, il y aura pour vous de grandes choses à accomplir, de grandes tâches.

Pierre ne se lassait pas de l'écouter. L'apparence de la sécurité et du bien-être libère volontiers nos audaces verbales.

Entraîné, Pierre se permettait avec lui-même des sévérités, des exigences velléitaires.

— Evidemment, je n'aurais pas dû lui répondre. Au fait, que croyez-vous que j'aie répondu ?

Usant d'artifices oratoires, Pierre offrait à Dominique le récit de sa visite chez Detries.

— Je lui ai répondu...

Dominique écoutait à peine. Que lui importait la relation plus ou moins fidèle d'une visite dont, le soir même, Stierlet lui avait apporté la primeur en venant rechercher des photos.

— Pierre est devenu impossible. Il vous prend des airs, dit des soi-disant mots d'esprit, claque les portes...

Oui, Stierlet, lui avait conté tout cela. Sans doute, Pierre expliquait-il les choses autrement. Le mot d'esprit faisait office de préface et précédait une hautaine profession de foi. Il y avait aussi l'histoire de Martineau, « dont je ne puis tout vous dire ». Il y avait le retour de Pierre, l'amère nuit qui avait suivi ce retour.

— Pas fermé l'œil, disait-il brièvement, bien qu'il n'eût été accablé que de fréquents réveils.

Dominique écoutait à peine. Elle eût aimé que Pierre

cessât de parler de lui-même, pour lui parler d'elle, pour lui répéter, comme à l'instant de son arrivée : « Enfin vous voilà, mon seul être humain ».

Pierre avait changé de ton.

Dominique, néanmoins, vivait encore sa joie tranquille. Les mots glissaient sur elle ainsi que des pétales mouillés.

— Vous ne m'écoutez pas.

— Voyons.

Fidèlement, elle reprit toute la phrase dite, s'efforçant d'y mettre un accent réfléchi.

— Non, vous ne m'écoutez pas.

Elle cessa de nier, offrit ses yeux élargis où dansait une image de Pierre, rétrécie et bombée. Mais elle fut imprudente.

— Stierlet m'avait déjà parlé de cela.

— Ah, vraiment ?

Pierre regarda Dominique avec la férocité sans paille d'un homme à qui l'on vient de couper la parole, de gâcher un effet prémédité.

— Et que disait cet imbécile ?

— Rien. Des choses sans importance. Ah, il m'a aussi parlé de sa main. On lui avait ouvert le pouce, il semblait inquiet.

— Formidable !

Pierre s'arrêta de marcher, se claqua la cuisse avec une jovialité qu'il était bien loin de ressentir.

— For-mi-da-ble. Et qu'a-t-il encore de transcendant ?

— Il m'a parlé du retour de vos parents.

— Il devine que mes parents vont revenir, comme c'est intelligent !

— Je ne sais si c'est tellement intelligent, répliqua brutalement Dominique, mais ce qui ne l'est guère, c'est votre persiflage. D'ailleurs, je suis bien bonne de le supporter.

Devançant le geste qu'il faisait pour la retenir, Dominique hâta le pas, fit quelques mètres en courant. Pierre la vit traverser la rue, sauter sur le marchepied d'un tramway qui passait.

« Un peu plus, elle se cassait la figure », ricana-t-il.

Indigné, il s'interdit de regarder en arrière, mais il ne put cependant résister à la curiosité de suivre dans la vitre d'un étalage le tramway qui s'éloignait, emportant un ondoisement clair au centre de sa plateforme.

Le tramway disparu, la rue se vida de tout bruit. Pierre reconnut un isolement qu'il avait appris à redouter. Il bâilla, enfouit énergiquement ses mains en poche, comme si ce geste eût constitué une preuve d'individualisme.

Pour retrouver plus tôt Dominique, Pierre avait négligé de faire la visite promise au seul membre de sa famille qui fût déjà revenu.

« Mon oncle doit être furieux ». Presque aussitôt il imagina qu'un coup de téléphone arrangerait les choses et, joyeux de se découvrir une mission, il se mit en quête d'un appareil « en service ».

« Mais lui, a-t-il seulement repris un appareil, ce vieux birbe ? Je voudrais que le diable... »

Tout bas, il s'entraînait à l'injure amicale, à la bonne

humeur factice. L'un et l'autre cédèrent lorsqu'il entendit au bout du fil le nasillement connu.

— Ah, c'est toi, mon garçon. Très bien, je vais très bien, cependant que d'épreuves. Sais-tu qu'on m'a volé deux valises et mon appareil de prise de vues? Qui? Comment veux-tu que je le sache? Tes parents ne sont pas rentrés? Etrange. Logiquement, c'est toi qui devrais encore être là-bas. Te rends-tu compte de ta chance d'être rentré aussi tôt. Comment? C'est cela, mon bonhomme, c'est cela, à bientôt.

« Allons, il n'est pas vexé, » pensa Pierre. « Tant mieux ».

Il laissa retomber l'écouteur avec lassitude.

Peut-être aurait-il préféré entendre des reproches, des protestations. Ces réponses patelines, ce douillet égoïsme le rejetait à lui-même mieux que ne l'eût fait un franc abandon. Heureux d'être rentré de si bonne heure... Il avait cru l'être aux premières heures de son retour, durant ces derniers jours de juillet. Jours torrides mais transparents, comme si toute la poussière du monde fût demeurée là-bas, sur les routes où peinaient des peuples en marche. Il avait retrouvé la ville, dépeuplée par larges plaques teigneuses. Le premier train! Vous êtes revenu par le premier train?... On joignait les mains à cette révélation.

Lui-même, un instant, avait failli croire qu'il avait bénéficié d'une grâce spéciale.

Que ce retour fût la suite logique d'un départ qui l'avait conduit successivement de Roulers à Bordeaux,

à travers les hautes landes, pour le livrer ensuite à tous les hasards de fortune et de locomotion jusqu'à ce *premier train*, annoncé alors qu'il désespérait de pouvoir quitter Paris, que ce retour fût régulier et comportât son nombre d'épreuves et de soucis, non seulement il n'en doutait plus aujourd'hui, mais même, il regrettait d'en avoir bénéficié. Il envoyait à présent les derniers revenus. Ceux-là réapparaissaient hâves, décharnés, ayant l'apparence de légionnaires échappés à quelque corps franc, mais ils retrouvaient une vie dont l'apparence pouvait tromper leurs premières faims. Pierre, au contraire, avait assisté au grignotement intérieur, à l'appauvrissement, à la veulerie méthodique. Il n'avait pas eu le temps d'user tout son espoir avant de rentrer chez lui, de retrouver son pays, sa ville, le fantôme de ses amitiés. Et voici qu'on le félicitait pour l'heureuse issue de ses tribulations ! Tout cela ne manquait pas de cocasserie. Décidément, le reproche eût été préférable à cette bonhomie tutoyeuse qui n'engageait rien d'elle-même.

« Encore un à qui la guerre n'a rien appris ». Pierre se rappela, pour s'en étonner, que Martineau trouvait fatal de rencontrer autant d'indifférence.

— Pourquoi veux-tu qu'ils soient devenus autres qu'eux-mêmes ?

Martineau en parlait à son aise. D'ailleurs avait-il jamais fait autrement que parler placidement de choses forcenées ? Ces agitateurs de foudres se brûlent rarement.

— Et pourquoi voulez-vous qu'ils se brûlent ? avait

protesté Dominique ? Croyez-vous que le monde ait tellement besoin de blessés et de moribonds ?

— Je parlais au figuré, naturellement. Pour moi, la souffrance physique...

— Qu'est-ce qu'un homme entend à la souffrance physique ?

Comme toutes les femmes, Dominique prononçait la souffrance-physique d'une seule haleine soufflée et vaguement délictueuse. Quel homme ne s'est pas heurté au masque clos, ridé de compétence agaçante que revêt le visage des femmes, lorsque l'on parle de la douleur ?

Cependant, derrière lui ne se cache que la peur, la tristesse que confère à un être la certitude d'être d'autant plus seul et abandonné qu'il se révèle plus vulnérable.

Cette solidarité imprévue, qui rend les femmes pitoyables les unes aux autres, seulement pour les blessures de la chair, cette franc-maçonnerie de l'abandon n'avait point empêché Dominique de conclure hâtivement.

— Je reconnais que la souffrance morale est de beaucoup la pire qui soit.

Pierre avait dédaigné de répondre. N'était-ce point là un axiome ? A son tour, il aurait volontiers clamé : Qu'est-ce qu'une femme entend à la souffrance morale ? Qu'est-ce que vous-même... attentif à rendre mépris pour mépris, allusion précise pour allusion personnelle, ainsi qu'il est de mise lorsque deux personnes de sexe différent sont aux prises dans une discussion dite objective...

Involontairement, la pensée de Pierre retournait à

Dominique. Il s'en étonna, vaguement choqué de comprendre que, présente ou non, la jeune fille occupait toutes ses heures. Toutes ces heures, car légèrement il comptait pour nulles celles qu'ils passait auprès de Marthe.

Posséder une femme, faire naître son rôle très doux, et dans le plaisir entendre sa voix amatie bêtifier des « chéri » et même des « Monsieur Pierre », lui semblait naturel et, tout compte fait, assez vulgaire. Les années seules lui enseigneraient que cette joie était d'essence rare et fugitive.

Plus tard, d'autres femmes lui apprendraient, par leur passivité ou par leur frénésie, que les jeux de l'amour sont soumis aux conjectures et aux erreurs. Alors, sans doute, évoquerait-il Marthe. Marthe au corps complaisant, Marthe et la rauque plainte qu'elle avait su dédier à l'inexpérience, à l'égoïsme, à la saveur acide d'un corps que le plaisir ridait comme une surface sans profondeur.

Mais Pierre était loin encore de pareilles pensées. Accablé, comme nous le sommes toujours par la durée des choses éphémères, il aspirait simplement à la maturité, ce pont flexueux tendu entre deux pôles également friables : l'enfance et la vieillesse.

« Dominique ne se doutait pas de ce qu'il serait, lorsqu'il... »

Une fois de plus, sa pensée revenait à Dominique. Excédé, Pierre résolut de descendre jusqu'au Centre d'accueil. Puisque Dominique était de garde, rien ne serait plus simple que de la faire appeler. Ils échan-

geraient quelques mots. Ce serait moins stupide qu'un départ brusqué. D'ailleurs, ne devaient-ils pas mettre au point certaines choses pour le lendemain ?

Distract, Pierre se remit en marche. Autour de lui flottaient des pensées imprécises : Martineau... Quelle belle fin de jour...

Au passage, le porche béant d'un cinéma lui jeta au visage une haleine gluante et froide. La réglementation des heures de fermeture altérait l'ordonnance des spectacles. Rythme doublé, pareils à une chaîne sans fin, seuls de vieux films passaient et repassaient, accusant leurs coupures fraîches et leurs gerçures. Hâtivement rappelés de province où ils faisaient les délices d'un public de second plan, ils s'offraient sans annonces, sans calicots agressifs, bizarrement étrangers aux images qui, au long des murs promis aux affichages, grimaçaient encore, mais seulement de moitié, sous des arrachements et des souillures diverses.

Seules, au guichet d'entrée siégeaient toujours les mêmes femmes-troncs muettes et parées. On éprouvait quelque peine à imaginer qu'elles avaient obéi à la panique générale, que leurs belles mains de thésauriseuses à compte d'autrui avaient connu la poignée coupante des valises, les filoches rugueuses. Que ces cous nus, sur lesquels reposait douillettement un collier de perles faussées, s'étaient gonflés par des sanglots peureux, des cris d'appel.

« Ah, pensa Pierre, on a toujours peine à imaginer les gens privés de leur milieu, de leur apparente stabilité, ainsi, moi...

Invariablement sa pensée retournait à lui-même.

L'étalage d'un libraire le retint un instant. Pierre reconnut de vieilles *nouveautés*. Au travers de la vitre, le vendeur lui fit un petit salut; un salut qui sentait le retour.

Pierre se crut obligé d'entrer dans la boutique.

— Vous êtes revenu ?

— Mais oui.

— Comme nous tous.

— A peu près.

— Ah ! nous avons vécu des heures bien pénibles. Et encore n'est-ce rien en comparaison de certains d'entre nous, ainsi Madame. Mais vous connaissez certainement Madame, Monsieur Mansart.

L'employé s'écarta, démasquant une jeune femme qui fourrageait dans des brochures mises en solde.

Pierre s'étonna poliment.

— Je ne crois pas avoir déjà eu le plaisir...

— Mais si, mais si, autrefois, chez des amis communs. Oh, je me souviens très bien de vous.

Elle se perdit volublement dans une généalogie fantaisiste de l'amitié, et Pierre dut passer en revue une série de visages lointains, momifiés, unanimement baptisés d'ailleurs du prénom de « charmant ».

— Faites-vous le point, maintenant ? Etablissez-vous la filiation ?

— Peut-être.

— Certainement. Rappelez-vous le lunch du mariage de la petite Fracolet. C'est cela, c'est cela, j'avais une robe bleue. Ah, qui nous aurait prédit alors toutes les catastrophes à venir aurait été traité de fou, et cepen-

dant... Nous fûmes tous bien coupables. N'est-ce pas votre avis ?

— ?

— Un tel manque d'ordre, de discipline. Le mépris des valeurs réelles. L'indifférence envers l'effort d'un grand peuple courageux.

— Est-ce l'Allemagne que vous appelez un grand peuple courageux ?

L'interrogation parut surprendre la jeune femme. Elle demeura un instant les lèvres entr'ouvertes, les yeux fixes, uniquement soucieuse de ne pas perdre un seul des maillons de sa chaîne parlée.

Lorsque Pierre se tut, elle enchaîna avec une hâte panique.

— ... courageux et dont les méthodes hardies, pour brutales qu'elles paraissent à première vue, portent en elles un principe d'assainissement, de grandeur. Notre système parlementaire, quelle folie, quelle boue ! Un seul répondant, un seul responsable, voilà ce qu'il nous faut. Un homme qui assure aux autres le bien-fondé de leurs droits, de leurs missions...

— De leurs libertés ?

— Une liberté bien dirigée. Le bon, contrôlé par le meilleur.

— votre meilleur me paraît surtout un affamé, il mange jusqu'à sa parole.

Pierre n'eut pas le temps de se féliciter de cette botte de potache.

— Mais enfin, Monsieur, c'est la guerre, s'écria la jeune femme.

« La guerre, pensa-t-il lourdement. La guerre, quel

bon motif. Il sert de cause et d'excuse, de menace et de source de pitié, de source d'abjection et de gloire ».

L'ayant quittée, Pierre chercha qui pouvait bien être la jeune femme et quels amis communs ils avaient eus.

Je la connais. Je connais sans doute son mari, son fils. Ce sont eux qui lui ont enseigné cette litanie, cette écœurante litanie qui contient autant de réponses que de questions. Cette litanie du raisonnement par l'absurde qui semble un second mot d'ordre, un second ordre de fuite et de lâcheté. On croirait véritablement voir couler le long des flancs d'un volcan éteint de larges traînées de lave. Mais une lave affreusement tiède et suave.

Un désir insensé le prenait d'étendre les mains, de se défendre, d'opposer au péril informe, à la sourde et lente pesée, un éclat de voix, un geste brutal.

Au-dessus de sa tête, un avion stria le ciel. Volant bas, on distinguait nettement les croix gammées peintes sur les ailes. C'était là une forme du péril. Était-ce le pire ?

Pierre abaissa ses yeux éblouis et reconnut avec un retour de sécurité le quartier que ses promenades avec Dominique lui avait fait connaître. Petites boutiques, hier encore gorgées de marchandises, aujourd'hui désertes et comme pillées. Boucheries closes, charcuteries abritant, derrière une grille couleur de sang séché, un unique saucisson, un pâté flasque et baveux.

« Souffrirons-nous de la faim » ?

Le mot *faim* n'éveillait en lui aucune résonnance. Pain noir, haricots moisissés ou fourrés de saumure, petits pois enfilés au long d'un cordonnet et séchés devant la taba-

tière du grenier, autant de récits apparentés à l'autre guerre.

« Ce ne serait pas diplomatique de nous affamer », jugea Pierre sereinement.

Il tâta cependant son portefeuille, s'assura que ses timbres de ravitaillement s'y trouvaient encore.

« En somme, les rations suffisent amplement ». Il se permit de juger de haut ceux qui se plaignaient et achetaient des victuailles avec une hâte forcenée.

« Les Detries, par exemple ».

Il revit le morceau de lard doux, les provisions entassées dans l'armoire.

« Imbéciles ».

Un regain d'animosité le dressa contre Detries, puis, plus violemment encore contre Stierlet. Celui-là trouvait intelligent d'aller raconter des ordures à Dominique. Des ordures, le mot n'était pas excessif ! Rien n'est plus dégoûtant que la description complaisante d'une blessure.

« Je croyais que seules les femmes se plaisaient à de telles descriptions ».

Opérations, accouchements, confidences habituelles, apitoiements orgueilleux. — « Trente-six heures, le croiriez-vous ? Et déchirée, naturellement. Il paraît que certaines accoucheuses maintiennent la chair comme ceci... » Deux doigts de prophétesse se dressent, ébauchent un geste indécent.

Quelquefois, de tels échos frappaient Pierre lorsqu'il était condamné à jouer au bon fils dans un coin du salon. Des images alors le poursuivaient, cocasses ou lubriques, empruntées à de furtifs spectacles animalesques :

velin rose et lisse engainant le sexe du taureau, génisses ayant fraîchement mis bas et traînant après elles une gluante goulée tachée de bouse.

« Raconter de telles horreurs à Dominique ! Ah, je l'entends : Figurez-vous que l'on m'a fait dans le pouce une entaille, comme ceci, non je n'exagère pas, comme cela ».

Avec un petit frisson de plaisir et d'énervement, Pierre tâta du doigt la cicatrice qu'il portait à la paume. Zigzaguant, elle offrait au toucher une dureté d'écharde, une sensibilité toujours nourrie de souvenir.

« J'avais huit ans, non, davantage ».

Sa mémoire s'égarait au sein d'un univers bénin où s'agitait un petit garçon apeuré, la main lardée d'une déchirure sanglante.

— Que votre mère n'en sache rien ! criait la bonne. Attendez, je vais vous coller là-dessus un peu de *peau divine*.

Le reste n'était qu'ombre et ténèbre. Avait-il accepté le pansement improvisé ? Avait-il su mentir et se taire héroïquement ? Pierre se souvenait seulement de l'inquiétude de la servante.

— Que votre mère n'en sache rien...

Lui faudrait-il, au retour de ses parents, entendre, par delà les années vécues, la voix d'une autre servante lui recommander le silence, pour un péché à peine moins vénial ?

Marthe avait une manière de dire : « Lorsque Madame sera là » qui remplissait Pierre de gêne et de gaité. Il imaginait, avec le plaisir puéril de se croire cynique, Marthe le rejoignant dans sa chambre, nu-pieds, la res-

piration convulsive, le cœur labouré de tranchées profondes.

Plus pratique, Marthe s'inquiétait seulement d'avoir à franchir le court espace laqué de lumière tendu devant l'escalier. Elle connaissait, pour en avoir déjoué les pièges, le danger des portes closes qui, brusquement, livrent dans un bouquet de clarté une présence inattendue. Car une curiosité toute ancillaire l'avait quelquefois menée, souliers en mains et bouche cousue, jusqu'à la porte d'une chambre où *les patrons* décidaient à huis-clos d'une chose d'importance.

— Lorsque Madame sera rentrée... Pierre, sans se l'avouer, appréhendait un peu ce retour. L'homme prend aisément l'habitude et l'hygiène de l'abandon. Il se laisse porter comme une feuille par tout ce que le déséquilibre et le désordre contiennent de fluide et d'indolore. La femme, en pareil cas, lutte et se débat. Piètre nageuse, elle touche le fond, suffoque, revient à la surface. A peu près asphyxiée, elle s'agrippe néanmoins aux herbes de la berge, se laisse choir parmi elles. Demain, d'une brassée de joncs elle reconstruira sa demeure, et usera à la faire nette le tranchant de son désespoir, la sapidité de sa tristesse. Il ne manque pas de femmes que le fait d'avoir promené un torchon frangé de bleu sur le plateau des meubles ait sauvées.

L'homme ignore ces humbles moyens de défense et de survie. Le malheur, l'abandon, s'accompagnent pour lui d'oisiveté, de légèreté et de gaité funèbre. Lorsque la mauvaise chance persiste, il devient son propre fantôme.

Pierre n'en était pas encore à accuser, avec la pous-

sière et la désagrégation des choses environnantes, un mimétisme inquiétant. Cependant malgré sa jeunesse, quelque chose en lui cédait déjà. Le pas moins vif, la main moins nette, une façon de se peigner avec les doigts qui le vieillissait.

« Lorsque mes parents rentreront, que de choses remises en question. Il y a aussi Dominique... »

Un instant, il fut heureux d'avoir à décider du sort de deux femmes. Le destin d'un homme lui sembla fleuri et prédestiné de comprendre pareilles responsabilités. Deux femmes... Marthe et...

Appelé, semblait-il, au seul nom de Dominique, le Centre d'accueil surgit, gris et taché de lumière. Un drapeau blanc cacheté d'une croix oscillait faiblement à l'une des fenêtres. Pierre avait assisté à la pose de ce drapeau. Il voyait encore les boy-scouts penchés et criards, les badauds le cou renversé, buvant le spectacle. Et Dominique debout sur le seuil, riant, un affreux poupon entre les bras.

A cette heure, le Centre d'accueil, étrangement silencieux, demeurait figé dans une attente pleine de menaces. Sur les marches de l'escalier d'entrée, quelques réfugiés somnolaient, tenus en vue par les commères du quartier qui entendaient ne rien perdre des récits d'aventure.

A l'intérieur, la fraîcheur se nourrissait d'un crépuscule factice créé par les toiles apposées aux vitres manquant, et d'une triste uniformité odorable.

Pierre n'eut pas de peine à demander Dominique. Il la vit véritablement venir au-devant de lui. Le visage

éclairé par les reflets du voile blanc, les bras nus, le pas glissant, elle lui parut étrangère.

— Dominique, je...

— Oui, oui, fit-elle hâtivement. Je suis bien heureuse que vous soyez là. Figurez-vous, Pierre, que Detries vient de téléphoner. Il vous cherche partout. J'ai très mal compris ce qu'il disait, les réfugiés menaient justement un véritable sabbat. Il m'a raconté quelque chose de Stierlet. Il va partir à la clinique.

— Qui, Stierlet ?

— Je crois. Je vous répète que j'ai très mal entendu. D'ailleurs l'appareil ici est nettement défectueux.

Pierre détesta le ton important et sentencieux qu'elle employait.

— En somme, vous ne savez rien.

— Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Bon. Je n'ai plus qu'à filer là-bas. Je vous raconterai ce qu'il en est demain soir. Nous nous voyons demain ?

— Bien entendu. A moins que...

— Alors, à demain.

Avec une joyeuse férocité, Pierre s'élança au dehors. Maintenant que, pour nourrir sa veillée et sa nuit, d'autres pensées lui étaient offertes, il oubliait sereinement Dominique et son souci de n'avoir d'elle jusqu'au lendemain qu'un souvenir agressif, dépourvu de chaleur.

## VI

Parti en toute hâte, Pierre ne devait arriver qu'à la nuit chez Stierlet. Peu après son départ, des faisceaux lumineux se prirent à faucher l'ombre. Signal irréductible, les sirènes leur répondirent et le tramway qui l'emportait se rangea aussitôt en bordure d'un petit terre-plein charbonneux.

— Une alerte, annonçait le watman en débrayant la manivelle. Il faut descendre. Je dois arrêter, c'est mon devoir.

Il souriait à son devoir et déballa sa cantine : papier huilé contenant des tranches de pain amollies d'une moussure rose.

— Mais on ne tire pas.

— Ah, on ne tire pas ?

La main en auvent sur les yeux, chacun cherchait dans le ciel l'apparence de ce qu'il avait appris à craindre : ronflement métallique, mitrailleuse dont les staccati criblaient le ciel de fumées annelées pareilles à des bracelets d'ange. Mais, seul, ailes déployées, ayant de l'épervier la trompeuse immobilité, l'aspect de fixité maléfique, un avion demeurait haut piqué parmi les nuages.

— Mais on ne tire pas.

— On pourrait tirer.

Lorsque le tramway se remit en marche, le soir le guettait au tournant des premières maisons précédées de jardins. Sous les premiers grands arbres, le crépuscule le saisit, et si rapidement, qu'on put croire qu'au sortir de l'allée il allait reconquérir le jour. Mais quand la voiture déboucha, freins libres et fracassante parmi l'assoupissement de la banlieue, elle trouva éteintes toutes les ombres dorées. Un frémissement continu annonçait la nuit.

Pierre hâta le pas sans grande conviction.

« Il se faisait tard, l'attendait-on encore ? N'aurait-il pas été plus sage de rentrer chez soi ? »

La maison de Stierlet lui parut funèbre. Ombre dans l'ombre, sévèrement respectueuse des lois de l'occultation, on la devinait pesante de lumière intérieure, claquemurée sur elle-même. Close, elle semblait sans issue, sans ouverture sur le monde, posée dans le jardin comme un fruit capable aussi bien de nourrir de sa chair le ver prisonnier ou les graines fécondes.

Pierre l'identifia malaisément. Un nom de rue, un numéro, Stierlet ne lui en avait jamais rien livré d'autre. D'ailleurs, Stierlet ne parlait guère de sa famille. Quelquefois, on le rencontrait avec un grand garçon silencieux, aussi différent de lui que possible. « Mon frère », annonçait-il brièvement. Un seul jour, à l'ouverture d'une exposition estudiantine, Pierre l'avait trouvé chaperonnant deux personnes âgées lourdement élégantes.

— Mes *antiqui*. Je les sème et je reviens. Rendez-vous au café du coin.

Pourquoi certaines gens passent-ils sans raison pour

être orphelins ? Cette apparente solitude les précède durant toute leur vie. Mariés, ils gardent l'aspect de célibataires. Après une invitation à déjeuner où l'on ne s'est pas étonné de les voir arriver légers, joyeux, n'évoquant aucune ombre, on s'étonne, à la première intrusion chez eux, de leur découvrir un foyer, une femme, une collection de bibelots, des livres.

Il en allait ainsi pour Stierlet. Pierre n'avait jamais imaginé qu'il pût habiter pareille maison. A la vérité, il n'avait prêté à Stierlet aucune demeure. Evoquer Stierlet, c'était évoquer un buste écrasé au-dessus d'une table de cabaret, c'était voir une main repousser la *penne* cornée d'un béret ou compter avec complaisance de la monnaie étalée en éventail : « J'ai trois demis pour moi, voilà le compte ».

Bourgeoise et ténébreuse, telle était la maison. Sitôt le seuil franchi, Pierre s'étonna plus encore. Le vestibule étroit murait à la fois un étrange silence et une odeur douceâtre, plus tenace qu'un parfum.

Pierre serra avec une impression de réconfort la main de Gilbert Detries.

— Tu as aussi été invité ?

— C'est-à-dire que c'est moi qui t'ai fait appeler. Il insista sur le mot, le répéta avec complaisance : appeler. J'ai pensé que si tu veux voir Maurice avant qu'il ne parte.

— Qu'il ne parte où ?

— Voyons, Dominique ne t'a rien dit ?

— C'est-à-dire... elle t'a très mal entendu. Elle n'a pas compris.

— Cela se voit. Enfin te voilà, c'est l'essentiel. Maurice est là-haut.

— Maurice est couché ?

— Comment couché ? Tu en as de bonnes. On parle d'amputation et tu me demandes si Maurice est couché ?

Pierre détesta son ignorance.

— Si tu consentais à m'expliquer ?

— Ah oui.

Savamment, Detries composa son attitude, mais Pierre le bouscula durement.

— Ne fais donc pas la vieille demoiselle Dis-moi : Maurice est malade, blessé ? S'agit-il encore de ces fameuses piqûres de puces ? Il m'avait dit à ce sujet...

— Ah, il t'en avait parlé ? Alors tu dois savoir qu'un pharmacien lui a fait dans le pouce une entaille. Une entaille, je te jure que je n'exagère pas, une entaille comme ceci.

Pierre s'accorda le triomphe misérable d'avoir textuellement deviné le récit.

— Et alors ?

— Alors il paraît que, non seulement cela n'a pas suffi, mais que cela a tout gâché. Il va maintenant falloir gratter l'os. Tu comprends, Maurice a trop tardé. Il traitait le tout à la légère. Ce n'est que jeudi qu'il m'a dit combien il souffrait et qu'il m'a montré sa main. Une blessure, une entaille...

— Oui, comme ceci.

Pierre fit, impertinemment, le geste d'auner. Décidément, tout se passait comme il l'avait prévu. Detries important et porteur de secrets pharmaceutiques, de détails précis. Il ne manquait au tableau que la jeune

femme sensible que de pareilles descriptions conduisent rapidement de l'écoeurement à la syncope.

— Imbécile, dit Detries en haussant les épaules. Il pâlit un peu, parut hésiter à poursuivre.

— Une blessure affreuse, les lèvres de la plaie molles et gonflées, la base du pouce violet. J'ai dit à Maurice : « Tu dois souffrir énormément », mais tu le connais, il a fait : « Heu, heu, oui, voilà pas mal de nuits que je ne dors pas. » Nous avons refait le pansement.

— Et alors ?

— Alors, que veux-tu de plus ? Je ne sais rien, sinon que cela c'est aggravé. Fièvre, délire, tout le jeu, quoi ! Les Stierlet ont couru en pleine nuit à la recherche d'un médecin. Pas facile à trouver, un médecin, beaucoup de ces messieurs ont joué au nomade. Enfin...

Un bruit ténu courut le long des murs, en bordure même du silence.

— Tu l'entends, dit Detries. Il crie. Pour que Maurice crie, lui si courageux...

— Courageux, savais pas.

Detries releva la tête comme si on l'eût piqué au menton. Il nota soudain que Pierre l'écoutait sans bienveillance, souriant, détaché, en colloque avec lui-même.

C'est que Pierre jugeait Detries assommant, avec son ton funèbre, ses yeux fixes, sa bouche gonflée de pitié. Le courage de Stierlet lui paraissait d'ailleurs également bouffon. Qui n'a eu la main entaillée ? De son enfance ressuscitait l'image d'un petit garçon terrifié auquel la bonne sévèrement conseillait le silence. Qui ne s'est blessé ? Souffrir, on en parlait aisément.

Un ressentiment haineux le dressait soudain contre

tout ce qui prétendait souffrir, souffrir plus, souffrir autrement que lui. Existait-il, à proprement parler, une souffrance autre que la souffrance morale ?

Pierre haussa dédaigneusement les épaules.

Il ne reconnaissait point pour douleur celle qui se cristallise en un cri involontaire. Cri, sorte de lampe-témoin qui fait brièvement croire au supplicié qu'il possède désormais une échelle des valeurs douloureuses.

Il ne reconnaissait point pour mal celui qui s'attaque à tout ce que l'homme a de fragile et de périssable : gestes, tissus, odeurs, et de ce fait est responsable de son vieillissement et de ses rides.

Comme tous les êtres intacts, Pierre ne croyait qu'à la souffrance sans témoin, sans blessure. Souffrance qui s'enroule autour d'un axe imaginaire, s'irrite par frictions sur elle-même et s'attaque seulement à l'invérifiable, à l'impondérable que nous portons en nous.

Que l'autre souffrance, la décriée, celle qui cependant use toute la durée d'une vie humaine à transparaître peu à peu sous la chair, à modifier lentement le masque initial jusqu'à le préparer pour le masque éternel, que la souffrance physique eût ses héros et ses martyrs, Pierre le niait farouchement. Et voici que Stierlet faisait figure d'initié au sein de cette dérisoire religion. Rien, à la vérité, ne préparait Pierre à cette révélation.

Stierlet ? Les souvenirs abondaient : moisson qu'une risée couchait toute sur un même flanc. Stierlet suspendant à son béret des insignes grivois, Stierlet se vantant de bonnes fortunes, Stierlet follement ivre, le visage touché de méplats livides, Stierlet jurant parce qu'on lui avait écrasé le pied sous un banc.

Il y avait aussi le Stierlet du retour. Celui que Pierre avait interrogé vainement, comme s'il se fût interrogé lui-même. Cette faim de posséder, d'engranger le plaisir, d'exprimer des jours mortels une nourriture. Beau courage !

Était-ce pour cela que la maison attentive, silencieuse, suait l'angoisse ? Pour cela les regards recueillis de Detries ? Un cri. Pierre l'entendit une fois encore sourdre, étouffé entre des portes closes, hâtif, pareil à un accomplissement honteux.

— Courageux, Stierlet ? Ah bien oui, cela s'entend, dit-il. Tu as raison de l'admirer. Ah, vous êtes bien du même tonneau, vous...

Le coup l'atteignit avant qu'il eût terminé sa phrase. Pierre se sentit basculer et sur son visage des vêtements pendus aux patères d'un porte-manteau se refermèrent un instant. Detries cependant ne profita pas de l'avantage. Attentif, il attendit que Pierre se fût dégagé pour s'élançer à nouveau sur lui. Des mots incoercibles fusaient de ses lèvres, gonflant entre elles de ridicules bulles de salive qui crevaient aussitôt.

— Brute, disait-il. Brute imbécile. Voyou.

En silence, Pierre répondit à la provocation.

Du poing, il atteignit Detries qui, à son tour, s'écroula sous un enjuponnement de vêtements.

— Debout, cria Pierre, debout.

Il le releva lui-même, d'une main coléreuse, cherchant cependant à éviter le contact du corps poissé de sueur qui bondissait au-devant du sien. Mais l'étroitesse extrême du couloir ne leur permettait pas de se dégager l'un de l'autre. Au contraire, à chaque instant, les murs du-

rement heurtés se renvoyaient leurs corps boulés, et bien que Pierre et Gilbert fussent seulement avides de torsions et d'étranglements, leurs pieds se confondaient sans cesse, les faisant chanceler.

L'un entraîné par l'autre, ils roulèrent sur le sol et leurs corps noués au point de ne plus former qu'une seule, même et monstrueuse arabesque, y cherchèrent un appui, une aide meurtrière.

La joue râpée par le paillason de crin, Detries parvint à se hisser jusqu'à la hauteur de la rampe. A tâtons il agrippa un des barreaux, puis il attira Pierre et lui fit durement toucher du front le tranchant de la première marche.

Etourdi, Pierre tenta un relèvement, battit des bras en arrière et, saisissant Detries par le cou, il le fit basculer au-dessus de lui.

Assommé mais vociférant, Gilbert se défendit d'une ruade. Il y eut un craquement, puis un éclatement mat.

Presque aussitôt une porte s'ouvrit et Irène Detries parut. Stupéfaite, elle contempla les deux corps encore liés l'un à l'autre, puis le pélargonium repoté qui avait chu du départ de la rampe.

Clignant des yeux, comme si elle avait voulu imputer à leur rougeur et à leur enflure le spectacle qui s'offrait à eux, elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous faites ?

Detries se releva le premier. La bouche tuméfiée, il mâchonna quelques paroles vagues.

— Qu'est-ce que tu dis ?

A son tour, Pierre se redressa. Il fit jouer autour de ses poignets ses manches retroussées.

— Nous n'étions pas d'accord, voilà tout, expliqua-t-il avec un essai d'arrogance. Boitillant, il voulut gagner la porte.

— Pierre, cria Detries, Pierre, il faut que tu montes voir Maurice.

— Mais oui, répéta docilement Irène Detries, Il faut que vous montiez voir... Elle s'interrompit anxieusement :

— Est-ce que vous vous êtes battus ? demanda-t-elle.

— Si on te le demande...

— Oh Gilbert !

Les mains à la hauteur des lèvres, la gorge secouée de hoquets nerveux, la jeune fille fondit en larmes.

— Laisse-la donc, dit Detries, voyant que Pierre cherchait à l'apaiser. Laisse-la pleurer, cela lui fera du bien.

Lui-même, passant auprès d'Irène, la bourra d'une claque amicale et encourageante.

Au-dessus d'eux, dans l'embrasement d'une porte, Madame Stierlet penchait son avant-corps curieux. Au passage des jeunes gens, elle ne se retira pas, mais au contraire, s'avança vers le milieu du palier.

— Quel bruit, dit-elle. Qui est-ce qui pleure ?

Pierre entrevit une chambre morne, vouée à l'antimite et au vinaigre de toilette. Jetés pêle-mêle sur une chaise, des vêtements pendaient. Bas clairs à la pointe mouchetée de reprises plus sombres, corset beige déformé et bosselé selon les renflements d'un corps.

— Je me suis mise en peignoir, dit Madame Stierlet. C'est plus commode pour veiller.

Elle avait également ancré dans ses courts cheveux gris deux pinces ondulantes.

— Comment va Maurice ? demanda Pierre

— Comment va-t-il !

Madame Stierlet leva deux mains imprécatrices, sans conclure. Pierre baissa la tête. Devant lui, Detries traînait le pied et lissait sans cesse du doigt l'enflure de sa lèvre.

« Qu'est-ce que tout ceci ? » pensa-t-il.

Il ne songeait plus à ironiser. Après l'excitation, il subissait la dépression inévitable : sensation de vide, de nausée légère, de vertige. Les mains froides, le dos parcouru de frissons, il aurait aimé se réfugier dans un des fauteuils de rotin symétriquement posés dans l'angle de chaque palier. Mais Detries l'entraînait à sa suite. Il fallait suivre ce dos mouvant, ce dos sans jeunesse, ce veston gris affligé sous l'aisselle du fameux *coup de sabre* : sceau des petits tailleurs de grande maison exerçant à leur propre compte. Et, vraiment, il semblait que toute l'inquiétude éparse au travers de la maison se fût condensée sur ce lambeau de tissu, sur ces quelques marches qu'il fallait gravir avant d'arriver auprès de Maurice Stierlet.

Au seuil de la chambre, Pierre eut encore un recul. Il reconnaissait maintenant l'odeur douceâtre, il en devinait la source, et sotttement il craignait d'entendre un gémissement, de se trouver en face d'une blessure béante, rouge, offerte comme une bouche peinte.

Mais, sous un écran d'ombre, Maurice Stierlet reposait, muet, paisible et sans âge. A sa gauche, énorme, entourée de pansements et d'ouate, sa main gisait comme un poupon au creux d'un oreiller éclatant. Tout d'abord, Pierre ne vit que cet oreiller, informe, flocon-

neux, portant sa charge misérable : pelote gonflée d'où pointait l'extrémité de trois doigts, trois ongles âprement luisants, bombés et mauves, fichés dans une chair humigène.

— On lui a fait une piqûre, dit Madame Stierlet à mi-voix. Il souffrait trop.

— Est-ce qu'il dort ?

Selon la loi immuable qui veut qu'un malade assoupi se réveille lorsqu'on parle de son sommeil, Stierlet s'agita faiblement. Il promena autour de lui un regard fluide, puis les images parurent se fixer sur sa rétine. Un lent sourire choisit autour de sa bouche une ride toute neuve pour s'y glisser.

— Bonjour, Pierre.

— Eh bien, vieux ?

Pierre détestait le ton qu'il avait emprunté. Il n'en répéta que plus fortement.

— Eh bien, Maurice ?

— Tu vois.

Le silence reprit possession de la chambre. On put entendre craquer et se roidir le papier dont on avait usé pour transformer la lampe de chevet en veilleuse.

— Veux-tu boire ?

Stierlet secoua la tête.

— Je vais me redresser, dit-il après un instant. Je serai mieux.

Il se haussa sur son poing valide, repoussa légèrement la couverture.

Pierre aspira avec gêne l'humble odeur de la maladie : moiteur sucrée, urineuse, sueur refroidie. Il se tourna vers Maurice Stierlet et lui sourit laborieusement.

Debout auprès du lit, Madame Stierlet étudiait le visage de son fils. A nouveau clos et renversé parmi la blancheur des coussins, il se refusait à l'analyse, se complaisait dans l'impersonnalité comme un masque. Madame Stierlet ne le questionnait pas moins. Pour elle, les amis de son fils ne comptaient guère : des enfants, des enfants bien portants ; que pouvaient-ils comprendre ?

A ses côtés, un instant, elle désira la présence d'une inquiétude égale à la sienne, ou tout au moins apparentée à son souci.

« Si Edouard était ici », pensa-t-elle faiblement. « Il pourrait peut-être m'expliquer... »

Elle s'interdit aussitôt de rêver et d'espérer. Son mari ne rentrerait pas avant plusieurs heures. Pourquoi serait-il rentré plut tôt ? Il n'y a qu'une femme pour demeurer au pied d'un lit, y nourrir son angoisse jusqu'à ce que celle-ci prenne figure et corps, s'assoie à ses côtés comme un double.

L'homme n'a pas de continuité dans la douleur et l'inquiétude.

— Je ne puis arrêter ma vie... D'ailleurs, en quoi cela changerait-il quelque chose à l'état de Maurice, que j'aïlle ou non chez mes amis.

Marchant de long en large, au point de faire danser sur le plateau les tasses et les fioles, Edouard Stierlet parlait ainsi, et faisait le compte des heures perdues auprès de son fils. Non pour les regretter, mais pour juger de haut l'exigence de ceux qui prétendaient le retenir encore auprès du malade. Un malade qui lui parlait à peine.

— Es-tu content que je sois là ? demandait-il à son fils.

Oui ? On ne le dirait guère. Je ne te demande pas de rigoler, mais un sourire...

Lui-même n'apportait dans la chambre qu'un visage de souci. N'y avait-il pas de quoi ? grand Dieu !

Contraint au mutisme, il s'abandonnait à la plus sourcilleuse des spéculations.

« Et si c'était moi le malade ? Moi qui, évidemment, réagirais mieux, d'une manière plus décisive...

Puis son inquiétude le ressaisissait.

— Maurice, te sens-tu moins bien ? Tu as une telle mine ! Tu es tellement creusé !

— Edouard, priait Madame Stierlet.

Humblement, elle l'amenait jusqu'à la porte, lui parlait tout bas.

— Quoi ? Comment ? Ne compte pas sur moi pour de tels radotages. La vérité, rien que la vérité. Je trouve dégradant de cacher la vérité à un malade. Tu entends bien, également dégradant pour le malade et pour celui qui se prête à de tels mensonges.

Penchée au-dessus du lit, Madame Stierlet lissa une fois encore d'une main inquiète le drap fripé, après quoi elle s'écarta doucement.

— Il dort ?

Elle inclina la tête, désigna du menton deux chaises aux amis de son fils.

— Il dort. N'êtes-vous pas fatigués ? Voulez-vous partir maintenant ? Je dirai à Maurice que vous lui avez souhaité bon courage.

Elle parlait simplement, proposait qu'on l'abandonnât avec courtoisie.

Detries lui imposa affectueusement silence. Il sem-

blait étonnamment à l'aise dans son rôle d'ami dévoué : personnage ingrat, auquel il est à la fois demandé de ressentir et de refréner les émotions des autres.

— Nous restons ici. Reposez-vous.

Avec une aisance que Pierre lui envia, il avança un fauteuil, glissa son propre tabouret sous la lampe. Après un instant, il sortit de sa poche une mince brochure et se mit à la feuilleter.

Pierre seul demeura debout, les deux coudes appuyés au bois du lit.

— Reposez-vous. Etendez-vous un peu.

— Oui.

Madame Stierlet parut obéir à regret. D'un regard inquiet, elle enveloppa la chambre qui allait demeurer privée de sa vigilance.

— Croyez-moi, dormez un peu.

— Oui.

Elle céda enfin, laissa rouler son front sur son bras replié. De temps à autre, un tressaillement agitait ses épaules.

« Elle pleure, » pensa Pierre. « Comme elle pleure » !

Mais Madame Stierlet ne pleurait pas. Les yeux grands ouverts, elle fixait simplement le plateau de la table. Proche de ses cils à les toucher, les nervures du bois se croisaient, énormes, déformées, suivant un jeu capricieux. Elle les regardait stupidement sans deviner que ce graphique s'imprimait profondément dans sa mémoire et que, plus jamais, elle ne pourrait voir s'entrecroiser les veinures d'une plaque de bois sans revivre cette nuit d'angoisse.

A intervalles réguliers, un froissement de papier rappelait que Gilbert Detries tournait les pages d'une brochure. Quel silence ! L'autre garçon, ce Pierre Mansari, où était-il ?

Sans relever la tête, elle le chercha d'un regard furtif. Il était toujours appuyé au bois du lit, toujours attentif et immobile. En somme, hormis l'absence d'Edouard...

A nouveau, Madame Stierlet souhaita auprès d'elle une présence réconfortante. Pour un instant, les années et la connaissance de sa morne maturité s'effacèrent, lui restituant son âme de jeune fille avec ce qu'elle contenait d'intouché, d'illusoire, de romanesque conception de la souffrance partagée.

Quelle femme, au début de sa vie, imagine la douleur comme une lutte solitaire, comme un travail difficile à mener à bien, comme une énigme à résoudre ? Elle se précipite au-devant de l'amour ainsi qu'au-devant d'une fusion miraculeuse, sans deviner qu'elle sortira du brasier durcie, épurée, solitaire. Bien souvent, elle épuise le meilleur de sa vie à comprendre qu'il ne lui sera fait que des dons superficiels et temporaires. Lorsque l'exigence d'un sentiment risque de l'envahir, l'homme biaise, se dérobe, use d'autres claviers. A la protection il substitue la pitié, heureux de trouver un nouveau registre offert à ses manifestations extérieures. La femme, au contraire se complait à l'exigence, au démesuré, car elle ne guérit jamais qu'en apparence de sa jeunesse.

« Hormis l'absence d'Edouard... »

Presque aussitôt, Madame Stierlet fut heureuse d'être seule. Que pouvait-elle attendre ou espérer de la pré-

sence de son mari ? Reportée à son âge véritable par un rappel expérimental, elle soupira doucement :

« La vérité... »

Entre les nervures du bois prenait place maintenant l'expression d'un visage et jusqu'aux sonorités d'une voix.

— N'attends pas de moi de pieux mensonges, n'attends pas de moi...

Savoir que l'on ne peut pas attendre grand'chose l'un de l'autre, c'est à peu près la seule connaissance utile que rapporte la vie à deux. Autour de cela, les mots ne manquent pas, ni les attitudes. Edouard Stierlet en avait choisi une peu en rapport avec celui aux dépens de qui elle s'exerçait, mais à quoi bon s'en attrister ? Traiter un malade en adversaire ne manque ni de comique ni d'ingénuité. Etrange adversaire en vérité que celui dont la volonté affaiblie, amenuisée, ne se complait plus qu'aux formes les plus douces de son impuissance. Celui autour duquel flottent et se départagent, étrangement irréels, des biens infimes : une tasse blanche, un verre d'eau, une promesse imprécise.

Sur son bras replié, Madame Stierlet sentit sa tête s'alourdir. Parmi les nœuds du bois, la bouche vociférante se distendit, s'effaça. Le visage d'Edouard Stierlet subsistait cependant, mais mol, de contours flous. Des grimaces le déformaient. L'une d'elles rompait l'équilibre des traits, tirait la paupière, remontait la peau du front. Était-ce bien une grimace ? Pas même. Madame Stierlet voyait nettement maintenant son mari tirailler la peau de sa joue d'un doigt investigateur.

— Je suis jaune, je suis tiré. Et ces crans sur le front.

Pas de doute, je perds mes cheveux. Tu ne trouves pas que je me déplume, que je grisonne ?

« Pas de pieux mensonges, pas de pieux mensonges ». Laisser tomber un silence ayant l'apparence d'un aveu. Se taire. Ecoutez un homme, non un malade, un homme prier qu'on lui mente, qu'on le rassure. Un homme dont la dureté pontifiante s'émousse au contact d'un aspect diminué de lui-même. Se taire...

— Tu... tu ne réponds pas. Tu dors. Dors-tu ?

Madame Stierlet émergea brutalement de son sommeil. Suffocante, elle leva la tête et s'étonna de voir devant elle celui-là même dont elle rêvait.

— Mets un sous-vêtement ajouré, cela... bredouillat-elle. Mets... non, non, je ne dors pas.

Edouard Stierlet ramenait du dehors une humeur optimiste. On devinait qu'entre deux portos, il avait longuement raconté l'accident survenu à son fils : quel souci, quelle responsabilité. On devinait aussi que ses amis, autant pour couper court à son exposé clinique que pour faire montre d'intérêt, l'avaient abondamment réconforté.

— Allons, encore un bonbon, mais oui, mais oui, j'insiste. Il ne faut pas te laisser aller.

Puis, on avait à nouveau parlé du malade, et tant on en avait parlé qu'on avait oublié peu à peu qu'il existait réellement, qu'il n'était pas seulement un mythe spécialement choisi pour mettre en lumière les capacités de tendresse et d'émotion de « ce pauvre Edouard Stierlet ».

Les heures avaient coulé, légères, empreintes de ce suave néantisme qui suit les crises de larmes et les exposés violents. Aussi Edouard Stierlet revenait-il à la

nuit, conscient de sa grandeur d'âme et de la perfection de ses sentiments.

— Comment va Maurice ? demanda-t-il avec une agitation extrême.

Ses yeux questionnaient avec ferveur, ses lèvres exigeaient une réponse immédiate. N'avait-il pas couru tout au long du chemin du retour ? Le fait qu'il eût pris ce chemin avec plusieurs heures de retard, le fait même que rien ne nécessitât sa présence sur les chemins, lui paraissait dépourvu d'intérêt. La vérité. En homme fort et inquiet, il désirait la vérité.

— Comment va Maurice ? Qu'a dit le médecin ?

Il se trouvait que Madame Stierlet s'éveillait différemment à la vérité et à l'inquiétude.

— Te voilà, dit-elle.

Ses yeux cherchèrent le réveille-matin, repoussé dans un angle de la cheminée parmi les fioles et les boîtes de pansements.

— Te voilà. J'ai dit à la bonne de mettre la viande de ton dîner entre deux assiettes. Tu la trouveras dans le garde-manger. Fais attention, ferme bien la porte, ne laisse pas entrer le chat.

— Qu'a dit le médecin ?

— Il a dit qu'une ambulance viendrait chercher Maurice, demain matin.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Monsieur Stierlet s'approcha de Pierre.

— N'êtes-vous pas fatigué, il est tard.

— Non, N...on. D'ailleurs, je puis m'asseoir.

— C'est cela, asseyez-vous auprès de Gilbert. Alors, vraiment, qu'a dit le médecin ?

Madame Stierlet se détourna à peine.

— Je te l'ai dit. Tu devrais aller dîner, enchaîna-t-elle paisiblement.

— Père est rentré ?

— Je suis rentré. Tu dormais. Alors, c'est demain le grand jour ?

Pierre et Detries virent une ombre passer sur le visage de Maurice.

— Tu devrais aller dîner, père.

Le malade écouta longuement le pas d'Edouard Stierlet décroître derrière la porte refermée.

— Pierre, Gilbert, pouvez-vous m'aider ? Je voudrais me redresser.

A nouveau, Pierre aspira l'odeur moite et amère. Sous l'aisselle de Maurice, sa main rencontra celle de Detries. Il eut un recul.

— Pierre, Gilbert, un, deux.

Pierre cessa de penser à lui-même. Contre lui, il sentait haleter un corps que quelques jours de fièvre et de souffrances semblaient avoir vidé, avoir rendu sonore et creux. Etait-ce là encore Maurice Stierlet ? Pierre ne s'étonnait plus que Detries l'eût giflé. En vérité, son ironie méritait bien cela. Le courage de Stierlet ? Pierre le découvrait avec effroi. Courage savant, patient, précautionneux. Courage, volonté de vaincre, d'assigner à la souffrance des limites précises. Courage qui s'étendait comme un désert autour de Maurice étendu.

Couché, il paraissait immense, immense et seul, complice du monstrueux poupon touché de sanie, pendu à

son côté. Qu'était sa solitude, son abandon en regard du monde fermé où Maurice se mouvait, ne gardait d'humain que son apparence immobile.

Brusquement une crispation rida le visage du jeune homme, ses lèvres s'ouvrirent pour un cri.

— Maurice, gémit Pierre presque en même temps.

Il eût voulu emprisonner ce cri entre ses deux mains, ce cri inconnu, qu'il comparait mentalement à la stridulation d'une étoffe moirée qui se déchire.

— Maurice, souffres-tu tellement ?

— Qu'as-tu au front ? demanda Stierlet.

La douleur éteinte, il souriait, mais la gravité demeurait en ses yeux. La douleur reviendrait, il le savait. Il la sentait présente, à peine détournée. Il se désintéressait d'elle cependant un instant, sachant qu'il n'est meilleur réconfort, avant la poursuite d'une route harassante, qu'une halte brève parmi l'herbe du talus.

— Oui, qu'as-tu au front ?

— Nous nous sommes battus, dit Detries légèrement. Pierre m'a tordu le pied, je lui ai boxé la tête.

— Non ?

Le visage de Maurice se fondit un instant en un masque amusé.

— Non ? Et pourquoi vous êtes-vous battus ?

Pierre se sentit rougir. Il devina que Madame Stierlet écoutait, étonnée, tendue au-dessus du bras de son fauteuil.

— Parce que ce sont des sauvages, dit Irène Detries.

Elle venait d'entrer sans bruit, portant un verre d'eau et une boîte d'ampoules.

— Maurice, il ne faut pas vous agiter, il faut dormir.

Du geste, elle écarta Pierre, remonta un coussin, fit boire au malade un liquide trouble où dansaient des petites bulles pareilles à des ludions. Puis elle rangea la table, chuchota quelques mots à l'oreille de Madame Stierlet et déplia une chaise-longue tendue de tapisserie verte.

Pierre et Detries, repoussés dans un coin de la chambre, se sentirent brusquement inutiles.

Machinalement, ils choisirent des sièges, s'assirent rapprochés l'un de l'autre par leur jeunesse, leur souci, par l'isolement où les reléguait la tendresse ménagère et avisée des deux femmes.

Pierre passa longuement la main sur son front.

— Ça te brûle ?

— Un peu.

En souriant, Detries fit jouer sa cheville.

— Ça me cuit.

— Gilbert ?

— Oui.

— C'était id...

— Absolument.

Pierre se sentit apaisé et volontairement s'incorpora au silence. Irène avait éteint toutes les lampes à l'exception de la lampe de chevet dont l'abat-jour, juponné d'un journal plié, ne laissait percer qu'une apparente incandescence. S'inquiéter de l'heure semblait devenu dérisoire. Simplement la nuit s'étendait, hermétique, étale, lourde d'une moiteur qui, peu à peu, bouchait les pores de la peau et imposait au corps, en plus d'une gêne obscure, d'une fatigue, une perception anormale de chacune de ses fibres.

Une nuit encore ! Combien de fois, depuis son retour, Pierre avait-il cru veiller, asservir à son souci le temps du sommeil ? Il reconnaissait soudain, à la dureté d'une veille absolue, que ce qu'il avait nommé insomnie n'était que de brusques réveils, des éclairs de conscience zébrant une absolue opacité d'âme.

A côté de lui, Detries penchait lentement du buste. Le menton dans le gilet, il semblait qu'on lui eût, d'un coup de matraque, rompu une vertèbre cervicale. Sa bouche néanmoins buvait l'ombre par succions rapides et tout son corps, enfoui au ras du sol, dans une nappe d'air que la lumière ne touchait pas, était la proie de gestes avortés, de mouvements velléitaires.

Irène et Madame Stierlet aussi appartenaient à la nuit, à l'informe. Leurs deux masses se confondaient et Pierre avait peine à croire que c'était seulement la couverture posée sur leurs genoux rapprochés qui faisait d'elles d'inquiétantes sœurs siamoises.

Brusquement, Pierre songea à Martineau. Sans doute avait-il déjà quitté le pays. Pierre l'imaginait au sein d'un paysage hostile, vivant âprement l'aventure qu'il avait choisie. L'évocation entraînait des pans d'ombre, des pluies diluviennes comme celles qui s'abattent dans les films aux instants tragiques car, dans le domaine matériel aussi bien que dans celui du sentiment, le couturier semblait impropre à Martineau. Pierre eût aimé passer avec lui cette nuit de veille. Mais aurait-il veillé, lui qui avait de l'amitié un sens austère, dépourvu de douceur ? L'autre soir, il avait cependant rejoint Pierre dans le petit jardin, il lui avait posé la main sur l'épaule, il lui avait dit...

A ce point de ses pensées, Pierre s'étonna qu'un triangle lumineux s'étendît soudain à ses pieds.

Edouard Detries poussait une tête par la porte entrebâillée.

— Je ne puis être utile ? Non ? Alors, je vais me reposer. Ne vous fatiguez pas trop, bonsoir.

La porte se referma. Pierre devina qu'une risée glaciale courait jusqu'aux deux femmes immobiles dans le fond de la pièce. Le malade s'agita faiblement, battit l'air de son bras valide. Detries rajusta son col et fit craquer ses doigts joints.

— Et Martineau ? demanda Pierre à mi-voix.

— Parti.

— Depuis quand ?

— Nous ne savons pas exactement.

Stierlet s'agita à nouveau et Detries mit un doigt sur ses lèvres.

« Martineau m'a dit... » pensa Pierre.

Mais déjà la voix de Martineau ne parvenait plus jusqu'à lui. Rien ne demeurerait des entretiens qu'ils avaient eus ensemble autrefois. Martineau s'était véritablement dissout dans le présent. L'expérience, pour laquelle il se croyait à la fois désigné et indigne, l'avait absorbé tout entier, ne laissant aux amis du passé et à ceux qui tardaient à décider d'eux-mêmes, qu'un vide sans contour défini, pareil au creux en forme de conque qui demeure sur le sable à l'endroit où un corps a reposé.

La silhouette sans chair, le visage ascétique de Martineau s'accommodaient étrangement de ce rôle de fantôme nomade. Cependant, sa puissance n'était point telle

qu'elle pût garder Pierre de la torpeur et du sommeil. Il sombra d'un seul coup, à l'instant même où il s'aplaudissait de demeurer en éveil, et ne rouvrit les yeux que lorsque l'aube renforçait le contour des objets d'une arête mi-cassée.

Detries somnolait encore, bredouillant, congestionné, comme si le sommeil l'eût trop épaissement gavé. Mais dans le fond de la pièce, sur les chaises-longues dépliées, ne gisaient plus que des couvertures rejetées, des châles abandonnés. Quelque part dans le silence de la maison, Irène et Madame Stierlet préparaient déjà la morne ordonnance du jour.

Pierre s'approcha du lit où reposait Stierlet. Longuement il regarda le visage creusé, les rides toutes neuves de la bouche. Maurice aussi s'éloignait. Comme Martineau, il ne laissait que vide, étonnement. Qu'avait-il livré de lui-même, sinon son indifférence, sa légèreté à séduire, à nouer, à dénouer les étreintes ?

Pierre, cependant, devinait que ce départ l'appauvrissait encore, refermait davantage sur lui le mauvais enchantement. Fallait-il, une fois de plus, détourner la tête, accepter ce nouveau dépouillement ? Ou bien attendre, espérer contre l'invraisemblable. Maurice ne dirait-il rien qui soit d'amitié, de courage, d'espoir ? Rien qui soit un regret pour un désir avorté, pour une promesse non tenue envers soi-même ?

Pierre se pencha vers le blessé et pria malgré lui.

— Maurice, Maurice...

— Laisse-le donc, dit Detries. Tu vois bien qu'il dort.

Mal éveillé lui-même, il gagna la fenêtre, offrit au venteau ses traits cuits et sa bouche amère.

Pierre s'obstina un instant encore.

— Maurice, Maurice.

— Mais laisse-le donc, que lui veux-tu? Il sera toujours temps de le réveiller lorsque...

Detries s'interrompit et fit à Pierre un petit geste d'appel.

Par delà la fenêtre close, on pouvait voir maintenant la grille du petit jardin couché en paillason devant la maison et, par delà le petit jardin, la route: allée de marronniers où, matineuse, une voiture sanitaire glissait, brouillant le jeu des premières feuilles mortes.

## VII

Pierre secoua furieusement le châssis de la lucarne. Céderait-il? Il céda. Un pan de ciel étonnamment pur pénétra dans la mansarde en même temps qu'un tourbillon de feuilles sèches que le vent ramassait dans la gouttière proche et portait comme un cierge.

Pierre déjà respirait mieux.

Il accorda une dernière pensée mauvaise et insultante à Marthe, à Marthe qui laissait derrière elle son savonneux parfum et la touffeur animale de cette chambre non aérée. Puis sa pensée s'égara, rejoignit par dessus le faite d'un très vieil hêtre, rouge et comme éclaboussé de lie, le lacs des chemins, la marqueterie étroite des jardins avoisinants.

Une trompeuse fraîcheur montait de la pelouse hâtivement arrosée, et l'on pouvait voir encore, sur le gravier, l'égoutture laissée par l'arrosoir de plomb. Pierre crut entendre, jeté d'une fenêtre du premier étage, l'ordre habituel.

— Avant que le soleil ne gagne la pelouse, donnez donc une *rosée* au gazon.

Au long du jour, il entendrait d'autres ordres semblables car, réveillée de sa léthargie, la maison allait

désormais sonner les heures, remarque par remarque, habitude par habitude.

Pierre avait peine à croire que ce retour à l'antienne signifiât retour à l'harmonie, à la paix intérieure. Il demeurait mal guéri de la gêne superstitieuse qui l'avait saisi, lorsqu'en revenant de chez Stierlet, il avait vu ouvertes les fenêtres du premier étage.

Une paralysie défensive l'avait immobilisé à l'entrée du jardin et, un moment, il était demeuré derrière la haie, éprouvant une joie trouble à espionner sa propre maison.

« *Ils sont revenus... pas possible!* »

Avec malveillance, il surveillait les aîtres, notant la présence de ballots devant l'entrée de service.

Nul sillon parallèle ne creusant le gravier, il s'était inquiété :

« Et la voiture? *Ils n'ont pas ramené la voiture?* »

Une inopportune ironie lui rappelait son père passant amoureusement un chiffon sur l'aile de la Citroën.

— Ne mets donc pas tes doigts sur les garde-boue. Je viens de simonizer la voiture. Quelle manie de s'asseoir sur le pare-choc, je t'ai dit cent fois que pour l'essieu avant...

« *Ils n'ont pas ramené la voiture, que leur est-il donc arrivé?* »

Alors seulement, la naissance d'une inquiétude tendre et réelle l'avait porté au travers du jardin, jusqu'à la maison silencieuse.

Dans le hall, d'autres paquets informes. Pendu à la patère du vestiaire, un imperméable blanc que Pierre ne connaissait pas.

— Oh, Monsieur Pierre, vous voilà !

Marthe joignait les mains.

Brusquement, Pierre avait pris conscience de ce que son absence avait eu d'insolite et de l'inquiétude qu'elle avait pu provoquer.

— Oh, Monsieur Pierre, vous voilà ! Qu'est-ce que vous allez dire ?

Marthe ne mettait pas en doute qu'il dût inventer une excuse de toutes pièces. Et notait avec aigreur, comme autant de preuves à l'appui de son sentiment, l'affaiblissement du jeune visage, la paupière plombée, la moiteur emmêlée de la chevelure.

— Mes parents ?

— Ils sont rentrés.

Pourquoi Pierre avait-il eu l'impression que, là-haut, une porte s'ouvrait, qu'on tâchait silencieusement de surprendre sa défense présumée ? Presque aussitôt, son père l'avait appelé.

— Pierre, enfin te voilà. Où étais-tu donc ? Ta mère est dans un état !

« Et puis, maman est rentrée », pensa Pierre. « Elle a dit : Te voilà, à peu près comme Marthe. Elle a dit : Te voilà, et elle m'a embrassé ».

Sa mémoire se refusait à aller plus avant. Quelles avaient été les paroles prononcées ? Tout au plus, une confusion d'images lui rappelait-elle qu'il avait parlé de Stierlet, de la nuit de veille, et de la bosselure que faisait, sous la couverture rabattue, le bras momifié.

« Maman disait : Oui, oui, nous aussi nous avons souffert et vu des choses. D'ailleurs, on nous a pris la voiture. Parfaitement, nous revenons sans rien, rien. Elle

levait les bras, piétinait sur place avec des marques de colère. Une fraîche odeur de lavande se levait à chacun de ses mouvements ».

Odeur oubliée, secrètement chérie. A cause d'elle, Pierre avait failli fondre en larmes, prier qu'on le traitât en enfant désespéré.

« Mais maman s'est remise à parler. Maman ou père ? Tous les deux à la fois. Ils se rejetaient les répliques, se ménageaient des rôles ».

Rien que d'évoquer ce proche passé, Pierre crut sentir à nouveau s'écraser sur lui une chape de plomb. Lassitude, fatigue, écœurement éprouvés ce jour-là, tandis que les voix familières s'échauffaient à parler de vols, de bombardements, de marchandages sordides, et que sa pensée s'échappait, retournait au petit matin blême où devait grelotter encore, croyait-il, le timbre de la voiture d'ambulance qui emportait Stierlet. Auprès de ce spectacle sa pitié s'attardait, flaireuse, tentée cependant de décrire un grand cercle interdit, comme on le voit faire aux bêtes autour de tout ce qui souffre ou s'apprête à mourir.

En vain les voix s'acharnaient-elles à le distraire. Au travers d'elles, Pierre écoutait, guettait des souvenirs : grincement de roues, rabat de portes, sanglots désespérés d'Irène Detries, aveu qu'ils contenaient. Amoureuse de Stierlet ? Comment ne l'aurait-elle pas été ? Sa sagesse, sa passivité de fille vieillissante ne la destinaient-elle pas à s'éprendre de l'apparence même de la légèreté et du désordre ? Amoureuse de Stierlet, secret sans ténèbre que nul n'avait deviné. Mais aussi, qui eût deviné

Irène Detriès blessée d'une grâce pareille? Irène Detriès...

— Irène Detriès, la sœur de ton ami?

Avait-il donc prononcé le nom à voix haute? Sans doute. Avec étonnement, Pierre avait entendu d'autres que lui s'emparer de ce nom, l'exalter, le plaindre.

— Irène Detriès, mais oui... A propos...

Pierre eut un sursaut de colère.

Depuis huit jours, en avait-il entendu de ces « à propos » qui, pour ne se rattacher aucunement au fait initial, ne s'y greffaient pas moins avec complaisance. Dépossédé, ahuri, Pierre apprenait ainsi, à longueur de journée, que la conversation n'est qu'un duel sans grandeur où le plus tenace l'emporte.

Ouvrir la bouche et sentir qu'on vous vole à l'instant le mot que vous alliez dire. Parler, et entendre une voix s'élever parallèlement à la vôtre. Une voix qui, peu à peu, empiète sur le son de votre voix, par le choc éventuel, se nourrit de chacune de vos défaillances, vous réduit enfin au murmure monocorde jusqu'au moment où vos paroles roulent confuses et rongées comme des galets sur lesquels trop de vagues ont déferlé.

Pierre n'avait point connu auparavant de luttes semblables. Jactancieux et déchainés, ses amis jetaient pêle-mêle leurs opinions dans la mêlée. Nul ne menait le train. L'idée étant commune, chacun y mordait à tour de rôle et, dédaignant d'avalier la bouchée, la rejetait avec des mines de truand. Toutes ces violences n'avaient de vie et de raison que dans les limites du petit groupe qui les brassaient.

Pierre se souvenait de Martineau, clamant, jurant, se perdant en comparaisons loufoques.

— Vous dites : Ceci représente cela ? Je réponds : Halte, ce n'est qu'une apparence temporaire.

Il traçait sur le marbre d'une table de café un ovale imparfait, le perçait de quatre trous.

— Voilà un visage, disait-il.

Puis, du crâne ovoïde, il élevait des fils verticaux.

— Que dites-vous ? C'est le symbole de la peur ? Parfait. Mais je ne m'arrête pas là. J'imagine en dehors de l'image un signe quelconque : une roue, un cercle, une prise de courant. Votre symbole de la peur, qu'est-ce que j'en fais ? Une femme chez le coiffeur. Parfaitement, une poule qui se fait faire une ondulation indéfrisable.

De tels arguments, s'ils valaient cris et joyeuses injures, ne méritaient pas d'être sérieusement repris, travaillés au goût du langage, rendus sensibles à la perception d'autrui. Pierre n'éprouvait nul désir de dénombrer pareil butin.

Il en allait autrement aujourd'hui. Grouper en phrases, modeler en mots ses impressions et ses inquiétudes semblait à Pierre les rendre plus supportables, les dépouiller de leur apparente inhumanité. Peut-être espérait-il confusément qu'une voix s'élèverait pour définir son mal, lui accorder un espèce de baptême bénin, de remise de peine.

Quel adolescent n'a pas imaginé, au moins une fois, qu'autour de la table familiale s'étend une zone étale, un pays sûr, tendre, compréhensif ?

Après tant d'autres, Pierre s'acharnait à éprouver, sous la lampe, ses pensées et ses inquiétudes, étonné seule-

ment qu'inquiétudes et pensées, comme des boomerangs, sitôt leur courbe décrite, revinssent tomber à ses pieds, privés de leur élan initial.

Il ne s'obstinait que davantage à parler de lui. La première question venue lui servait de prétexte : digressions hésitantes, interminables, privées de relief où toujours sa silhouette nomade apparaissait en fond de toile pour rappeler l'attention d'autrui à une constance exténuante.

Ignorant tout de l'art de conter, Pierre se contentait de raconter. Les épisodes de son aventure, il les extrayait l'un après l'autre d'une terre meuble, une terre qui lui collait aux semelles, une terre que les Mansart écœurés croyaient voir s'amonceler dans leur salle à manger, souillant la roideur vernissée des lames du parquet.

On bâillonnait le funèbre discoureur d'une question précise :

— Tu n'as rencontré personne d'ici ? C'est incroyable. Figure-toi qu'à Brive nous avons retrouvé les Gaudris. On venait de leur voler une pleine malle d'objets. Denise pleurait, pleurait. Tu te rappelles bien Denise, la belle-sœur de ce pauvre Firmin ?

C'était au tour de Pierre d'éprouver la nausée. A nouveau, il croyait voir sur les routes brûlées, honteuse et travaillée de méchants levains, la foule moutonnante, attachée à un aspect diminué de sa misère.

« Nul ne m'en demandait cependant la reddition », pensa Pierre avec amertume.

Reddition ! En vain tentait-il d'enclorre dans ce mot haine, mépris, honte ou compréhension passive. Tout ce que le geste royal avait levé en lui de montantes marées,

de sentiments contradictoires, lui semblait maintenant étranger et même singulièrement futile. En quoi les responsabilités encourues par un autre, fût-ce par un roi, libéraient-elles ou engageaient-elles ses responsabilités propres ? En quoi surtout ce décevant jeu d'équilibre convenait-il au présent ?

Pierre se pencha plus avant à la lucarne. Il distinguait maintenant les premières marches du perron, le décrotoir tressé. Il vit avec irritation qu'un petit gnome en terre cuite, hideusement polychromé, avait repris sa place au centre de la pelouse. Décidément, l'ordre avait repris ses droits.

Par maussade association d'idées, Pierre pensa qu'il devait regagner sa chambre au plus tôt. Déjà la maison s'éveillait. Au premier étage un volet claqua, et Pierre devina que son père allumait une première cigarette à l'exclamation qui fusa de la fenêtre et courut comme un grésil le long de la vigne.

— Tu fumes déjà ?

« Voilà vingt-cinq ans que maman s'étonne ainsi, chaque matin ».

Il ne mettait pas en doute qu'en pareil cas, il eût, à la place de son père, renoncé à fumer. Plus volontiers encore, il rectifiait en pensée l'attitude de sa mère.

« J'aurais accepté, j'aurais... »

Avec la facilité de l'ignorance, il réduisait à néant ce dont le temps, l'amour et la vie en commun n'avaient pu triompher : une habitude.

— Une manie, disait Marthe. Elle ajoutait, d'ailleurs : Monsieur Pierre, vous avez déjà des manies de *Monsieur*.

Pierre n'en croyait rien.

Il suivait Marthe dans sa chambre, aspirait comme l'haleine même du plaisir indépendant le parfum savonneux qui émanait d'elle, sans deviner que s'encanailler est un goût bourgeois, une tradition de peu de risque.

Le papier rayé de la chambre, le miroir moucheté pendu au-dessus de la toilette, l'armoire éternellement béante et les éternelles paires de bas mouillés pendus par leurs pointes à un cordon tendu entre deux chaises faisaient corps avec son désir.

Dégrisé, il jugeait l'endroit de haut, aspirait à regagner sa chambre fraîche, son lit nappé de draps glacés.

Pierre s'attardait néanmoins volontiers dans la mansarde, après le départ de Marthe. Il ouvrait un tiroir, le repoussait aussitôt, saisi par la minable familiarité de son contenu.

Une fois de plus, penché au-dessus de la toilette, Pierre livra son visage au miroir. Deux petits boutons apparaissaient entre ses sourcils à la racine du nez. Il les creva d'un ongle impatient et s'irrita à rebours.

— Les manies de Monsieur... Je ressemble à mon père. Vraiment, ce serait à croire qu'elle peut établir une comparaison...

Il se lassa aussitôt d'une image grossière, qu'à vrai dire il avait beaucoup de mal à constituer.

« Mon père et Marthe, non, ce serait crevant... ce serait... »

Tamponnant son front où apparaissaient deux petites piqûres pourpres, Pierre regagna la fenêtre.

Une fois encore, il se pencha au dehors. Le soleil

maintenant mangeait la route de moitié. Rétrécie, elle semblait sinueuse, longeait les jardins comme un ruisseau.

« Avec un tel soleil, je parie que, si j'étends la main, on voit son ombre sur la pelouse. »

Il ne manquait pas de souvenirs pour affermir sa supposition. L'un d'eux lui montrait une jeune femme qui, debout sur le perron, agitait un mouchoir léger.

« Maman me disait ainsi au revoir lorsque j'étais enfant et que je partais à l'école. Les jours de grand soleil, l'ombre de son mouchoir flottait sur la pelouse comme un drapeau ».

Sans trop savoir s'il obéissait à un jeu ou s'il la tendait vers un souvenir, Pierre offrit sa main au soleil.

Instantanément, miraculeusement agrandie, elle parut tomber en avant et, transpercée par les flèches de la grille, s'abattit sur le chemin.

Mais Pierre ne l'y maintint qu'un instant. Le sang aux joues, il se rejeta brusquement en arrière, évitant de justesse un dur regard interrogateur qui, de la main géante sautait à son visage : le regard de Dominique.

Pierre s'échappa furieusement de la mansarde. Que lui importait qu'on le surprît ! Il gagna sa chambre, courut à la fenêtre, décidé à s'y pencher, à s'y livrer à nouveau à un jeu d'ombre, à confondre la réalité de sa présence avec sa présence là-haut, dans l'encadrement de la lucarne.

Mais la fenêtre était close. L'ouvrir n'eût rien prouvé. D'ailleurs, au travers des rideaux joints, Pierre pouvait voir s'éloigner Dominique. Elle marchait vite, avec ce balancement léger qui lui était propre et qui faisait on-

doyer son manteau autour d'elle. Le bras droit collé au corps, elle serrait contre elle un sac de cuir rouge, dont la targette pendait.

« Décousue, depuis plusieurs jours », pensa Pierre avec sévérité.

Dominique, le manque de soin de Dominique... Il s'entêtait à ne penser qu'à cela, à détourner son inquiétude du regard qu'il avait surpris.

« Le regard facilement méprisant d'une fille qui ne sait rien à rien ».

— Rien à rien, répéta-t-il.

Il se plaisait à nier la divination dont Dominique faisait preuve à son égard. Divination? Suspicion dubitative tout au plus. D'ailleurs, n'était-ce point de sa part manœuvre coutumière? Ne lui avait-elle confié : « Lorsque maman me sourit d'une certaine manière, je sais qu'il y a derrière nous quelqu'un à qui elle veut offrir le spectacle de notre bonne entente, de notre tendresse mutuelle. »

« Lorsqu'une fille pense ainsi au sujet de sa mère, que n'imagine-t-elle pas lorsqu'il s'agit... »

Mais il buta devant le petit mot qu'il convenait d'accoler à son nom.

Qu'était-il pour Dominique? Qu'il occupât toutes ses pensées, Pierre n'en doutait pas un instant. Qu'elle l'aimât?... cela allait sans dire... Cependant, à cette idée, il se permit une petite toux embarrassée. Elle l'aimait?

Pierre évoqua son fin visage, ses longues mains dont le jeu continu par faisait le sens de ses phrases, l'esprit de ses confidences.

« Il faut qu'elle m'aime pour m'avoir raconté... ».

Pierre demeurait secrètement choqué des révélations que Dominique lui avait faites. Jeune homme, il avait le mépris léger, l'injure facile. Il jugeait ses parents avec intransigeance, mais on eût en vain cherché dans ses discours le nom du défaut qu'il leur reprochait et dont il eût à autrui fait la révélation.

Pudique, il se gardait de toute introspection au seuil de ce qui appartenait au domaine de l'intimité et de la routine des corps.

Dominique avait une façon de dire : « J'ai horreur de la manière dont ma mère met ses gants, doigts écartés, d'un geste de masseuse », ou encore : « Pourquoi les femmes fortes se grattent-elles le ventre après avoir enlevé leur ceinture », qui rendait Pierre mal à l'aise et le faisait rougir par rapides bouffées coléreuses.

Il ne devinait pas que Dominique obéissait à une loi obscure qui exige qu'en sa jeunesse, une femme choisisse entre le mépris ou l'esclavage complaisant des servitudes de son corps. Plus tard, il connaîtrait, au hasard de ses rencontres amoureuses, les almanachs scatologiques, les répertoires menstruels, l'odieuse et journalière mise à nu de sa propre désagrégation, de celles dont le corps, toujours présent, semble toujours en proie à une fonction quelconque.

A présent, Pierre ne soupçonnait rien de cela car, vis-à-vis du fils, la tendresse maternelle se défend d'un excès de familiarité, et les hommes entre eux ignorent la nauséuse précision de la plupart des confidences féminines.

Aussi, que Dominique réagit violemment contre des

travers qui, à tout prendre, lui semblaient bénins, étonnait Pierre, et le révoltait d'autant.

Dominique, d'ailleurs, pour qualifier ses révoltes, employait un mot absurdement nuageux : la beauté.

« La beauté ! Qu'il n'y ait pas de vieux bidons dans le vestibule, et que certain réduit soit pourvu de loquet. Elle appelle cela : la beauté, c'est tordant ! »

Pendant Pierre ne riait pas. Pour sa part, il appelait les sentiments de Dominique : pudeur mal entendue, ce qui était pour le moins aussi vague.

« Lorsqu'elle aura pris un amant... »

Quoique superficielle, cette pensée rendit Pierre à son inquiétude, à son souci de Dominique. Sans doute revenait-elle d'avoir veillé au Centre d'accueil ? Cela expliquait sa présence matinale sur la route. Rétrospectivement, Pierre crut voir le bas d'une blouse d'infirmière ourler de blanc la cloche du manteau de la jeune fille.

« Elle revenait, elle a regardé machinalement par ici, elle a vu... Au fait, qu'a-t-elle pu voir ? »

Avec une mauvaise foi toute masculine, Pierre ergotait déjà.

« Cela prouve quoi ? Je puis fort bien aller dans la chambre de *ma* bonne. Je puis fort bien me pencher à *ma* gouttière. Je suis dans *ma* maison. Tout le monde ne peut habiter un rez-de-chaussée aveuglé d'une vitrine et une enfilade de petites pièces en boyaux ouvertes sur... sur... eh bien, Dominique en convient elle-même, ouvertes sur un amas de ferrailles ».

La vérité était sensiblement moins rude. Que l'unique regard sur la rue appartint à l'étalage, rien de plus vrai. Mais, dès le seuil franchi, le petit magasin n'offrait rien

de sordide. Une double porte pourvue de rideaux dont les fleurs ajourées formaient autant de judas imprévus; le séparait d'une salle à manger sombre, vouée à quelque Henri II de fantaisie. Au centre de la table, sur laquelle courait un napperon nanti de pompons rouges, une coupe en Daume depuis longtemps privée de pied et pour cette raison montée sur une arabesque en fer forgé de regrettable complexité, offrait des fruits de cire fourrés d'ouate. Mis en pan coupé, un piano poli tendait ses bougeoirs dorés et son clavier apparent, mais recouvert, probablement pour ne pas affamer les dernières mites de la saison, d'un feutre garance marqué au point de croix.

Tout cela luisait sévèrement sous deux anges en bronze d'art dont les ventres ingénus, mouchetés de piqûres excrémentielles, laissaient transparaître le zinc, et qui tenaient dans chaque main une tulipe mauve d'où pleuvait l'ampoule électrique.

Un vitrail monumental représentant un paon à la queue avantageuse absorbait ce que les murs blanchis d'une cour eussent prêté de lumière à la pièce, mais avait le double avantage de dérober aux regards le déballage de la dite cour et d'illuminer de reflets biliaires le visage de ceux qui avaient l'imprudence de se poser devant lui.

Enfin, appel ingénu à quelque volupté acrobatique, une peau de mouton écartelée devant un foyer ouvert, pourvu de bûches en ciment, creuses et traitées au gaz industriel, tendait ses pattes terminées de petits sabots de plâtre vers une tête depuis longtemps décollée et abandonnée aux pratiques de la charcuterie voisine.

Plus tard, lorsque Dominique se souviendrait de la

pièce sombre, que la proximité du magasin rendait glaciale et inconfortable, elle reconnaissait sans doute qu'un amoureux bon vouloir avait présidé à l'horrible ornementation des murs, aux choix des plâtres dits : *terre cuite* et comme enduits de saumure.

Elle reconnaissait avec mélancolie que chaque verroterie, imitant tel autre verre fameux, marquait, pour ceux qui avaient résolu de vivre la dure petite vie des boutiquiers, un regret ému vers ce qu'ils avaient tacitement accepté de ne pouvoir posséder : la grâce, l'harmonie, l'oisiveté élégante.

Mais Dominique était loin encore des retours vers le passé, des sournois grappillages parmi les biens méconnus.

Uniquement soucieuse d'épuiser sa jeunesse en coups de boulot, en coups de grâce, elle s'associait à Pierre, le pressait de toute sa cruauté intacte, pour mépriser, dédaigner, reprocher.

Le reproche, d'ailleurs, s'étendait quelquefois à eux-mêmes, comme un feu trop vif qu'ils auraient entretenu sans en deviner les pouvoirs de violence. Car, entraînés à chercher des exemples, ils avaient peine à ne point se citer comme tels. Dominique volontiers attaquait, mais elle se défendait assez mal, vite privée de lucidité et de calme. Pierre, au contraire, savait déjà écouter, se souvenir à propos d'un mot malheureux et s'en faire une façon de bouclier, de réplique-type, d'explication passe-partout : « Ce mot-là, voyez-vous Dominique, vous a véritablement retranchée de mon amitié... »

Dominique jouait le jeu féminin des regrets et des excuses. Un étonnement brouillon lui faisait répliquer :

« Mais, Pierre, vous aussi vous m'avez dit des choses qu'il a bien fallu que j'oublie pour... »

— Pour quoi ?

Déviée, la conversation s'en allait combler un autre versant, et Pierre gardait intact pour le lendemain, pour l'éternité, le *mot malheureux*, d'ailleurs en partie retouché qui, en fait, lui permettait surtout de poser au duelliste hautain dont on n'est plus en droit de rien attendre, puisqu'il s'avoue lui-même mortellement touché.

Cette fois encore, conscient d'avoir à supporter bientôt quelques critiques, Pierre réagit prématurément.

« Des reproches... Il ferait beau voir que Dominique osât m'en faire, qu'elle osât me parler de ma présence chez la bonne ! Je suis bien tranquille... »

Néanmoins, il se sentit les mains moites, et compta, comme s'il eût voulu en réduire le nombre, les battements précipités de son cœur.

« Quelle histoire », s'avoua-t-il, plus bas, honnêtement.

Du palier, une voix le hélait.

— Pierrot, es-tu levé ? Tu déjeunes avec nous ?

Il reconnut la voix, retrouva aussitôt son aisance à mentir. D'un pas léger il s'écarta de la porte, et pour répondre imita l'ensommeillé :

— Je... je me lève. Je viens.

En même temps, d'une main preste, il saccageait la literie intacte, creusait le matelas de ses deux poings.

— Tu dors encore. Je t'entends te retourner, reprit la voix, je reconnais ta manière. Attends que je vienne te secouer !

Pierre vit s'abaisser dangereusement la poignée de la porte. La porte s'ouvrit d'un cran.

— Quand donc te verrouilleras-tu ? c'est une habitude à prendre. Plus tard, quand tu seras dans une chambre d'hôtel, tu... Oui, oui, je viens, je descends, glapit précipitamment la voix. Je parlais au petit. Tes lunettes?... comment veux-tu que je sache où sont tes lunettes ? Bon, bon, je descends.

La porte se referma. Pierre entendit des mules de feutre claquer sur les marches de l'escalier. Il se laissa de tout son poids tomber sur le lit.

« Un peu plus... »

D'un regard éloquent, il enveloppa son costume : veste de pyjama, pantalon de serge bleue, pieds chaussés de bas retombants. Il se souvenait maintenant avoir abandonné ses pantoufles là-haut, au moment de sa fuite.

« Un peu plus », dit-il encore.

Par ultime précaution, il alla fermer la porte à clef et s'occupa de tout désordonner systématiquement autour de lui. En pensée, il entendait les exclamations stéréotypées.

— Quelle chambre ! Avec qui t'es-tu battu ? Mon pauvre enfant, si je n'étais pas là !

« Eh bien, voilà, elle n'a pas été là ».

Pierre s'aperçut avec gêne qu'il parlait de sa mère à peu près comme Marthe.

« Mauvaise fréquentation », marmonna-t-il, s'accordant d'être spirituel et gai.

Il sifflota, avide de parader devant lui-même ainsi

qu'un écolier qui a réussi un méchant tour et, enfiévré, s'efforce d'en éprouver de la joie. Mais son animation factice tomba lorsqu'il eut rejoint ses parents dans la salle à déjeuner.

Sur la table, devant lui, Pierre retrouva avec consternation sa tasse fêlée, son couteau d'enfant marqué d'un M. P. entrelacé dont les écurages avaient amolli le manche au point de permettre à la lame un flottement des plus exaspérants.

— Tu retrouves ton bien ? dit Monsieur Mansart d'un air jubilatif. Ce couteau et ta timbale, voilà ce que ta mère avait emporté avec elle. Hein, crois-tu ?

Pierre devina que l'histoire de la timbale allait suivre et se hâta de parler.

— Cela va, maman ? Tu as bien dormi ? Ta mine est excellente.

— Ma mine est vieille, tout simplement.

Une courte attente flotta dans l'air. Puis, Madame Mansart soupira avec une telle discrétion que chacun en fut éprouvé.

Depuis peu, elle vieillissait âprement. Indifférente à la beauté, tout au moins le disait-elle, tant qu'elle avait été savoureuse, l'affaissement de ses traits la surprenait à l'égal d'une trahison imméritée. Quoi ? Elle ? Croyant de bonne foi ne s'être jamais complue aux jeux des miroirs, simplement parce que ces miroirs lui renvoyaient fidèlement l'image qu'elle avait d'elle-même, elle s'étonnait maintenant d'y heurter sans cesse son masque creusé de rides irrémédiables.

— Quelle figure ! Comme je vieillis.

Autant de moyens de contrôle qui, à dire vrai, attendent plus de la charité d'autrui que de sa clairvoyance.

Sans pitié, comme on l'est à son âge, Pierre se refusait à jouer le jeu. Ecœuré, il entendait son père temporer.

— Mais non, mais non, tu as au contraire très bonne mine. C'est la couleur de ce vêtement qui te pâlit.

— Quelle mine, quel vieillissement !

« Exact », disait son regard. Cependant Pierre s'étonnait secrètement.

« Comment vieillit-on si vite ? Comment peut-on surtout s'affliger de vieillir ou non ? Moi... »

Ramené à lui-même, il soupirait d'aise, haussait les sourcils et s'accordait d'être promis à une belle vieillesse. Bien entendu, celle-ci ne dépassait pas quelques rides bien tracées.

Pas un moment, Pierre n'imaginait que le temps pût lui apporter, en plus de maux sournois, un accident capable de le marquer d'un signe indélébile. Cicatrice blanche, nouée en pleine chair, déviation légère d'une vertèbre, relâchement d'un muscle. Il comptait bien apporter intacte à la tombe son aisance à vivre. Une fois pour toutes, n'avait-il pas décidé qu'il resterait d'âme jeune et d'esprit clairvoyant ? Il avait décidé cela sans peine, un matin ensoleillé, tandis qu'il pédalait sur la grand'route. Le vent lui sifflait doucement aux oreilles, son cœur battait large et paisible. Pierre, ce matin-là, s'était défini avec simplicité : « J'aime la vie, j'aime le soleil. Je suis un passionné ». Quelques images hardies

se levaient. Il les avait repoussées. « Je suis un passionné dans le sens généreux du terme. J'ai trop d'équilibre... » Enchanté d'être lui-même, il s'était accordé encore d'être conçu pour l'harmonie et, cela va sans dire, pour l'amour.

Tout cela, bien entendu, sous-entendait, en plus d'une persistante jeunesse, une saine et claire beauté. Pierre n'était pas à l'âge où l'on admet que de très misérables monstres puissent posséder tous les biens auxquels on se croit promis... tous, y compris l'amour.

— Pierre, tu rêves, dit Madame Mansart. Elle avait renoncé à attendre la protestation courtoise de son fils et, inconsciemment, s'en irritait.

— Tu rêves. Je te demande si tu vois ton ami Dertres aujourd'hui ?

— N...on. C'est-à-dire...

— Est-ce oui ou non ?

Pierre tergiversa.

— Tu voulais lui demander quelque chose ?

— Oui, au sujet des provisions.

— Encore !

— Comment encore ?

Par dessus la nappe, Pierre vit ses parents échanger un regard scandalisé.

— Vraiment, ce serait à croire que tu vis dans un autre monde. Oublies-tu tout ce qui nous a été volé ? Ici-même...

— Eh bien ?

Pierre crut entendre fléchir légèrement les lames

du parquet. Marthe écoutait-elle derrière la porte ?

— Tu n'ignores pas, je suppose, que les provisions ont diminué dans des proportions inimaginables.

— J'ai mangé, ironisa Pierre.

— As-tu mangé un jambon de huit kilogs, quatorze boîtes de sardines, un salami, deux boîtes de fondues au jambon ?

— Et dix kilogs de savon vert ! cria Louis Mansart en rejetant sa serviette, comme si tout le savon gaspillé l'eût englué.

— Dix kilogs de savon, c'est irremplaçable, gémit Madame Mansart. Ah, mais je n'ai pas fini de questionner Marthe à ce sujet. Il faudra bien qu'elle m'avoue à qui elle l'a vendu. Un amoureux, peut-être.

— C'est cela, dit Pierre. On a déjà comparé l'amour à une planche savonnée.

— En vérité, je m'étonne...

Pierre se leva froidement. Il était certain maintenant que Marthe écoutait, tapie dans l'ombre du palier. Pourquoi cette certitude ? Il n'eût pu le dire, mais, pour lui obéir, il marcha vers la porte, inclina délicatement la clinche jusqu'à l'amener à l'horizontalité. Progressivement, le sang se retirait de son visage et des petites fleurs couleur de suie dansaient devant ses yeux.

— En vérité, je m'étonne, nous nous étonnons...

Pierre tourna la tête, un sanglot se noua dans sa gorge.

— De quoi vous étonnez-vous ? cria-t-il d'une voix enrouée. De ce que je me foute de vos provisions ?

Eh bien ? Est-ce que vous ne vous foutez pas de moi, vous autres, alors ?

Violemment il ouvrit la porte, crut pouvoir décharger sur la servante son fardeau épineux. Mais le palier était désert.

Dans le sous-sol, Marthe chantait, avec toute la sérénité d'une conscience impure, un refrain idiot mis à la mode par Maurice Chevalier. « ... *Et tout cela fait d'excellents Français, d'excel...* »

## VIII

Pierre répondit d'un petit signe du menton à la main qui, pour la deuxième fois, se levait et s'abaissait.

— Au revoir, cria-t-il encore docilement.

Avec soulagement, il vit ses parents disparaître derrière une haie. Portant des valises vides, ils avaient cet air de gaieté apprêtée que certaines personnes revêtent lorsqu'elles croient accomplir une action aventureuse.

Pierre, un instant, regarda le chapeau de sa mère courir au-dessus de l'aubépine taillée. C'était un petit feutre bosselé, piqué de deux pompons. Depuis longtemps mis au rancart, il avait été exhumé pour la circonstance, d'un colis de vêtements destiné à l'Armée du Salut.

Pierre haussa les épaules, ferma la grille et remonta lentement les marches du perron. Dans le hall, une odeur de cire persistait : encaustique hâtivement frottée sur le pégamoïd des valises. Pierre releva une écharpe, cueillit un petit bouquet de paille demeuré, comme un chardon, accroché au rideau, puis il bâilla nerveusement.

— Décidément, tu ne nous accompagnes pas ?

Prête au départ, Madame Mansart avait encore insisté. Une tendresse nouvelle, une embarrassante inquié-

tude, la penchait maintenant sans cesse vers son fils.

Peut-être, inconsciemment, lui savait-elle gré d'avoir provoqué la grande scène romantique et roborative d'où sa loi en elle-même était sortie vivifiée, avide de mauvais bon vouloir.

Il n'est femme qui ne chérisse ces soi-disant *mises au point* qui ne sont, en fait, que le rappel chronologique de leurs tendresses mal comprises, de leurs intentions injustement interprétées.

Pierre n'avait pu éviter l'écueil : petit sanglot annonciateur de trouble, paroles balbutiées.

— Mon petit, quelle peine tu nous fais !

Quelles peines ? On se chargeait de les lui faire connaître.

— Nous accuser d'indifférence, alors que notre seul souci...

« Non, pensa Pierre, ce n'est pas cela le pire. Le pire, c'est lorsque père est arrivé et qu'il m'a dit en me prenant aux épaules pour me faire rentrer dans la salle à manger.

— Parlons net. Que nous reproches-tu ? Oh ! j'ai des yeux. J'ai même de très bons yeux. Que veulent dire tes réticences, tes colères ? Après tout, personne n'est infailible. Si tu juges que nous avons des torts envers toi, explique-les nous.

Posée ainsi, la question n'avait aucun sens. D'ailleurs, ce généreux préambule n'était qu'artifice oratoire. Non seulement Louis Mansart estimait ne mériter aucun blâme, mais encore il se croyait en droit d'en dispenser de nombreux.

Aurait-il chéri un fils incapable de comprendre le sens

et la grandeur de certains sacrifices ? En un mot, aurait-il choyé un...

Si l'épithète n'avait été aussi habilement escamotée, Pierre s'en fût peut-être saisi. Se déclarer ingrat, une fois pour toute, reconforte et rassérène. Encore faut-il qu'un mot imprudent permette l'équivoque et le mensonge libérateur. Comment rompre, même d'une injure, l'écoeürant et tendre rosaire où il n'était question que de biens reçus, de sacrifices consommés ? Impuissant, Pierre avait assisté au déploiement des reliques, à la mise au clair, année par année, de toute sa vie.

— Lorsque tu as eu onze ans... Plus tard, après ta typhoïde... A quatorze ans...

Après trois quarts d'heure de cet exercice, on était enfin arrivé aux premiers jours de mai 1940.

— Un fois de plus, ayant uniquement souci de toi...

— Naturellement. Mais oui, mais oui, disait Pierre.

Tassé dans un fauteuil, il se sentait vieillir à chaque mot nouveau. Vieillir et diminuer, au point de n'être plus qu'une fraction infime, une infime fraction coupable de la famille Mansart.

— Vois-tu clair maintenant ? avait enfin conclu Louis Mansart.

Plongé dans le même fauteuil, Pierre accablé croyait revivre la scène. Pourrait-il s'en dégager jamais ? Cesserait-il un jour d'entendre, à la seule évocation des mots tendresse, dévouement, reconnaissance, ce verbiage gravement puéril, cette litanie où se mêlaient des détails sur sa constipation infantine et sur la liberté qu'on lui avait laissée pour décider du choix d'une carrière.

— Je n'avais pas choisi la guerre.

— Et nous ?

« Alors maman a cessé de pleurer ».

Irrévérencieusement, Pierre pensa que sa mère semblait simplement avoir remis à plus tard le soin d'épuiser la totalité de ses pleurs.

« Et puis... »

Pierre passa doucement la main sur ses yeux. Comment cela s'était-il terminé ?

« Ah oui, père a regardé l'heure. Il était tard. Je crois bien que maman est partie en ville. Quant à moi ? »

Il lui parut soudain vraisemblable de n'avoir pas quitté ce fauteuil depuis lors.

« Depuis quatre jours ? Oui, cela ferait quatre jours ».

Quatre jours sans couleur, passés à ressasser des paroles dépourvues de sens, à écouter en lui se former, se dissoudre, pour se reformer à nouveau, les termes de la réponse qu'il aurait fallu opposer au réquisitoire paternel.

Mais Pierre savait que jamais il n'articulerait un seul mot de la défense qu'il portait en lui comme un cancer prolifique. Parler ? Provoquer une autre scène ? Accablé et plus encore surpris, il se refusait à admettre que scènes, éclats et larmes fussent des manifestations normales et, en quelque sorte, les compléments indispensables de certaines formes de tendresse. *La seule tendresse désintéressée qui soit*, lui avait-on appris à penser.

Pierre écouta longuement sonner le carillon de la salle à manger. A cette heure, *la seule tendresse désintéressée qui soit* cheminait vers la banlieue.

— Décidément, tu ne nous accompagnes pas ?

Pierre n'avait pas imaginé qu'il pût se dérober à la corvée. Du moment qu'on en émettait le doute...

— Oh moi, la campagne...

— Et puis, chacun sait que les provisions ne t'intéressent pas, avait conclu Louis Mansart avec une bonne humeur si laborieuse qu'on sentait au travers d'elle le reproche latent.

Les Mansart étaient donc partis « voir ce qu'il reste » d'une petite maison qu'ils louaient dans le Brabant et où se trouvait entassé un mobilier hétéroclite ; bric-à-brac destiné à rendre les week-end aussi inconfortables qu'il est de mise qu'ils soient.

— Trois jours d'absence, ce n'est pas une affaire, tu te débrouilleras bien, disait Madame Mansart.

Résolue à revenir pourvue de victuailles, elle avait fait rechercher tout ce que la maison comptait de mallettes et de sacs extensibles.

— Vraiment, Pierrot, tu ne nous accompagnes pas ?

« Combien de fois maman m'a-t-elle posé cette question ? Que s'efforçait-elle donc de craindre ? »

Pierre s'étira avec lassitude. Comme il advient communément lorsqu'on se promet trop de joie d'un retour à la solitude, celle-ci pesait tout à coup lourdement.

La maison paraissait fanée, organisée, non pour l'abandon, mais pour l'attente. Un piège refermé, voilà ce qu'elle était devenue. Le jardin même respirait moins librement.

Pierre écouta avec indifférence une pluie soudaine s'écraser sur la terre fraîchement bêchée du potager. Potager illusoire, car il y croissait le plus souvent du chien-dent entre des plants de salades mal pommées, montées et crocheteuses.

— A présent, il faudra que le potager rapporte.

Où qu'il se tournât, Pierre heurtait cette prudence, ce goût d'organiser et de dépecer les catastrophes particulier aux bourgeois.

Louis Mansart ne s'était-il pas étonné :

-- Pour passer le temps, que n'as-tu bêché les pelouses ?

-- C'était aussi l'avis de Detries.

-- Tu vois bien.

Detries, dûment félicité de son initiative, n'avait pas tardé à proposer son aide pour transformer en potager le jardin d'agrément. Il venait tôt, vêtu d'une vieille culotte de golf et d'un chandail décoloré aux emmanchures, qu'il enlevait bientôt et attachait par les manches aux branches basses des faux acacias. Pierre le trouvait binant, sarclant, suant, se gargarisant avec volubilité de mots techniques pour parler plants, engrais, repiquages.

-- Vous devriez avoir quelques poules, des lapins...

-- Non, non, avait crié Pierre.

Trouver sous sa fourchette la grasse poitrine d'une Dorking à laquelle, par désœuvrement, un jour, on a jeté du grain, lui soulevait le cœur. Pas davantage, il ne consentait à voir flotter au bout d'un vieux manche à balai, retournée comme une guêtre fraîchement lavée, la peau du petit lapin blanc atteint d'éternelle fébricité dont le nez s'incrustait encore la veille entre les losanges de sa cage treillissée.

Detries s'esclaffait, ayant à cœur, semblait-il, de faire oublier qu'un moment, il avait su coter à prix d'âme le courage d'un ami, le courage de Stierlet. Pensait-il encore à Maurice ? Pierre s'indignait. Sincère avec lui-même, peut-être se serait-il avoué que lui aussi oubliait le blessé.

D'une première visite à la clinique, il avait rapporté une impression d'irréalité. Une gêne imprécise demeurait en lui de cette brève intrusion dans le domaine de la douleur. Blancheur oppressante des couloirs où des palmiers, éventés par l'air chaud des calorifères, se parcheminaient silencieusement devant des bustes de plâtre et des vierges de Lourdes auréolées d'ampoules électriques. Escaliers à larges palettes, élastiques et molles sous le pied. Respiration lente, pulsations précautionneuses d'une demeure qui avait accepté d'être, sous ses guimpes empesées et sa neigeur, la berge où l'homme, avant de s'enfoncer dans la nuit, abandonne ses derniers vêtements de souillure.

— Pas de nouvelles de Martineau ? avait demandé Maurice Stierlet.

C'était à peu près les seuls mots qu'il eût prononcés. Pierre n'en avait pas trouvé d'autres. Seule à l'aise, la sœur de Detries, penchée au-dessus du lit, prévenait les désirs du blessé, s'inquiétait de l'infirmière de service ou décréait avec importance : « Je crois que nous fatiguons le malade ».

— Merci, Mademoiselle, marmonnait Madame Stierlet. C'est si gentil à vous de venir voir Maurice. C'est d'une telle bonté.

Tassée au pied du lit, elle avait la même attitude de patiente crucifiée que la nuit où Pierre avait partagé sa veille. Mais, à présent, le charme était rompu. Pierre s'ennuyait avec férocité auprès d'elle et même, il ne parvenait plus à s'intéresser à son ami. Son ami, ce malade qui ne pouvait boire sans que deux coulées lai-

teuses ne ruissellent de son menton? Avec bonne foi, Pierre se prenait à en douter.

Nous ne reconnaissons un être que lorsqu'il agit selon lui-même, c'est-à-dire selon la tradition de ses actes. Privé de son atmosphère habituelle, de ses réflexes coutumiers, rien ne subsiste en nous de celui que nous connaissons et seul le respect humain, le souci de ne point paraître féroce, nous pousse à faire la connaissance de ce nouvel homme, de cet étranger, qu'en vérité tout nous porte à détester.

Pierre ne s'égarait point en de tels soucis. Pourquoi aurait-il douté de sa bonté? N'avait-il pas pris la résolution de retourner à la clinique? Le fait que les jours passassent sans amener la réalisation de cette résolution le troublait à peine.

« J'irai demain, » pensa-t-il avec tranquillité.

Pour cette journée, il avait d'autres projets : retrouver ses vieilles notes d'étudiant, les rassembler. Ne parlait-on pas d'examen de fin d'année? De reprise éventuelle des cours? Bien qu'un retour à l'Université lui parût singulièrement improbable, Pierre voulut se persuader qu'il s'intéressait à ce que décrèteraient les autorités.

« Retrouver mes notes, les mettre à jour, ou tout au moins les rassembler. Il ne s'agit pas de perdre bêtement une année ».

En vain se trouvait-il des stimulants :

« Je ne suis pas tellement jeune que je puisse perdre du temps, déjà j'ai doublé ma première ».

Son enthousiasme sonnait faux, car Pierre demeurait détaché de tout ce qui était le passé. Était-ce dire qu'il était à jamais incapable de se passionner pour un exa-

men, une profession, la couleur d'une vie? Qui sait? Pierre préférerait croire qu'un jour un personnage intact, sans mémoire, reprendrait possession de lui-même comme d'un vêtement déjà porté. Ce serait le Pierre Mansart d'autrefois qui, d'un pied léger, enjamberait un pâle sosie désœuvré, abîmé dans une faiblesse pleine de souriantes embûches. Ce ne serait que cela. En attendant, il fallait vivre le présent. Pierre aurait volontiers dit : combler le présent, tout comme s'il s'était agi d'un fossé ténébreux, car il s'étonnait sans cesse de découvrir que le présent fût la seule chose devant laquelle nous soyons vraiment désarmés. Le passé et l'avenir ont leurs mirages. A leur seul nom, des légions protectrices se lèvent, et le fait qu'il s'agisse de légions fantômes ne nous gêne pas. Entre deux vitres buveuses, le présent tombe, larme tôt captive. D'où venait qu'elle fut plus lourde, huileuse, lente à rouler?

Pierre cherchait fiévreusement à remplir le vide creusé sous chaque instant à vivre. Chaque minute comblée retardait pour lui l'aveu d'une déroute, d'une tristesse qui aurait précipité au-devant d'un secours, au-devant du seul secours qu'il connût : Dominique.

Depuis le retour de ses parents, Pierre n'allait plus régulièrement chercher la jeune fille au Centre d'accueil. Elle-même, il est vrai, quittait maintenant le home à des heures irrégulières, car les convois de réfugiés arrivaient selon des rythmes chaque jour différents.

Que pensait Dominique de son changement d'attitude? L'attendait-elle quelquefois en vain? Regrettait-elle sa présence?

Pierre avait tenté d'expliquer judicieusement sa conduite.

— Vous comprenez, Dominique, il faudrait trouver une autre manière de se voir. J'ai des parents et...

— Je puis comprendre, Pierre. Figurez-vous que je ne suis pas une enfant trouvée.

Comme il l'avait détestée pour ce mot. Peu rompu au commerce féminin, la riposte le surprenait toujours, et l'indignait d'autant. Dominique avait-elle la réplique particulièrement prompte? Pierre volontiers pensait: « la réplique *peuple* », pour ne pas avoir à s'avouer qu'elle l'atteignait, le lardait au plus vif d'une banderille éclatante, fraîchement montée.

Des parents, bien sûr qu'elle avait des parents tout comme lui. Était-ce une raison pour établir un rapport entre eux?

Toujours vautré dans son fauteuil, Pierre pensa avec somnolence:

« Il faudrait trouver autre chose. Une autre manière de se voir... ou ne plus se voir du tout. »

Mais un choc brutal au creux de la poitrine et certaine involontaire crispation des doigts l'avertirent que le jeu était moins badin qu'il ne paraissait.

Dominique... Dominique dont il ne connaissait rien que l'adresse à comprendre à demi-mot, l'ingéniosité à blâmer, l'ardeur à se taire.

Avec un sourire convalescent, Pierre évoqua certaine douceur enclose dans ses gestes les plus durs. Sans doute Dominique était-elle tendre, éprise de romanesque et de baisers photogéniques. Pierre s'avouait n'en rien savoir. En lui, l'image de Dominique demeurait floue,

nimbée d'un halo imprécis, irréel. Et il lui plaisait qu'il en fût ainsi. Il bénissait le manque de désir ou d'harmonie qui ne leur avait permis jusqu'ici que quelques baisers hâtifs plus imprégnés de défi enfantin que de trouble. De tels baisers n'apprennent pas grand'chose. Pierre cependant s'enfièvre au souvenir d'un jour où Dominique, penchée pour renouer le lacet de sa chaussure, lui avait livré involontairement l'ombre dorée qui séparait sa gorge et se perdait, incurvée en forme de faucille, sous chacun de ses seins.

— Assez belle fille, les hanches un peu fortes, avait diagnostiqué Stierlet.

Pierre haussa les épaules. Il n'avait pas assez d'expérience pour imaginer un corps et le remodeler en partant d'un détail unique : mollet aigre, buste encore juvénile.

« D'ailleurs, pour ce que cela m'intéresse ».

A regret, Pierre se leva et ouvrit la porte. Depuis quelques instants déjà, des chocs répétés ébranlaient le chambranle. Maintenant, le bruit se rapprochait. On aurait dit un pas de géant martelant l'une après l'autre les marches de l'escalier.

— Alors, ça va ? disait une voix.

— Si l'on veut. C'est rapport au mur, qu'il faut prendre garde d'écorcher.

— Oh ! pour ça, Emile, allez-y carrément. Je me fiche un peu du mur ! Madame Patou n'est plus là, et lorsqu'elle reviendra, c'est moi qui serai partie.

Pierre reconnu la voix de Marthe.

En renversant la tête, il put voir la jeune femme elle-même. Piétinante, elle veillait du haut de l'escalier

aux manœuvres acrobatiques d'un petit homme qui descendait une malle.

Pierre s'étonna de bonne foi.

« Madame Patou ? De qui Marthe parlait-elle ? Patou... »

Soudain il crut revoir Marthe, penaude et rouge, retenant dans le creux de ses deux mains rassemblées les débris dégoûtants d'un flacon. Reflétés par les trois glaces de la coiffeuse, ses pleurs tumultueux semblaient envahir la pièce, lui prêter un aspect sordide et saccagé.

— Du Patou, criait Madame Mansart. C'est un flacon de Patou que vous avez cassé ! Si encore c'était l'autre, le flacon mauve, celui qu'on ne peut plus ouvrir. Mais le Patou...

On aurait dit que Madame Mansart appelait un chien : Patou, Patou, car elle appuyait sur les finales et s'indignait en mesure.

Pierre se sentit rétrospectivement honteux.

Avait-on retenu des gages de Marthe le prix du flacon cassé, ainsi qu'il en avait été décidé ? Peut-être. Pierre ignorait quelle menace parmi les autres avait été mise à exécution. Pour la première fois il s'en inquiétait, prêt à s'en vouloir de son indifférence comme d'une faute grave dont le châtement suivrait. N'en était-ce point un déjà de comprendre qu'une fois de plus un être humain s'éloignait sans lui laisser aucun message. Sans lui avoir rien laissé deviner de son âme véritable ? Était-il donc impossible d'être à la fois Pierre Mansart et celui à qui une Marthe crierait, familière : « Je me fiche un peu du mur de Madame Patou ! »

« Si elle m'avait avoué ce surnom... »

A quel moment aurait-elle pu le faire ? Et se serait-il prêté au jeu sans recul, sans colère ? Marthe n'était pas sotte au point d'ignorer le danger des aveux gratuits, des confidences qui survivent au moment qui les a provoquées. Marthe riant, Marthe nue, Marthe couchée sur le ventre et avouant avec un soupir avoir les fesses légèrement grenues.

— Tu verras, chéri, comme c'est courant. Presque toutes les femmes ont des petits boutons sur le derrière.

« Tout de même, elle ne m'a pas avoué qu'à l'office, on appelait maman Madame Patou ».

Allait-il en souffrir ? Un rebondissement imprévu de la malle, soudain déprise des mains de l'homme de peine, l'arracha de ses préoccupations.

— Mademoiselle Marthe, criait l'homme, il y a une femme sans tête dans le coin du palier que vous devriez bien enlever. Des fois que je lui casserais une aile.

Pierre entendit Marthe descendre précipitamment.

— Faites attention, Emile, c'est que je lui ai déjà fauché une aile un jour. Heureusement, c'était pendant le temps des vacances. J'ai pu porter le tout à remastiquer. Trente francs que cela m'a pris aussi...

Tous deux se mirent à rire et Pierre, une fois encore, se sentit exclu de cette gaieté.

« Encore une chose que Marthe ne m'a pas dite. Un matin, avant le retour de mes parents, je me souviens qu'en montant à sa chambre, j'ai failli heurter cette victoire. Marthe s'est littéralement jetée devant les ailes. Elle a eu peur. Peur que je ne m'aperçoive de la réparation, ou peur que je raconte l'accident à mes parents ? Cependant, je montais coucher avec elle, je la portais

aux trois-quarts suspendue à mes épaules, c'est même ainsi que j'ai heurté le moulage et qu'il a failli choir. Je la croyais toute livrée... sans défense... »

L'accablement le bottait de suite, montait à l'assaut de ses genoux, pesait sur ses épaules. Le petit groupe était maintenant proche de lui. Cocassement, la malle y figurait le personnage important, oisif. L'ouvrier peinait. Derrière lui, tenant à la main son sac et son chapeau, Marthe marchait à petits pas, approuvait ou désapprouvait la manœuvre.

— Plus au milieu, Emile. Attention à la poignée de gauche. Je l'ai fait renforcer, mais pour ce qui est du cuir actuel, autant dire du papier mâché.

Solidement maintenue, la malle glissa le long des derniers barreaux de la rampe. Avant de la laisser basculer, le journalier s'épongea le front. Sans doute importait-il d'accomplir le geste qui symbolise l'effort et la fatigue ? Mais, avant tout, l'homme éprouvait le besoin de masquer l'inquiétude et la gêne que la présence de Pierre dans le vestibule lui communiquait. Il toucha du doigt la visière de sa casquette, puis il tourna vers Marthe un regard chargé de muette interrogation.

— Eh bien, Emile, qu'attendez-vous ? cria-t-elle.

Elle-même descendit quelques marches, se rapprocha de la malle et, d'un ongle impatient, fit sauter une pellicule de peinture qui demeurait collée à une de ses arêtes.

— Encore un peu de courage, Emile. Encore un petit effort.

La malle céda, rebondit, glissa jusqu'au dallage du vestibule. Alors seulement Marthe leva les yeux. Lentement elle se coiffa de son béret de feutre. Elle ajusta

minutieusement autour de ses poignets l'élastique rond de ses gants ajourés. Puis, sans transition, cédant à une colère habilement feinte, son regard se planta durement dans celui de Pierre.

— Ah, vous êtes là, vous? Eh bien, voyez, je n'emporte rien. Rien, répéta Marthe. Pas de jambonneau dans mon sac, pas de boîte de sardines sous mon chapeau.

Elle se décoiffa d'un geste frénétique.

— Mais...

Pierre fit un pas en avant.

— Mais, Marthe, Marthe...

— Quoi encore, aboya la jeune femme. Vous voudriez me fouiller peut-être. Hein?

Elle ricana assez sottement et, sans permettre à Pierre de s'écarter, sauta les dernières marches, pétroleuse, les coudes en pointe.

— On y va, Emile?

— Oui, Mademoiselle Marthe.

Cependant l'homme hésitait. Pierre le vit se rapprocher de sa furieuse cliente, et lui parler à voix basse. Visiblement, il craignait de charger la malle sur ses épaules.

— Quoi, quoi? Marthe le renvoya d'un rire. Puis, entre haut et bas, mais assez distinctement pour que Pierre n'en perdît pas un mot, elle conclut :

— Oh, vous savez, ils se valent tous. Et pour peu qu'on ne consente pas à se laisser faire...

La porte retomba bruyamment. Aussitôt cessa un courant d'air poussiéreux que Pierre n'avait pas senti, mais qui, rétrospectivement, le fit éternuer.

Devant la grille, une charrette stationnait. L'homme de peine y chargea la malle noire. Un essieu grinça.

Sans trop savoir pourquoi, Pierre monta jusqu'à la mansarde de Marthe. La fenêtre battait, éventée par l'envolement du rideau. Tout y parlait d'abandon sordide, de hâte coléreuse. Alors seulement, le jeune homme se souvint de ce que sa mère avait raconté à propos de la servante, de son entêtement à nier toute participation au vol des victuailles.

— Je l'ai congédiée. En fait, elle n'a plus que sa malle à emporter : tu surveilleras.

Pierre rit doucement. Assis sur le lit défait, il balançait lentement les jambes, s'ingéniant à cogner les talons, à ne plus les cogner, puis à modifier le jeu d'autre façon. Sans le vouloir, il avait surveillé le départ de Marthe.

« De quoi devais-je avoir l'air ? » pensa-t-il.

Le temps passait. Pierre entendit la grille du jardin grincer. Soulevé sur un coude, il put voir Marthe remonter en courant vers la maison. Elle haletait, comprimait des deux mains sa poitrine lourde que la course faisait tressauter.

« Elle revient, elle veut me dire quelque chose... »

Pierre se sentit le cœur serré, le souffle court.

« Vient-elle m'injurier ? »

Mais la jeune femme ne se rapprocha pas davantage de la maison. Contournant la haie, elle pénétra dans un massif serré et Pierre devina à l'agitation des feuilles qui montraient leurs revers, que Marthe écartait les branches de ses mains impatientes.

Après un moment elle reparut, décoiffée, fébrile, traînant après elle un sac bosselé.

« Les provisions, pensa Pierre. Une partie des provisions disparues. »

Il rit encore, s'émerveillant à part soi de l'astuce d'une fille qu'il avait crue dépourvue de malice.

« Du rez-de-chaussée et même du premier étage, il est impossible de voir ce massif. Evidemment Marthe ne peut deviner que je fais ici un pèlerinage sentimental ».

Il se permit gaiement de cogner au carreau.

— Hou... hou voleuse... voleu...eu... eu... se.

A la chute en avant de tout son corps, Pierre sut que Marthe avait tremblé, défaillante, un instant sa prisonnière. Mais déjà la jeune femme se redressait et, avide de découvrir d'où tombait la voix injurieuse, levait les yeux vers les fenêtres ouvertes, les défiait du regard.

Pierre, ce n'était que Pierre!

D'une seule main enlevant son ballot, Marthe tourna vers la lumière son visage animé que le raccourci réduisait à deux lignes parallèles : ligne noire des sourcils, ligne pourpre de la bouche. Puis elle vira du buste avec une grotesque majesté et, de sa seule main libre, se claqua les fesses, faute de trouver mieux comme insulte.

Pierre regarda curieusement la jeune femme s'éloigner. Il n'éprouvait aucune colère. Simplement il se souvenait qu'à cette fenêtre d'où il guettait sa fuite, il s'était penché une nuit auprès d'elle.

Sans cesse la bouche de Marthe cherchait sa bouche, puis glissait, chaude et charnue, jusqu'à son oreille, s'appuyait derrière le lobe à l'endroit où, sous la chair, semble battre un pouls capricieux.

Le clair de lune prêtant aux sentiments, Marthe avait

conté des histoires se rapportant toutes à elle-même. « Des histoires, » s'était-il contenté de penser avec indifférence.

Pierre songea qu'il aimerait beaucoup à présent pouvoir se rappeler une seule d'entre elles. Par exemple, celle qui avait trait à la photographie épinglée au mur, à l'endroit où se dessinait maintenant un quadrilatère plus haut en couleur que le reste de la tapisserie.

Très faiblement, une cloche tinta. Le vent d'est, porteur de trompeuses gouttes de pluie, coucha quelques branches jusqu'à la gouttière.

Pierre ferma la lucarne, puis inspecta une fois encore les aîtres. Sur la table de toilette, à côté d'un morceau de peigne privé de multiples dents, il ramassa la clé de la chambre. D'un bout de papier replié, il cala l'armoire qui béait. Quand remonterait-il ici ? Jamais, jamais, chantait une voix. Jamais.

Dans quelques jours, une autre fille prendrait possession de ces lieux. Elle épingleerait près de la fenêtre une autre photographie ou, faute d'en posséder une, elle clouerait à la place une pelote en forme de cœur, une vue de Biarritz colorée à *l'aquarelle véritable*.

Pierre n'imaginait pas que l'arrivante pût, comme l'autre, se prêter complaisamment aux familiarités sensuelles. Reprendre les jeux interrompus ? Quels jeux ? Pour en décider, il avait fallu que ce fût Marthe, que ce fût le retour, que ce fût la guerre.

« Il fallait que je sois seul, absolument seul. »

— Absolument seul, répéta Pierre à voix haute.

Le mot sonna bizarrement. Ainsi sonne et se répercute la voix du valet de service qui, au moment où l'on

quitte une chambre d'hôtel, vient enlever la dernière malle et s'assure après un regard circulaire : « C'est tout ? C'est bien tout ? »

« Il fallait que je fusse seul ».

Pierre s'étonna d'être à nouveau assis sur le lit, jambes pendantes. Le sommier gémit doucement. Tassées sur les deux montants, les couvertures haussées en tas oscillèrent.

Pierre se laissa glisser en arrière sur le matelas dénudé. Sous sa nuque, il reconnut avec un petit frisson de dégoût l'ourlet froid d'une alèse. Cependant, il ne bougea pas.

« Il fallait, il fallait... »

Ses yeux fixèrent le plafond écaillé d'où pendait une ampoule nue, puis la fenêtre close, blanche sous son rideau rabaisé. De l'extrême bout du pied, il pouvait toucher la trame râpeuse de la descente de lit. De sa main étendue, il se plut à gratter un des bouchons de crin dont le matelas était piqué.

« Il fallait que je fusse seul... absolument seul, désespérément seul. Seul... seul... »

Cela tournait à la chanson, au refrain. Plainte ? Rengaine ? Aveu longtemps différé d'une impuissance ?

Sans étonnement, Pierre vit se déformer suivant une courbe brisée, le fil qui soutenait l'ampoule électrique. Puis le plafond même vacilla, s'enfla comme une mer d'huile. Tout autour de lui devint irréel, floconneux, semé d'étoiles clignotantes.

Pierre reconnut sur ses lèvres le goût amer, le goût oublié, le goût inoubliable des larmes.

## IX

Depuis combien de temps attendait-il ? D'un geste maniaque et pour la centième fois, Pierre éleva jusqu'à ses yeux le bracelet-montre qui cravatait son poignet gauche. Une fois de plus, noyé d'ombre, le cadran se refusa à lui livrer aucune indication et, sitôt découvert, ruissela de pluie.

Nu-tête, afin de ne point déroger aux exigences d'une mode qui confondait impropriété et désinvolture, Pierre sentait désagréablement l'eau pénétrer peu à peu ses cheveux, sillonner le haut de son front, jusqu'au moment où, ronde et comme repue d'humidité, une goutte se détachait des autres, coulait le long de ses yeux, suivait l'arête de son nez. Pierre la buvait alors avec indifférence, étonné tout au plus qu'elle eût un goût de parfum et une visqueuse consistance brillantinée.

Autour de lui, un ruissellement ininterrompu noyait les bruits, confondait les odeurs, nivelait les terres. Du ciel d'encre glissait inlassablement un rideau fluorescent, tissé, semblait-il, de bruits palpables. Les jardins se répandaient sur une note unique, mais les très vieux arbres acceptaient l'ondée chacun suivant sa nature propre, la rigidité de ses feuilles, la flexibilité de ses branches.

Pour un peu, on aurait deviné l'essence de l'arbre à la manière dont il gouttait sur le chemin. Les marronniers sauvages étoilaient le gravier de feuilles lourdes, vite criblées de blessures en forme de piquûre. Les lilas s'ébrouaient sous des rafales qui ne touchaient qu'eux, et la pluie serpentait sans s'accrocher aux ronces des aubépins taillés en haie.

Pierre crut entendre marcher de l'autre côté de la route. Déjà il se composait une attitude, lorsque, zigzagante, une lumière fusa, découpant dans les ténèbres de larges portions éclairées. Peinant parmi des gicllements de boue, l'avant d'une roue de bicyclette se découpa sur un fond de terre détrempée. Une odeur de caoutchouc échauffé flotta à hauteur d'homme.

— Beau temps, Monsieur Mansart, cria une voix. Joli temps!

En même temps, la lanterne plongea son tranchant dans une flaque de boue et Pierre, dans le trouble miroir infléchi, découvrit à rebours un visage d'homme, une casquette galonnée.

— Temps de saison, répondit-il à tout hasard.

Le passant se fondit dans la nuit, et Pierre se reprit à attendre.

« J'aurais dû demander l'heure », pensa-t-il. « Peut-être est-il très tard ? Peut-être est-il trop tard. Trop tard ? »

Pierre haussa les épaules.

Ne savait-il pas que Dominique *devait* passer par ce chemin. Elle *devait* y passer puisqu'il l'y attendait. Depuis quand attendait-il la jeune fille ?

« Des heures, des heures ». Sa pensée s'égarait au delà.

En vérité, il l'attendait depuis l'instant où il avait cédé aux larmes. L'avait-il appelée ? Peut-être. Il n'eût pas été le premier homme à réclamer, pour étayer sa force vacillante, l'invulnérable faiblesse féminine. Les exemples ne manquent pas. Mais Pierre préférait plaider irresponsable. Appelle-t-on consciemment le dernier être que l'on croit capable de masquer, de sa main étendue, le trou d'ombre béant devant soi ? Dominique... Evoquée, elle avait surgi devant lui avec une netteté anatomique, une abondance de détails, une précision presque douloureuse : flottement si particulier de son manteau, battement ridicule de son sac-à-main gibecière. Son visage, inexpressif à force d'être présent, le regardait en face. Une boucle mal roulée tombait sur le front : petit copeau absurde d'où pointait une épingle à cheveux. Pierre devinait chaque détail de la coiffure : ondulation tombante qui cachait la nuque, raccourcissait le cou, boucles ramassées comme des démêlures sur le sommet du crâne. Il détestait cette manière de se coiffer, dite « en hauteur », et Dominique, pour lui plaire, avait peu à peu renoncé au rouleau serre-tête, à l'encollement des cheveux tirés en deux sens opposés et creusant une tranchée claire au-dessus des oreilles, au décousu laborieux d'une coiffure qui vieillissait les jeunes femmes et faisait ressembler les dames mûres, sous leurs boucles fausses et leur peignes clairs, à des marquis pédérastes.

Dominique... Blâmer son goût, ironiser à propos de son souci d'elle-même avait déjà rasséréiné Pierre. Dominique... Dès le début de l'après-midi il l'avait guettée, marchant du perron à la grille, scrutant la perspective

du chemin, s'enfiévrant à compter les heures. Puis, brusquement, il s'était souvenu que, chaque vendredi, Dominique était de garde, et de ce fait ne se rendait au Centre d'accueil qu'au moment de prendre son service, c'est-à-dire à la nuit. L'attente avait rebondi, alourdi d'une déception mordante, d'une apparence d'abandon.

Pierre avait vu le crépuscule traîner, coupé de bourrasques, puis l'ombre s'emparer longuement de l'aspect inoffensif des choses. Une obscure malveillance s'était prise à rôder dans la maison et Pierre en avait senti la présence au point de se troubler, de tressaillir nerveusement, de surveiller la poignée des portes fermées, comme si elles étaient sur le point de céder sous la pesée d'une main invisible. Peu à peu, il avait obéi au jeu facile de s'effrayer soi-même. Captif du reflet d'un miroir, il avait cherché dans son eau à poursuivre son propre regard, à accentuer son sourire jusqu'au rictus, jusqu'à la grimace capable de modifier l'ensemble des traits. Un objet inanimé appuyé à son oreille lui avait fait entendre les pulsations d'un cœur secret. L'inertie des choses environnantes s'était muée en une espèce de glissement lavique, pareil à ceux dont on se défend dans certains rêves inquiets.

Pierre s'était surpris à respirer hâtivement, à étendre en tremblant la main vers le cendrier proche, à peu près comme si celui-ci eût possédé le pouvoir de glisser hors de son atteinte.

Il avait peu lutté. D'ailleurs, une excuse toute prête lui épargnait l'aveu de sa terreur.

« J'attendrai Dominique sur le chemin. J'irai à la rencontre de Dominique ».

Il ne songeait guère que la pluie tombait, régulière et monotone, entêtée à effacer des routes toute trace de pas, tout sillon de roue : attendre Dominique, deviner son approche, provoquer son exclamation étonnée était devenu nécessaire à sa paix intérieure.

Bien vite, Pierre avait dépassé l'endroit qu'il s'était assigné pour but. Qu'importait ! Perdu dans la nuit, tissé à même sa trame d'ombre, il ne s'en était pris que plus fermement à attendre, sans deviner ce que cette faction avait de rare et de misérable, d'incompatible surtout avec sa jeunesse.

Sans doute avait-il déjà guetté la venue de Dominique. Mais il ne l'avait jamais attendue dans la nuit, car les heures, démarquées et chiffrées selon les volontés de l'occupant, avaient, durant de longs mois, éternisé une trompeuse clarté, un indéfinissable crépuscule.

— Comme il fait clair pour dix heures, se confiait-on de jardins à jardins par dessus les haies.

— Dix heures... si vous voulez. Cela ne fait que huit heures au soleil.

Toute cette fausse douceur avait cédé sous les premières rafales d'octobre. Brusquement, l'ombre avait repris ses droits, tandis que les feuilles arrachées tombaient au seuil des maisons et que les nuages, durement roulés, crevaient au-dessus des campagnes. Après les crépuscules attardés, chacun s'étonna de connaître de laiteuses aurores : clartés naissantes sous lesquelles pâlissaient les lampes allumées et les visages que le sommeil avait silencieusement portés d'une obscurité à une autre.

Pierre songeait à peine à la nuit retrouvée, à la nuit

que rapprochait de lui l'immuable jeu des saisons. Il attendait. Rien n'existait, hormis le signe qui eût trahi une présence et, parmi les innombrables possibilités de présences, la seule dont il avait le désir.

Un instant, la pluie parut cesser. Une bourrasque la chassa de terre, la porta haut, trombe filiforme qui, prise de revers par un retour de vent, retomba avec des claquements de fouet.

Mais Pierre ne s'y trompa point. Un piétinement doublait le bruit des gouttes rebondissantes. Dominique venait au-devant de lui. Au jugé il se jeta vers elle, criant : « Dominique ! » car il devinait que, peureusement, la jeune fille cherchait à éviter l'ombre brusquement dressée devant elle.

Le vent se tut. Dans le silence imprévisible, la voix de Pierre porta très loin les voyelles sonores du nom : O.i...que O.i...que :

— Dominique, je vous ai attendue. Comme je suis heureux de ne pas vous avoir manqué. Quel temps !

Enfin rapproché d'elle, Pierre chercha fiévreusement à lui saisir le bras, à l'attirer à lui, mais son geste amical glissa sur la cloche refermée de la pèlerine imperméable et se dénoua de lui-même.

— Dominique.

— Oui, dit-elle.

Elle se détourna, offrit à peine son profil. Une petite note claire, tombée on ne sait d'où, dansa un moment sur sa pommette, puis s'éteignit.

Pierre saisit la jeune fille aux épaules, la contraignit à s'arrêter.

— Je vous ai attendue si longtemps.

— Pourquoi ?

Rapprochés l'un de l'autre, une zone de chaleur, où se confondaient leurs fragrances, flotta aussitôt autour d'eux, les enveloppant mieux que ne l'eût fait un manteau.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

Il sentit sur son menton l'haleine tiède de Dominique et devina à ce souffle fuyant que la jeune fille esquissait un mouvement pour se remettre en marche.

— Je voulais tellement vous voir.

— Vraiment ?

Elle glissa devant lui, s'embourba dans le bas-côté du chemin, oscilla sur place comme un poussah.

Pierre l'enveloppa de son bras, la retint contre lui un instant.

— Votre capuchon me chatouille le nez, expliqua-t-il pauvrement, pour provoquer son rire.

Il dit encore :

— Grand Dieu, Dominique, ne marchez pas aussi vite.

— Il est tard, répondit-elle.

Une fois de plus, vainement, Pierre dénuda son poignet et haussa jusqu'à son regard le cadran invisible de sa montre.

« Il ne faudrait pas qu'elle m'en raconte... »

Inconsciemment il cherchait à se fâcher, averti par une prescience toute masculine que rien n'impressionne une femme autant que le spectacle d'une colère joliment jouée. Bonté, pitié, sagesse parviennent rarement à entraver sa marche, mais la colère l'immobilise parfois,

muette, vaguement séduite comme devant tout ce qui est excessif et exceptionnel.

Malheureusement, Pierre ignorait les règles pratiques du jeu : la colère bien conduite, contenue d'une main sans faiblesse. Au hasard, il choisit l'invective.

— L'heure, qu'est-ce que cela peut me faire ! Je n'ai pas de train à prendre. Croyez-vous que c'est pour vous entendre parler de l'heure que je vous ai attendue aussi longtemps ? Ah, ce que l'on peut être bête !

Pierre entendit Dominique répéter faiblement la dernière phrase. Ainsi donc, il l'avait atteinte. Sa colère tomba aussitôt.

— Voyez-vous, tenta-t-il d'expliquer, il me semblait que vous seriez heureuse de me voir. Non ?

Il attendit une réponse, l'espéra curieusement, puis abandonna l'une après l'autre les armes que sa dureté lui avait conquises.

— Dominique, est-ce que vous m'en voulez beaucoup ?

— Et pourquoi vous en voudrais-je ? claironna-t-elle.

En même temps, et comme si cette réponse eût quintuplé son élan, elle se mit presque à courir.

Pierre reconnut devant eux la grille de son jardin. Sous les rafales, les vieux arbres se nouaient véritablement autour de la vieille maison, mais elle demeurait intacte, si blanche, si massive, que Pierre en éprouva une impression d'écrasement.

« Si Dominique dépasse la grille avant moi, je suis perdu », pensa-t-il.

Enfant, il agissait ainsi lorsqu'il allait au-devant d'une chose fortement désirée ou crainte : si on m'appelle

Pierre ou Pierrot, si je marche uniquement sur les lignes connexes des pavés...

Arrivé devant la grille, Pierre devina que Dominique allait la dépasser en feignant de ne pas la reconnaître, et un affolement enfantin précipita ses gestes. Avant tout, empêcher Dominique de fuir, de se perdre dans la nuit, de lui échapper. Il se jeta en avant, refoula la jeune fille entre les montants de la grille. Prisonnière de ses deux bras étendus, il l'entendait haleter, rire coléreusement. Dieu merci, elle était captive. Alors, au hasard, Pierre saisit le visage invisible entre ses paumes, le renversa lentement, l'éleva jusqu'à ses lèvres.

Dominique fit entendre un petit soupir tremblé qui se confondit au ruissellement de la pluie sur les feuilles et Pierre se détacha aussitôt de la bouche tiède, peureusement close sous son baiser.

— Entrons, dit-il. Nous serons mieux chez moi, nous serons à l'abri. Mais oui, je sais, je sais. Si je vous dis d'entrer, c'est que vous le pouvez. C'est que mes parents sont absents, précisa-t-il avec maladresse.

Il sentit son recul et ne s'entêta que mieux.

— Ces rafales me rendent enragé et me transpercent. Sans compter qu'on ne se voit pas. Allons, venez, que d'histoires pour peu de chose !

Il la guidait devant lui en parlant, et ses paroles, enflées ou emportées par des sautes de vent, semblaient pousser Dominique aux épaules, autant que le faisait la tempête elle-même. Elle voulut songer à l'heure, demander à Pierre, mais Pierre déjà s'affairait auprès d'une porte.

Ils entrèrent, précédés d'un essaim de feuilles arra-

chées, dressées en tourbillon, plus claires que le pavement sur lequel elles s'abattaient, spongieuses et molles. Aussitôt une brève surdité leur ouata les oreilles. Par contraste, le silence les fit chanceler, privés d'appui autant que les feuilles que le vent ne portait plus.

Pierre se ressaisit le premier. Avant de débarrasser Dominique de sa pèlerine, il cueillit pour elle une serviette et la lui lança joyeusement au visage.

— Essayez-vous les mains et le bout du nez, puis venez par ici.

Dominique obéit en silence. Eblouie d'être passée sans transition de la nuit à la lumière, elle clignait des yeux, acceptant sans étonnement la douceur de ce grand hall dallé de gris, et le chaud désordre qui y régnait : table non desservie, foulard traînant, livre ouvert appuyé à la panse d'un carafon.

— Ne regardez pas autour de vous, cria Pierre. C'est ici que je vis, et comme je suis seul... Il n'y a pas à dire, il fait bon être à l'abri.

Dominique se détourna vers les vitres embuées.

— Oui, cependant je ne puis m'attarder. Il va falloir que je parte dans un instant.

— C'est une idée fixe ?

— Le Centre d'ac...

— Eh bien, il vous attendra. Qui vous dit que je n'ai pas plus que lui besoin de vous ?

— Oui ?

Pierre s'étonna de voir le visage de Dominique se contracter, vieillir et véritablement se faner.

— Oui ? Il n'y a guère paru.

— Ah bon !

Il sifflota, s'interrompit un instant de fouiller dans un dressoir.

— Ah bon ! Mais, au fait, qu'en savez-vous ? Étonnant, combien les gens décident aisément de ce qui me touche ou non !

Il marcha jusqu'à Dominique, lui offrit un verre plein. Mais il la força à s'asseoir avant de boire et, tranquillement, s'installa à ses côtés.

— Pas dangereux ce divan, allez-y.

Contrairement à la jeune fille, qui demeurait le buste dressé et légèrement penché en avant, Pierre se laissa glisser en arrière, confortablement, entre les coussins.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? dit-il encore.

Elle secoua la tête ; son verre plein, mal en équilibre sur sa paume, lui servait de prétexte à demeurer attentive, curieuse de tout ce qui formait décor autour d'elle.

— C'est le hall ici ?

— Si vous voulez. C'est avant tout une pièce où l'on se tient beaucoup. Elle donne sur le perron. Mais il y a une autre entrée.

— Je vois.

Comme si ces mots eussent tout expliqué, Dominique à son tour se laissa glisser jusqu'aux coussins du divan.

Pierre la regarda un instant en silence.

Son visage, hâtivement essuyé, offrait des plaques brillantes. Une gerçure coupait la lèvre inférieure. Sans peine il devinait les mains colorées, un peu rudes, les jambes maigriottes qui, d'être écrasées sur le divan, paraissaient anormalement galbées.

— Ah ! Dominique, soupira-t-il.

Elle tourna la tête avec une rapidité d'oiseau.

— Me direz-vous maintenant, Pierre, pourquoi vous êtes venu me chercher, pourquoi vous m'avez entraînée jusqu'ici? Fantaisie? Fantaisie, hein? Hein?

Elle répéta encore une fois *hein* avec un petit hochement du menton qu'il ne lui avait jamais vu et qui le consterna.

— Fantaisie... Pouvez-vous croire cela alors que... Ah! Dominique...

Pierre fit un geste léger qui semblait vouloir chasser d'inopportuns fantômes. Cependant, il savait déjà qu'il ne lui serait pas épargné d'avoir à parler, à se défendre. Que ne pouvait-il simplement garder Dominique auprès de lui, silencieuse, tendre, secrète autant que son amour.

— Car vous m'aimez, n'est-ce pas, Dominique?

Pierre s'aperçut qu'il avait parlé à voix haute à ce que la jeune fille jaillit véritablement devant lui. Debout, trépidante, elle simulait l'étouffement.

— Que je vous aime! Tout bonnement, que je vous aime. Bien entendu, cette pensée vous plaît, cette pensée vous flatte. Monsieur est aimé, Monsieur Pierre Mansart est...

— Assez, dit Pierre très doucement.

Dominique s'arrêta un instant décontenancée, mais elle reprit aussitôt, ayant hâte, semblait-il, d'en avoir fini avec une litanie qu'elle s'était jurée de réciter jusqu'au bout.

— Vous aimer! Il faudrait pour cela que vous fussiez un autre. On peut aimer un ami, mais un... un... lunaïque...

Pierre ne sourcilla pas. Quelque temps auparavant, pareil éclat l'aurait sans doute abruti. A présent, il se

contentait de penser : « Les gens qui vous aiment ont besoin de ces exutoires. Dominique, qui m'aime, car elle m'aime... »

Il n'en voulait pas démordre, décidé à n'écouter des aigres reproches que l'inexistant, le superflu. Un instant cependant, il lui parut que Dominique s'éloignait, qu'elle devenait toute petite et se joignait au cortège baroque où figurait déjà un Stierlet manchot et détaché du monde, un Detries garçon boucher, et Marthe en tricoteuse, et son père, son père bizarrement coiffé à la malcontent.

— Dominique, cria-t-il.

A nouveau elle fut devant lui, blanche et pourpre, coléreuse et prête aux larmes. Son discours s'achevait.

— Je vous aimais tant, Pierre.

Pierre inclina la tête.

C'est cela, c'est cela. Maintenant il allait pouvoir la questionner et qui sait, parler de lui-même. Un instant encore, rien qu'un instant. Que Dominique se tût et Pierre sagement respecterait cette pause. Car le moment n'était pas encore venu de parler. Trop énervée, la jeune fille n'aurait pas manqué de choisir le premier mot venu comme point de départ d'une nouvelle harangue furibonde. Il importait qu'elle se calmât, qu'elle redevînt sensible et perméable aux sentiments d'autrui. Attendre... N'en avaient-ils pas tous deux le temps ? D'ailleurs, il importait aussi que Pierre rassemblât ses mots, les groupât, afin d'offrir à Dominique un tableau parfait, une esquisse claire : « Voilà, je suis pareil. Expliquez-moi pourquoi je suis pareil ».

Pierre éprouva soudain une véritable terreur des

mots. Si ceux-ci allaient le trahir, dénaturer sa pensée, lui prêter un sens double ?

Après les autres trahisons, celle-ci lui parut inacceptable. Plutôt renoncer à parler, plutôt...

— Vous ne me répondez rien, dit faiblement Dominique.

Il sourit. Pâlie, apaisée, elle avait retrouvé sa jeunesse et sa clarté.

— Faut-il absolument que je vous *réponde* ? Est-ce une réponse que de vous dire : « Je vous aime aussi, Dominique ». Est-ce une réponse que vous pouvez accepter, une réponse que vous pouvez croire ?

« Et pourquoi me croirait-elle ? pensa-t-il. Je ne l'aime pas. J'ai seulement besoin qu'elle m'aime. Non, j'ai seulement besoin qu'elle m'écoute, qu'elle me devine.

— Vous m'aimez !

Pierre comprit que ce n'était pas une exclamation inquiète, incrédule, mais l'écho d'une certitude intérieure. Sans aucun doute, Dominique avait cherché des excuses aux fantaisies et aux inconstances de son ami. L'amour est une excuse de choix. Quelle femme ne l'a pas élu d'entre les autres ?

— Dominique, dit Pierre, puisque vous savez que je vous aime, que j'ai besoin de vous, dites-moi pourquoi je...

Il s'arrêta brusquement.

« Non, non, ce n'est pas cela. Malheureux ? Je ne suis pas malheureux, je suis seul. Mais si je lui dis : « je suis seul », que va-t-elle me répondre ? Elle va s'indigner, me rappeler les heures qu'elle m'a consacrées, celles qu'elle aurait pu me consacrer, celles que j'ai méprisées ».

— Je suis malheureux, Dominique, s'entendit-il dire avec étonnement.

— Pourquoi ?

Il la toisa du regard.

— Pourquoi ? La belle question !

— Oui, je sais, mentit-elle. De bas en haut elle regarda Pierre, perplexe, sentant le terrain vaciller sous ses pas. Ne pouvait-il lui parler sévèrement, clairement ? Tant de douceur l'inquiétait.

Les femmes déblaient le terrain de la souffrance d'une prompte main ménagère. Point d'ombre, point de mystère. Avec une impudeur candide, elles mettent à nu les plaies vives, font toucher du doigt les cicatrices : c'est là que je souffre, c'est de là que vient le mal. L'homme, au contraire, se réfugie dans le compromis. Au prix d'un indigent alibi, il écarte de lui, pour une heure, ou pour une minute, l'intolérable : « Qu'on ne m'en parle plus, j'ai oublié ». Pour définir son mal, il cherche le mot vague, ignore le tranchant qui le blesse comme s'il craignait, en le nommant, d'insuffler une vie nouvelle au monstre.

— Vous savez ? Que savez-vous ?

Dominique parut mesurer du regard la distance qu'elle avait à franchir avant de se retrouver sur un terrain stable connu d'elle.

— Je sais que la vie est étrange pour ceux de votre âge. La guerre, l'invasion, la défaite. Il faudrait que vous vous unissiez. Mais oui, mais oui...

Elle espéra une approbation. Celle-ci ne s'élevant pas, elle dut poursuivre.

— Vous rencontrer, mettre en commun vos inquiétu-

des. En ce sens, les mardis chez Detries étaient parfaits. Malheureusement, il y a eu l'accident de Stierlet. A propos, dit-elle presque joyeusement, vous savez que j'ai eu des nouvelles. Maurice va beaucoup mieux. Evidemment il y laisse deux doigts et...

— Tout bien pesé, il s'en tire à bon compte. Le voilà guéri, serein. Tant de souffrances physiques l'ont en quelque sorte purgé de toute autre souffrance. Le voilà convalescent. Mieux encore, il sauve ce pourquoi il a souffert. Detries, à sa manière, lutte aussi. Pour lui, c'est une question de graisse et de poids. Bah, il s'en tirera avec quelques kilos en moins, comme Stierlet... oui, étonnamment comme Stierlet.

— Mais, Pierre, vos amis...

— Mes amis? Et vous? Vous êtes mon amie. Et j'ai des parents et, si l'on pense ainsi, j'ai également une maison dont la cave crève de victuailles, dont les poutres du grenier ploient sous le nombre de pans de lard. Qu'ai-je de tout cela, réellement? L'apparence. Je suis seul, Dominique. Seul et nu, miné par l'intérieur. Et cette pulpe si précieuse que j'ai perdue, personne ne s'en soucie, personne ne peut m'en dire le nom, ou m'apprendre quel miracle pourrait la recréer en moi.

Pierre s'arrêta de parler et s'en voulut d'avoir cédé au lyrisme.

Qu'avait-il expliqué? Rien. Ni la plainte ni la prière n'enseignent le nom du mal.

Penchée au-dessus de lui, Dominique gardait les sourcils froncés et se mordait la lèvre inférieure. De toutes les paroles entendues, elle retenait âprement que Pierre

méprisait son amitié, appelait celle-ci apparence, vide, néant.

S'imaginait-il, par hasard, qu'elle était incapable de comprendre ses soucis. Quels soucis? Des soucis imaginaires. De fumeuses variations sur un thème égoïste.

Avec l'obtusion que dicte aux femmes la croyance en leur finesse, Dominique sourit et, de la période, reprit le dernier mot, le mot le plus facile.

— Seul? Quand donc êtes-vous seul, Pierre? Vous comptez pour nulles nos présences, mais en quoi vos amis et moi sommes-nous tellement différents de vous? Moi, par exemple...

— Vous?

Il la regarda avec une involontaire pitié. A nouveau elle rapetissait, s'éloignait, rejoignait il ne savait quel cortège où sa place n'était point marquée.

— Oui, moi. Ne vous ai-je pas...

— Je vous en prie, Dominique.

— Depuis votre retour de France, n'ai-je pas sans cesse été auprès de vous? Sans cesse à vos côtés?

Elle rit brusquement.

— Ah, évidemment, je ne puis être *tout*. Rassurez-vous, c'est un partage que je consens volontiers à faire. A d'autres, certaines formes... excessives de votre tendresse. Je ne suis pas Marthe... même s'il vous plaît de penser que je vaux guère plus qu'elle.

Pierre regarda Dominique avec stupeur.

— Marthe, dit-il incrédule. Que raconte-t-on à propos de Marthe?

— Demandez plutôt ce qu'elle raconte elle-même.

C'est du roman. Du roman-feuilleton, naturellement. Il paraît que vous pleuriez dans ses bras.

— Que je pleurais dans ses bras ?

— Inutile de nier, cria Dominique. Je vous ai vu à la fenêtre de sa chambre. Vous entendez, je vous ai vu.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Oh, rien... ou presque.

Pierre s'exhorta inutilement au calme, à la maîtrise de soi. Marthe, que venait-elle faire dans tout ceci ? La jeune femme passa devant ses yeux, riante, offrant son large sourire renversé, refermant sur lui ses bras blonds, épais et tendres. Qu'importait que Marthe fût bavarde et vulgaire ! Qu'importait qu'elle gaspillât en sordides confidences des trésors dont elle n'avait rien perçu ! Elle s'en était allée, haineuse, sans deviner qu'elle abandonnait à Pierre un souvenir d'une douceur sans défaut : douceur que son grand corps bondissant qui, dans le plaisir exsudait une odeur douce-amère, douceur que cette chair qui l'entraînait au cœur d'un abîme tout de tiédeur et de repos.

Pierre se leva brutalement. A son tour, il dominait Dominique. Un méchant sourire lui crispa la bouche.

— Qu'est-ce que cela prouve ? répéta-t-il. Marthe ? Et après ? Parfaitement, j'ai couché avec elle. J'ai peut-être bien pleuré dans ses bras. Que pouvez-vous comprendre à tout cela, vous ? Peuh ! quelques connaissances physiologiques, quelques lectures défendues, une pratique d'infirmière bénévole par là-dessus, et l'on va, et l'on parle, et l'on juge de haut. Avec cela, avoir envie de crier lorsqu'on vous embrasse, serrer les lèvres, trembler sottement.

— Oh Pierre!

Aussi violemment que si Pierre l'eût frappée, Dominique s'abattit sur le divan, cherchant le creux d'un coussin pour y cacher ses larmes.

— Oh Pierre, Pierre!

Pierre hésita à se pencher vers elle. Les larmes de Dominique l'étonnaient. Qu'avait-il dit de si cuisant, de si impardonnable? N'ayant pas l'expérience des encombrants désespoirs féminins, il écoutait avec incrédulité les sanglots en cascade se transmettre leur rythme et leur intensité de son.

— Dominique, voyons, voyons, dit-il gauchement.

Pour toute réponse, elle leva vers lui un visage défait, méconnaissable, gloutonnement nourri de pleurs.

— Oh Pierre, me dire, oser me dire...

Pierre chercha de bonne foi à se rappeler ce qu'il avait bien pu dire de si tragique.

— Oser prétendre, oser me dire...

Elle plongeait une dernière fois la tête au creux d'un coussin, se moucha, enchifrenée, et reparut soudain très jolie, pareille à un bouquet malmené.

— Pierre, soyez sincère, avez-vous pensé tout ce que vous avez dit?

— Non, non, cria-t-il, heureux qu'elle lui tendit le mensonge comme une perche. Bien sûr que non, Dominique.

— Je m'en doutais.

D'un geste câlin elle lui tendit les deux mains, l'attira, le courba jusqu'à son visage renversé tandis qu'elle-même haussait jusqu'à lui ses lèvres mouillées et sombres.

Pierre sentit encore qu'à ses épaules Dominique nouait ses bras refermés, puis il céda, cueillit le baiser qui s'offrait peureux, haletant, peu à peu écrasé, enfiévré, éclaté enfin comme un fruit... désolé de comprendre que Dominique ne lui permettrait plus de la ménager.

Précautionneusement, Pierre dénoua la main qui reposait sur la sienne, paume en dehors et doigts déliés. Dominique dormait-elle? Pierre l'épia un instant, cherchant à deviner l'hermétisme plus ou moins réel des paupières abaissées. Sous son regard, il lui parut que les cils battaient faiblement et qu'une ridée touchait le visage où, dominant l'arc penaud de la bouche et la ligne fuyante du nez et du front, le menton saillait, coupé d'une fossette.

Un peu de sueur collait aux tempes les cheveux rabattus de la dormeuse et une telle absence, un tel abandon marquait le corps gisant que, par miséricorde, Pierre éteignit les lampes, se fiant au jour qui naissait, humide et délavé, pour se guider à travers la pièce.

A tâtons il marcha jusqu'à la table, se versa un verre d'eau. Mais, à mi-course, sa main s'immobilisa, son geste demeura en suspens.

Prenait-il enfin conscience du réel? Cette femme endormie que le plaisir avait frôlée, c'était Dominique. Ce vêtement froissé qui tachait l'ombre devant le divan, la blouse de Dominique. C'était la jambe de Dominique, cette jambe pendante et comme garrottée d'une bande de chair au-dessus de l'ourlet du bas.

— Ce n'est pas possible, dit Pierre à voix haute.

Délaissant le verre où l'eau oscillait parmi un jeu de reflets convexes, il revint au divan, se pencha jusqu'à sentir sur son visage courir l'haleine de Dominique.

Le plus sage ne serait-ce pas de s'étendre à nouveau à côté d'elle, de fermer les yeux, de lui laisser la responsabilité du réveil ? Pierre se détourna de cette pensée comme d'une lâcheté. Moins privé de désirs, de curiosité, il aurait peut-être imaginé de s'emparer à nouveau de ce visage clos, de ce corps dont la possession ne lui avait rien appris, sinon qu'il était une proie douce à être forcée. Mais à quoi bon simuler une tendresse, une reconnaissance qu'il n'éprouvait pas ?

« Dominique... Dominique... »

Qu'il l'eût emportée, dévêtue avec une hâte sans douceur, possédée avec un injustifiable sentiment de rancune l'étonnait à peine. Mais il s'étonnait d'avoir senti sous ses lèvres fondre et mûrir soudain une bouche l'instant d'avant encore réticente, d'avoir accepté qu'à ses épaules pesât une chaîne faite de deux bras refermés.

D'où venait qu'à tout autre souvenir, Pierre préférât celui d'une étreinte dont la lourdeur l'avait accablé ? Dominique cependant pesait peu. Sous les seins légers les côtes saillaient, peu visibles, mais sensibles au toucher. Les cuisses manquaient de rondeur, allongées en fuseaux, se touchant à peine et découvrant au moindre écart, sur leurs faces internes deux dégradés oblongs, légèrement ocrés, pareils à l'ombre portée du sexe.

Pierre eût aimé flatter cette chair fragile d'une caresse distraite et presque machinale. Mais il devinait que

Dominique n'eût pas compris ce détachement, cette légèreté, ce désir si masculin de brouiller les pistes, de relâcher le gibier un instant capturé pour le forcer à croire que le piège ne s'est jamais refermé sur lui. Ce corps abandonné lui semblait une clairière piétinée. Combien de temps faudrait-il pour que l'herbe couchée se redressât ?

Dominique s'agita faiblement, ouvrit les yeux.

« Elle dormait donc, pensa Pierre. Est-ce mieux ? Est-ce pire ? Et maintenant ?... »

Il détourna la tête, évitant le regard qui, lentement, émergeait de l'inconscience et cherchait un point d'appui.

« Maintenant, que va-t-elle dire ? »

Mais Dominique ne dit rien, cherchant elle aussi à gagner du temps, à masquer son indécision d'une parade tremblante : cheveux rejetés en arrière, gestes vers les vêtements épars.

Pierre eut recours à la sottise.

— Vous m'en voulez ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

• Elle rit doucement, sans s'inquiéter si son rire libérait deux larmes que le sommeil avait contenues sous ses paupières.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

Pierre se leva sans répondre, honteux de tant de douleur. Avec une apparente désinvolture, il rechercha sur la table le verre d'eau oublié et, sans soif, le but d'un seul trait.

Loin de lui, à tâtons, Dominique achevait de se vêtir,

renouait sa ceinture, fermait son corsage. S'étonnait-elle de son attitude? Sans doute.

« Je devrais, je devrais... » pensa-t-il. Cependant il ne trouvait aucun mot à dire et, d'instant en instant, plus pesamment, le silence se refermait sur eux.

— Pierre, appela soudain Dominique.

Il vit qu'elle tremblait et tendait vers lui sa longue main aux doigts retombants.

— Pierre.

— Oui, Dominique.

Il retourna auprès d'elle, saisit dans les siennes ces mains qui demandaient secours.

— Pierre, est-ce que vous ne m'aimez plus?

— Ne dites donc pas de bêtises, cria-t-il brutalement. Dans un instant vous allez me demander si je vous méprise et Dieu sait jusqu'où nous irons dans l'imbécillité.

Il rejeta à elles-mêmes les mains qu'il tenait prisonnières et, autant pour ne pas voir le visage de Dominique que pour user son énervement, il s'affaira à ramasser son portefeuille étoilé à terre, pêle-mêle avec un agenda, un trousseau de clés, de vieilles lettres. Un canif... un étui à cigarettes... un bonbon desséché... une carte pliée... Ah oui, l'adresse donnée par Martineau.

— A-t-on des nouvelles de Martineau? demanda Pierre.

— Martineau, votre ami qui est allé rejoindre...

— Rejoindre, rejoindre, c'est vite dit. Il est parti. Je vous demandais si vous aviez eu récemment de ses nouvelles.

— Je... je ne sais pas. C'est-à-dire... Pierre, pourquoi me demandez-vous cela aujourd'hui?

— C'est vrai, au-jour-d'hui !

Il se sentait odieux. Odieux et grotesque, et infiniment triste de n'y rien pouvoir.

« Ah, pourquoi Dominique est-elle ici ? Pourquoi l'ai-je appelée ? »

Car, aussi partial qu'il s'efforçât d'être, Pierre ne pouvait nier que ce fût lui qui avait amené la jeune fille jusqu'à la maison silencieuse.

« Mais voilà, je ne voulais pas, je ne désirais pas... je... »

Obéissant au jeu de son ressentiment, son regard chercha Dominique.

Elle s'était à nouveau étendue sur le divan, immobile en apparence, en réalité vigilante, attachée à chaque mouvement de Pierre, blessée par chacun de ses gestes.

« Et je ne puis rien pour elle, rien. »

Alourdi d'une aventure qu'il n'avait pas désirée, il se retrouvait pareil à ce qu'il était la veille : seul, face à un mur étrangement fait de visages cimentés les uns aux autres. Désormais, Dominique y avait sa place. Qu'y pouvait-il ? Hélas, qu'avait-il espéré d'elle ? Qu'elle l'éclairerait sur lui-même ? Qu'elle l'aiderait à porter... à porter quel fardeau au juste ?

Pierre se souvenait des *pourquoi* répétés de Dominique.

« A tous ces *pourquoi*, il convient maintenant d'en ajouter un, ironisa-t-il méchamment. Pourquoi Dominique s'est-elle donnée ? »

L'avait-il suppliée ? L'avait-il contrainte ? Volontairement elle l'avait accablé d'un rôle détestable. Ces bras jetés à son cou, simplement parce qu'il penchait la tête !

Initiateur ! Le jeu ne manquait pas de drôlerie. Mais, tandis que sa pensée s'égarait, née de sa fatigue même, une tendresse proche des larmes l'amena jusqu'à Dominique. Il pria doucement :

— Il faut me pardonner, chérie.

— Oui, oui, répondit-elle dans un souffle. Je ne savais pas, Pierre, maintenant j'ai compris.

— Qu'avez-vous compris, chérie ?

Comme tout semblait calme maintenant, apaisé. Pierre glissa devant le divan, chercha pour sa joue un appui, et sourit de trouver pour elle la main de Dominique.

— Que savez-vous, chérie ?

— Que vous allez partir.

— Que je vais partir ?

— Oui, je l'ai compris tout-à-l'heure lorsque vous avez parlé de Martineau. Oh, ne dites rien, continua-t-elle précipitamment, prévenant un geste de Pierre. Il ne faut pas vous excuser. Même si j'avais deviné que vous deviez partir, je... je serais venue et tout aurait été pareil. Maintenant, je comprends si bien vos hésitations, vos colères, vos absences. Vous allez rejoindre Martineau, n'est-ce pas ? Tout est clair ! Comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt ?

Elle s'arrêta de parler, chercha de sa main libre à toucher les cheveux de Pierre, puis y renonça.

Trop inclinée, elle ne pouvait voir le visage du jeune homme. Elle n'en imagina pas le trouble, mais sentit qu'il se dégageait doucement, se redressait.

— Dominique.

— Oui, Pierre.

— Dominique, ai-je raison de partir ?

— Vous ne pouviez faire autrement, vous.

Raffermie encore par son compliment implicite, elle sourit, touchante et fière, sans deviner qu'elle seule prêtait à Pierre des intentions de départ. Martineau? Elle seule le faisait porteur d'un appel, d'un message.

Rejoindre Martineau? Quitter cette vie flétrie, cette vie d'enlisé? Ne pas accepter d'avoir eu sa jeunesse jouée et perdue par d'autres que par soi-même...

— Quand partez-vous?

De toute son âme, Pierre s'efforça de ne pas entendre la question. Mais elle avait cheminé jusqu'à lui, dure et précise, et maintenant elle s'enfonçait dans sa chair, s'y forçait un chemin.

— Quand partez-vous?

Pierre se leva doucement. Doucement il s'écarta de Dominique. La chambre parut reculer. Il fut bientôt seul, distant, appuyé à la porte-fenêtre du perron.

*Partir... Vous ne pouviez faire autrement...* A l'heure où il n'espérait plus rien d'elle, voilà que Dominique répondait enfin à toutes ses questions. Dépossédée, muette, allait-elle maintenant s'enfoncer dans l'ombre, disparaître, n'ayant été au-devant de Pierre que parce qu'elle était chargée pour lui d'un message incompris d'elle-même?

— Quand? Pierre, ne me dites que cela. Je ne vous demande pas davantage.

Il devina qu'elle se dressait, qu'elle l'appelait, qu'elle l'enveloppait d'une supplication muette. Mais derrière elle, derrière son amour si neuf, si incomplet qu'il était encore capable de sacrifice et d'oubli de soi-même, Pierre crut voir se dresser la maison, la famille, la tra-

dition : tendresses sans appel, devoirs sans grandeur. Répondre à Dominique, lui livrer ses hésitations, ses derniers doutes, n'était-ce point alerter au travers d'elle tous ces monstres trop serviables ? Partir... Pierre compta qu'il disposait de peu de jours pour organiser son départ. Simplement, il ferait en sorte de rejoindre Martineau... après...

— Dites-moi le jour, l'heure. C'est le moins que vous puissiez m'accorder !

Déjà la voix faiblissait. Dans un instant elle mendierait, parlerait de renoncement et de sacrifice.

« Ah, pensa-t-il, l'amour de Dominique mûrit déjà ».

Silencieusement, profitant de l'ombre, Pierre ouvrit la porte-fenêtre et se laissa glisser à reculons entre les battants. Tout-à-l'heure il reviendrait, sagement il commencerait à préparer son départ. Pour le moment il importait seulement d'échapper aux larmes, à la fatigue, à la douceur.

Dominique ? La tardive reconnaissance, la pitié, le remords qu'il éprouvait à son égard ne pouvaient prévaloir contre la pitié et le remords qu'il éprouvait non seulement envers lui-même, mais envers tous ceux qui lui ressemblaient.

Tournant le dos à la maison d'où une voix s'élevait flottante et fluide comme une fumée, Pierre franchit les dernières marches du perron.

Le jour tardait à paraître, des menaces de pluie pesaient encore sur le jardin et, sous chaque foulée, le sol élastique s'infléchissait mollement. Mais au delà de la grille, passé les grands arbres feutrés d'ombre, l'aube se ramassait inquiète, doutant d'elle-même... toute puissante.

FIN

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

CE LIVRE  
EST SORTI DES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE LELATEUR  
A BRUXELLES  
EN NOVEMBRE  
M. CM. XLV.